



Phénomènes émergents liés aux drogues

Tendances récentes sur les usages de drogues à Rennes en 2017

Tendances récentes et nouvelles drogues



Guillaume Pavic
(Liberté couleurs)

Table des matières

Introduction au rapport de site	4
Les contributions	8
Observations et résultats du site en 2017.....	10
Approche transversale : espaces, usages et populations observées.....	10
Principales observations pour l'espace urbain.....	10
Principales observations pour l'espace festif.....	16
Principales tendances au sujet du trafic de produits stupéfiants.....	24
Les principales tendances concernant les modes de consommation.....	30
L'approche par produit.....	32
Le prix des principales drogues illicites observé en Bretagne en 2017.....	32
L'usage d'opioïdes	33
L'usage d'héroïne.....	33
La Buprénorphine Haut Dosage (BHD).....	38
L'usage de Méthadone®.....	40
L'usage de sulfate de morphine (Skénan LP®).....	44
L'usage d'opium et rachacha.....	45
L'usage de médicament contenant de la codéine ou des opioïdes.....	46
L'usage de stimulants.....	52
L'usage de cocaïne.....	52
L'usage de cocaïne basée.....	57
L'usage de MDMA / ecstasy.....	59
L'usage d'amphétamines-speed.....	64
L'usage de khat.....	66
L'usage de kratom.....	67
L'usage d'hallucinogènes.....	67
L'usage d'hallucinogènes naturels.....	67
L'usage de cannabis.....	67
L'usage de champignons hallucinogènes.....	70
L'usage de plantes hallucinogènes.....	72
L'usage de DMT.....	72
L'usage de Salvia Divinorum, de Datura, de LSA, de Mescaline, d'Iboga.....	72
L'usage d'hallucinogènes synthétiques.....	73
L'usage de LSD.....	73
L'usage de Kétamine.....	75
L'usage de GHB/GBL.....	78
L'usage de Nouveaux Produits de Synthèse (NPS).....	79
L'usage de médicaments psychotropes non opiacés détournés de leur usage.....	83
L'usage de benzodiazépines.....	83
L'usage de Diazépam (Valium® Roche).....	84
L'usage de Flunitrazépam (Rohypnol®) et de Clonazépam (Rivotril®).....	84
L'usage de Zolpidem (Stilnox®), d'Oxazépam (Séresta®), d'Alprazolam (Xanax®), Bromazépam (Lexomil®).....	85
L'usage d'autres médicaments	86
L'usage de poppers, colle et autres solvants.....	88

Introduction au rapport de site

Depuis sa mise en place en 1999, le dispositif TREND¹ s'appuie notamment sur un réseau de sites situés en France métropolitaine. Les 8 sites appartenant au réseau sont les suivants : Bordeaux, Lille, Lyon, Marseille, Metz, Paris, **Rennes** et Toulouse. L'ensemble de ces sites constitue un des éléments du système d'information sur les phénomènes émergents liés à l'usage de drogues du dispositif TREND.

La présente introduction vise à fournir au lecteur les éléments nécessaires à une bonne compréhension de ce rapport. La première partie traitera des objectifs du dispositif TREND dans son ensemble et des moyens qu'il utilise ou qu'il s'est forgé pour les réaliser ; la seconde s'attardera plus spécifiquement sur le réseau des sites en décrivant son fonctionnement et les outils dont il dispose pour l'élaboration des synthèses présentées dans la présente édition.

Le dispositif national TREND

Objectifs

L'objectif du dispositif TREND est de fournir, en complément des dispositifs existants, des éléments de connaissance sur les phénomènes émergents liés aux usages de drogues. Ces éléments doivent permettre aux différents acteurs investis dans le champ de la toxicomanie, qu'ils soient médecins, travailleurs sociaux, usagers, responsables publics, de disposer d'informations précoces sur les phénomènes relevant de l'usage de drogues afin d'élaborer des réponses rapides et permettre ainsi une meilleure protection des usagers et de la population en général. Le dispositif TREND est fondé essentiellement sur la détection des phénomènes émergents, lesquels recouvrent soit des phénomènes inédits soit des phénomènes existants mais qui n'avaient pas été détectés par les systèmes d'observation en place.

Dans ce cadre, le dispositif TREND tente d'observer les évolutions à partir de six thématiques principales :

- les populations émergentes d'usagers de produits
- les modalités d'usage de produits
- les dommages sanitaires et sociaux associés à la consommation de produits
- les produits émergents
- les modalités d'acquisition de proximité
- les perceptions et représentations des produits

Pour ce faire deux espaces principaux d'investigation ont été délimités : l'espace urbain et l'espace festif.

L'espace urbain recouvre pour l'essentiel les usages et les modalités d'usage observables dans les structures d'accueil « d'accès facilité » (boutiques et programmes d'échange de seringues), les centres de soins et les lieux « ouverts » tel le monde de la rue et les squats.

L'espace festif désigne les lieux où se déroulent des événements festifs relevant de la culture techno, quel que soit le type d'événement, qu'il ait lieu dans le cadre d'un club, d'un teknival, d'une free partie ou d'une soirée privée. Le choix d'investiguer en priorité ces deux espaces

¹ TREND : Tendances Récentes Et Nouvelles Drogues

s'est fait de manière pragmatique en se fondant sur l'existence d'une tradition d'observation de l'usage de drogues s'appuyant sur des réseaux de personnes compétentes et expérimentées. Toutefois, cela ne signifie nullement que ces deux espaces épuisent à eux seuls la réalité de l'usage de drogues en France.

Le réseau des sites

Le réseau des sites TREND installé depuis l'année 2001 est placé actuellement sous la responsabilité de sept coordinations locales chargées d'assurer la réalisation de la collecte des informations nécessaires à l'identification des phénomènes émergents liés à l'usage de drogues. Celles-ci ont été mises en place après deux années de fonctionnement du dispositif afin de disposer d'un interlocuteur pour chaque site permettant d'épouser au plus près les réalités du terrain. L'objectif de ces coordinations est de garantir, en partenariat avec la coordination nationale assurée par l'équipe TREND de l'OFDT, la constitution et la pérennité d'un réseau local de collecte et d'analyse des informations et de rédiger un rapport annuel local rendant compte des évolutions constatées sur leur site.

Les outils de collecte d'information

Les observations ethnographiques

Les observations ethnographiques sont réalisées dans l'espace urbain et l'espace festif techno par des enquêteurs familiers du terrain, maîtrisant les méthodes de l'observation et de la retranscription d'observation. Elles portent sur la consommation de produits psychoactifs et des phénomènes qui lui sont associés (préparation, vente...). Ces enquêteurs sont recrutés par le coordinateur local. Ils doivent remettre régulièrement au cours de l'année un compte-rendu de leurs observations au coordinateur.

Les enquêtes qualitatives

Les enquêtes qualitatives reposent sur des grilles d'entretien directif adaptées à la réalité de chaque espace portant sur chacune des substances intéressant le dispositif TREND. Les substances investiguées pour les deux espaces sont les suivantes : l'héroïne ; la buprénorphine haut dosage (subutex®) ; sulfate de morphine (skénan®, moscontin®) ; la méthadone ; le néo-codion® ; la cocaïne ; la cocaïne basée (crack/free base) ; le cannabis ; le trihexiphenidyle (artane®) ; le clonazépam (Rivotril®), d'autres benzodiazépines et médicaments ; les solvants ; l'ecstasy et la MDMA ; les amphétamines ; la kétamine ; le LSD ; l'opium/rachacha ; les champignons hallucinogènes, d'autres plantes hallucinogènes (datura, salvia divinorium...), les nouveaux produits de synthèse, et autres substances le cas échéant.

Pour chaque produit, les thèmes abordés sont relatifs à la disponibilité, à l'accessibilité, au prix, à la préparation, au mode d'administration, aux problèmes de santé, aux caractéristiques des consommateurs, à la perception du produit, au trafic.

Pour l'espace urbain et pour l'espace festif, les grilles sont remplies par les responsables d'observation de chaque espace. Selon le contexte les entretiens peuvent se dérouler seul ou en groupe.

Les groupes focaux

La méthode de travail recourant à la constitution de « groupes focaux » s'inspire de la pratique de l'Organisation mondiale de la santé lors de diagnostics rapides de situation. Il

s'agit de réunir des personnes ayant une thématique commune mais des pratiques et des points de vue diversifiés. Il est ainsi possible d'observer des convergences (ou des divergences) d'opinion sur l'absence, l'existence, le développement de tel ou tel phénomène. On peut ainsi produire de manière rapide et relativement légère des connaissances sur des évolutions récentes.

Les coordinateurs ont en charge jusqu'à trois groupes focaux :

- **Les groupes focaux sanitaires** qui rassemblent des professionnels investis dans la prise en charge sanitaire non exclusive d'usagers de drogues (psychiatre, urgentiste, infirmière, généraliste, infectiologue...). Ces groupes fournissent essentiellement des informations sur les phénomènes de comorbidité associés à l'usage de drogues, sur le profil des usagers, les usages, les représentations...
- **Les groupes focaux application de la loi** qui réunissent des professionnels des services application de la loi qui sont amenés à rencontrer fréquemment des usagers de drogues (police, gendarmerie, douanes, justice...). Ces groupes fournissent principalement des données sur les évolutions récentes du petit trafic...
- **Les groupes focaux composés d'usagers ou d'ex-usagers impliqués dans des groupes d'auto support.** Ces groupes apportent des informations sur les produits et leurs modalités d'usage.

Les participants aux groupes focaux sanitaire et répressif sont réunis pour une séance de travail de quelques heures. Le coordonnateur est chargé d'animer la séance tout en guidant la discussion vers les thèmes privilégiés du groupe focal. Une prise de notes détaillée est extrêmement précieuse pour la réalisation d'un compte-rendu circonstancié et d'une analyse du contenu de la discussion du groupe.

Autre outil de collecte : SINTES

La plupart des coordinations TREND est partie prenante du système SINTES². La base de données SINTES vise à identifier, par le biais d'analyses toxicologiques de produits psychoactifs, les nouvelles tendances (suivi épidémiologique) et les nouveaux produits (identification de molécules ou d'associations de molécules inconnues jusqu'alors). Les collectes réalisées au niveau local permettent de disposer d'informations sur la composition des drogues qui circulent dans une région donnée.

Le rapport qui va suivre est donc le produit de la confrontation et de la mise en perspective des données obtenues, au niveau local, grâce aux outils de collecte qui viennent d'être présentés. Cette méthode de travail, fondée sur le croisement des données, permet d'éviter la simple juxtaposition d'informations. Chaque rapport de site est le fruit d'un processus de confrontation des données disponibles aboutissant à une synthèse des faits qui paraissent les plus pertinents et les plus confirmés. Le système d'information français sur les drogues se trouve ainsi enrichi de connaissances découlant directement des observations quotidiennes des acteurs de terrain, quels qu'ils soient.

² SINTES : Système National d'Identification des Toxiques et Substances

Le rapport de sites

La rédaction des rapports de site est sous la responsabilité de chacun des coordinateurs de site. Une charte de rédaction et une structure communes ont été établies conjointement par les coordinations locales TREND et l'OFDT. Ce rapport a trois objectifs :

- Contribuer à la synthèse nationale annuelle sur les phénomènes émergents liés aux drogues en France
- Être un outil d'appréhension des phénomènes émergents liés aux drogues au niveau local pour l'ensemble des personnes intéressées et particulièrement les décideurs et les professionnels
- Être un outil de rétro information vers l'ensemble des acteurs du site ayant contribué à la collecte d'information.

Il est important de rappeler que les collectes d'informations réalisées concernent généralement des populations de taille restreinte, particulièrement au niveau local. L'interprétation des phénomènes décrits dans les rapports de site doit donc se faire en prenant en compte les limites méthodologiques liées à l'observation de phénomènes illicites et élusifs. La mise à disposition du lecteur de modifications précoces des drogues, de leurs usages et conséquences, pour fascinantes qu'elles puissent être, ne peut faire oublier qu'il ne s'agit que de l'un des aspects de l'observation des drogues et des toxicomanies et qu'il vient en complément de l'appareil épidémiologique classique.

Les contributions

Nous souhaitons remercier, cette année encore, les différentes personnes qui ont participé de près ou de loin, durant tout l'exercice, à la collecte des informations nécessaires à la réalisation de ce rapport et qui ont accepté de répondre aux nombreuses questions, parfois intrusives de notre part.

Responsabilité de site

Association Liberté Couleurs

Pour le projet TREND – SINTES Rennes

M. Yannick Poulain	Directeur de Liberté Couleurs
M. Guillaume Pavic	Coordination TREND-SINTES Bretagne
Mlle. Salomé Maisonneuve	Responsable d'observation en milieu festif
Mr. Théo Abolivier-Paques	Responsable d'observation en milieu urbain

Pour la rédaction du rapport : Guillaume Pavic

Le dispositif TREND s'appuie sur **des personnes ressources** sans lesquelles l'observation et l'analyse seraient impossibles ; qu'elles en soient ici très sincèrement remerciées.

Les professionnels du champ socio-sanitaire, de la prévention et de la réduction des risques

Dr. Alain Baert	CHU Rennes, service de médecine légale
Dr. Claire Hugbart	CHU Rennes, service de médecine légale
Mme Claire Pascal	Pharmacie Pascal, Rennes
Mme. Stéphanie Grosdoigt	CHGR, IDE Liaison en milieu pénitentiaire
Mme Estelle Huet	CHGR, Consultation Jeunes Consommateurs
Mme. Marion Gachot	Clinique du Moulin Bruz
Mme. Solène Macé-Tanguy & M. Stan Flavigny	Restaurant Social "Le Fourneau", Rennes
Mme. Anne Robin	Réseau Louis Guilloux, Pôle Migrants
M. François Thébault	CHGR, équipe de liaison
Mme. Julie Rousselet	Liberté Couleurs

Les professionnels des quartiers rennais

SEA 35, Quartier le Blosne ; Quartier Alma-Bréquigny ; Quartier Cleunay-Saint Cyr ; Quartier Villejean ; Quartier Maurepas

Les Professionnels du champ de l'application de la loi

M. Jean Pierre Jacob	DDSP 35, brigade des stupéfiants
M. Philippe Soupé	Groupement de Gendarmerie d'Ille-et-Vilaine
Mme. Sarah Huet	Parquet de Rennes
Mme Chrystèle Martin-Cardinale	BSI des Douanes de Rennes

M. Gérard Retailleau

BSI des Doaunes de Rennes

Enquêtes qualitatives

M. Nicolas Bernelas	CAARUD Le Pare-à-Chutes
M. Denis Fauvel	CAARUD Le Pare-à-Chutes
M. Guillaume Jégousse	CAARUD Le Pare-à-Chutes
Dr. Maude Pervier-Blin	CSAPA Douar Nevez Vannes
Mme. Virginie Salaün	SEA 35, le Relais centre ville
Mme. Fanny Rault-Verprey	SEA 35, le Relais centre ville
M. Julien Houtin	CHGR – CSAPA l'Envol
M. Camille Koffi	CHGR – CSAPA l'Envol
M. Eric Le Moal	CHGR – CSAPA l'Envol
Mme Lolita Duval-Chiquet	ANPAA 35, Noz'Ambule
Mme. Marie-Laure Bonnot	CRIJ Bretagne – Prév'en' Ville
Mme. Lola Cavarella	CRIJ Bretagne – Prév'en' Ville
M. François Crossouard	CAARUD Interm'Aides, AIDES 35
M. Aurélien Rouet	CAARUD Interm'Aides, AIDES 35
M. Jeremy Somma	CAARUD Interm'Aides, AIDES 35
Mme. Caroline Croizier	CAARUD Interm'Aides, AIDES 35
Mme. Mylène Guillaume	Coordinatrice collectif l'Orange Bleue
Mme. Mathilde Panel	Collectif l'Orange Bleue
Mme. Estelle Matignon	Collectif l'Orange Bleue
M. Théo Richeux	Collectif l'Orange Bleue
M. Jean-Malo Meichel	Collectif l'Orange Bleue
M. Côme Nisin	Collectif l'Orange Bleue
M. Maël Guillamet	CAARUD A l'Ouest

Entretiens complémentaires

Dr. Typhaine Houet-Zuccali	CSAPA Fougères
M. Vincent Tanguy	Arts & Cultures – Multison 29
M. Eric Maniscalco	ENIPSE Bretagne - Pays de la Loire
Dr. Reynald Le Boisselier	CEIP Caen

Relecture OFDT

M. Clément Gérôme	Chargé d'étude – Pôle TREND - OFDT
-------------------	------------------------------------

Les capteurs réguliers : ils ont accepté de raconter leur vie et de répondre aux différentes questions. Usagers de drogues ou non, ils nous ont permis d'enrichir tout au long de l'année cette étude.

Les responsables des différentes structures : ils ont permis qu'un peu de temps des professionnels de leur établissement soit mis au service des investigations et des réunions, nécessaires à la rédaction de ce rapport.

Merci à tous...

Observations et résultats du site en 2017

Approche transversale : espaces, usages et populations observées

Principales observations pour l'espace urbain

Les profils observés sur l'espace urbain

Plusieurs profils d'individus font l'objet d'observations récurrentes sur l'espace urbain. Les individus sont généralement bien visibles car présents sur l'espace public, places du centre-ville ou à proximité des centres commerciaux, lieux propices au passage, et plus favorables pour faire la manche. D'autres, sans forcément faire la manche, sont présents par petits groupes, l'espace public est, pour eux, un lieu de rassemblement. Parmi eux, on retrouve les errants immobiles, les punks à chiens, les routards de passage, les mineurs, les jeunes passés en institution... Le profil des « **Jeunes errants à la rue** »³ est toujours présent mais observé uniquement sur la période estivale (Note ethno urbain).

Ces différents profils présents sur l'espace urbain sont éparpillés sur quelques endroits sans changements majeurs (« *Il y a plusieurs spots de manche, et la proximité tant avec les dealers/commerces qu'avec des lieux de consommations -garages, toilettes publiques, terrasses- forment un triangle facilitateur dans les cycles de journée, permettant de rester sur le même périmètre pour tous les usages* », Note ethno urbain). Leur présence journalière est souvent mal vécue⁴, surtout par les commerçants lorsqu'ils se retrouvent à proximité des commerces ou des terrasses (Note ethno urbain).

Les jeunes sur l'espace urbain

En termes de population, un public qualifié de jeune, se caractérisant par d'importantes difficultés et des déficiences psychologiques, est décrit depuis plusieurs années. Ces jeunes ont vécu par le passé en institution (institut médico-éducatif, IME) mais désormais se retrouvent livrés à eux-mêmes. Ils sont présents sur l'espace urbain.

En termes de consommation, ils sont caractérisés par des prises de produits « opportunistes » : « *Ils ne recherchent pas d'effet particulier. C'est des consommateurs opportunistes, c'est un changement de ces dernières années, il n'y a plus d'adepte de produit spécifique. Ils prennent ce qu'ils se présentent à eux* » (Questionnaire bas seuil). Les consommations sont vraiment à visée de « défonce » : « *Le vocabulaire change aussi, ils ne disent pas "je prends des prod" mais "je suis prodé". C'est devenu un verbe transitif, l'action et moi ça se confond. Et aussi de dire que tu es sous produit c'est que tu es amateur d'une classe de produit, et ça il n'y a plus, c'est une nuance. Je suis prodé mais je prends n'importe quoi. Je me défonce, je m'apaise, je gère mon quotidien dans ma galère* » (Questionnaire bas seuil). Prendre des produits est aussi pour eux une manière de se voir davantage comme usager de drogue plus que comme SDF, image qui les rebute.

Un changement a pu être relevé dans leur manière de fonctionner pour subvenir à leur besoin : « *Sur la fin d'année, on remarque que les jeunes font de moins en moins la manche en tout cas de manière statique, ils ne se posent plus. Ils peuvent aller faire la manche en déambulant mais ce n'est plus la pratique assise à un endroit* » (Questionnaire bas seuil).

³Il s'agit de jeunes individus qui projettent le fantasme de vivre à la rue, et de côtoyer les gens de la « zone ».

⁴ L'agression d'une commerçante, notamment mordue par un chien, a amplifié la tension entre commerçants et « zonards » (Note ethno urbain).

D'autre part, ils cherchent à assimiler les codes de la rue, sans toutefois les maîtriser. Ils sont davantage dans une attitude de caméléon pour se fondre et passer inaperçu dans le décor : *« Concernant l'aspect vestimentaire et surtout la coupe de cheveux, on se fait une crête et alors on devient punk alors qu'on est pas punk. Ils sont punks à chien, ils ont des chiens mais ils ne sont pas punk »* (Questionnaire bas seuil).

Les « vieux » de l'espace urbain

Une distinction peut s'opérer sur l'espace urbain entre jeunes et vieux, à mettre en lien avec l'ancienneté du parcours de rue : *« Les vieux c'est les 35-40 ans et un peu plus, même si les plus de 50 ans on en voit quasiment plus, enfin moins. Les "vieux de la vieille" comme on dit qui ont un parcours, qui ont de la bouteille qui ont vécu à la rue. Cette population est plus rare, il y a un fossé avec les plus jeunes. Il y a une petite niche encore avec ce type de personnes qui ont des conditions de vie plus précaires ou avec quelques troubles psy associés »* (Questionnaire bas seuil). Ce public, plus âgé, est de moins en moins en contact avec les structures bas seuil : *« Le seul changement, c'est que les 'vieux de la vieille' viennent moins souvent, il y a de nouvelles têtes. Avant ils venaient toutes les semaines, maintenant c'est une fois tous les 15 jours ou une fois par mois »* (Questionnaire bas seuil). Cette visibilité moindre peut s'expliquer soit par une diminution significative des consommations (voire un arrêt), soit parce qu'il y a eu des décès au sein de cette population (le long passé à la rue fragilise énormément l'état de santé), ou encore des situations d'incarcération.

Un large profil d'utilisateurs présentant des troubles psychiques

Outre les jeunes décrits plus haut, ayant eu un vécu en IME, sur l'espace urbain, la présence d'utilisateurs présentant des comorbidités psychiatriques est fréquemment relevée avec une large palette de troubles : *« Le panel est très large. Quand on regarde dans la file active de l'accueil de jour, pas mal arrivent suite à des problèmes familiaux du type séparation et après ils tombent dans le produit (...) Et puis il y a ceux qui sont dans l'errance, et là il y en a beaucoup beaucoup et des profils psychotiques »* ; *« Sinon de plus en plus de pathologies psychiatriques qui sont associées »* (Questionnaire bas seuil).

Les consommations de drogues sont présentes chez cette catégorie d'utilisateurs majorant très certainement les troubles : *« Pas mal de comorbidités psychiatriques. Et c'est compliqué de savoir si le produit est à l'origine des troubles psy ou s'il augmente les troubles. Les travailleurs sociaux quand ils nous ramènent quelqu'un, ils disent que ce n'est pas les troubles psy mais le produit »* (Questionnaire bas seuil).

Des utilisateurs fréquemment poly-consommateurs

Un autre élément qui caractérise fortement les utilisateurs de l'espace urbain est le fait d'être pour beaucoup dans des poly-consommations. Il y a à la fois consommation de plusieurs types de drogues : ils peuvent, en effet, alterner opiacés et psychostimulants (ou prendre les deux en même temps -en speedball-), et également alterner avec d'autres molécules, notamment des médicaments du type benzodiazépine ou autre : *« Ils jonglent sur les produits, pas mal de poly-consommations. C'est une généralité chez les utilisateurs. Les utilisateurs sont beaucoup sur des profils "chimiste", ils s'auto-régulent, c'est stimulant, puis anxio, un coup de stimulant le matin... je n'arrive pas à dormir un coup d'anxio. Une descente un peu dure, un peu de came. Ça se généralise »* (Questionnaire bas seuil).

Une faible visibilité des consommations de drogues sur l'espace public

Si la présence sur l'espace urbain est toujours jugée dérangeante par les commerçants, les passants, les riverains en raison de la présence en nombre de chiens, globalement, les consommations visibles restent cantonnées à l'alcool et au cannabis, même si quelques

consommations autres ont pu être constatées. Celles-ci restent marginales. Souvent, les gens vont aux toilettes publiques ou dans les lieux plus cachés (parcs, squats...) pour consommer (Note ethno urbain).

Les produits qualifiés de festif comme le LSD et la kétamine sont consommés plus en mode festif, en contexte privé. Pour le public précaire de l'espace urbain, la fête, ce n'est pas que le festif, ce qui diffère des représentations dominantes de la fête. La fête peut être tout autant subie que participative. On remarque que ce public a une approche non conventionnelle de la fête et surtout une approche non circadienne de celle-ci. Chez eux, la fête n'est pas bornée, comme on peut l'observer de manière conventionnelle, avec un début et une fin. Les consommations peuvent s'étaler sur un long moment (Note ethno urbain).

Toujours des frictions entre « zonards » et forces de l'ordre sur l'espace public

La présence des « zonards » sur l'espace public amènent régulièrement l'intervention des forces de l'ordre, afin de limiter les débordements lorsque les rassemblements sont trop importants en nombre de personnes et de chiens : *« Avec l'arrivée du printemps et l'occupation accrue des terrasses s'est installé un chassé-croisé avec la police qui passait jusqu'à plusieurs fois par jour pour virer les personnes de la place, leur demander de vider leurs bières et a donné lieu à plusieurs enlèvements de chiens pour rassemblement avec par la suite des difficultés pour récupérer les chiens. Par conséquent beaucoup s'installent en groupes plus petits pour ne pas se démarquer »* (Note ethno urbain).

Les squats et les occupations de l'espace urbain

Le constat est fait depuis quelques années d'une difficulté à pouvoir monter des squats et faire en sorte qu'ils se maintiennent dans le temps, notamment en raison d'une part de fortes pressions des autorités locales, et d'autre part, d'une apathie chez certains usagers de l'espace urbain à se mobiliser et à trouver des ressources : *« C'est la politique de fermeture des squats, du coup beaucoup moins de visibilité des squats et puis actuellement ils ont moins cette capacité à se mettre en mouvement à monter des squats »* (Questionnaire bas seuil).

Les individus vont alors davantage privilégier des solutions plus accessibles, du type occupation de locaux ou de parking souterrains, mais cela se fera en défaveur du « confort » : *« La modalité c'est plus de l'habitat de fortune, la petite cabane planquée sous un escalier. C'est beaucoup cela qu'on observe. Des petits endroits où ils peuvent se faufiler avec les chiens à deux ou trois (...) certains ont plus de facilité à se mettre en mouvement, ceux notamment qui ont les camtars. Ceux qui vont rester, c'est ceux qui ont le moins de capacité d'adaptation, les publics les plus fragiles »* (Questionnaire bas seuil) ; *« Il est devenu rare d'entendre parler de squats. Il existe quelques occupations, mais plus rares et n'ayant plus l'effet de concentrer un grand nombre de personnes. Ce sont des squats plus petits, plus temporaires et davantage à vocation d'y dormir en sécurité que d'y vivre »* (Note ethno urbain).

Il avait été évoqué depuis quelques années l'investissement d'une friche naturelle située à une dizaine de minutes du centre-ville. Cette friche a pu concentrer pendant quelques temps plusieurs squats⁵ notamment occupé par le public « zonard ». La ville de Rennes a souhaité se réapproprier cet espace naturel situé sur les rives d'un canal afin d'y aménager à moyen terme un parc avec divers installations bucoliques et pédagogiques (arboretum, mare pédagogique, observatoire...). Dans cette optique, il a été nécessaire de faire en sorte que cette occupation puisse être progressivement délaissée afin de démarrer le chantier. Cette réappropriation du lieu ne s'est pas faite sans heurts, et sans conséquences, les personnes étant navrées d'être

⁵ *« Dont notamment un gros squat avec des consommateurs de drogues, des vieux de la vieille qui pouvaient attirer des plus jeunes »* (Questionnaire bas seuil).

obligées de quitter un endroit qui leur apportait convenance. En Juillet, le robinet d'eau courante à disposition au centre des prairies a été coupé par les ouvriers du chantier. Cela a eu de nombreuses répercussions dans l'accès à l'hygiène des occupants, le point d'eau potable le plus proche se trouvant désormais à 1 km. Par ailleurs, plusieurs épidémies de parvovirose (gastro pour chien) ont causé des morts chez les chiens des occupants malgré la mobilisation d'associations caritatives (Gamelles Pleines). De plus, la promiscuité fait que la maladie peut se reprendre rapidement (Note ethno urbain). Cette friche voit sa population progressivement partir ailleurs.

Cette difficulté à pouvoir durablement continuer à vivre en squat amènent certaines personnes à délaisser l'espace urbain pour migrer en campagne : « On remarque qu'il y a un mouvement en direction de la campagne rennaise. Elle exerce une attraction symbolique importante (« *On y sera tranquilles* », « *Plus d'emmerdes avec les flics* »...), même si cela apporte des complications logistiques (nécessité d'avoir le permis de conduire et un véhicule, ou alors recours au transport en commun...) (Note ethno urbain). Cette tendance a déjà été évoqué dans le précédent rapport.

L'accueil des populations précaires : des structures d'hébergement d'urgence saturées

Autre conséquence à la difficulté de maintenir des squats, la nécessité pour certains public précaire de trouver une place en structure d'hébergement d'urgence Or, en parallèle à cela, d'autres problématiques ont également pu émerger, avec une présence croissante de migrants du fait de la crise migratoire européenne, et suite au démantèlement de la « jungle » de Calais (les migrants se sont retrouvés dispersés sur l'ensemble du territoire national). Ce qui fait que le nombre de place d'hébergement n'étant pas extensible à l'infini, il y a une saturation des services : « *Une réalité d'accueil sur les structures bas seuil avec en plus un nombre de place en hébergement d'urgence qui n'augmente pas et l'augmentation par contre des publics migrants pour les centres d'hébergement d'urgence* » (Questionnaire bas seuil).

Ainsi certaines personnes, notamment les plus jeunes, se voient contraints de trouver des solutions provisoires chez d'autres personnes. Ces personnes ont été qualifiée de « *nomades du divan* » : « *Pour les jeunes au profil solitaire c'est plus compliqué, et les autres jeunes avec cette dimension dans le fait qu'ils sont nomades du divan, des jeunes qui vivent de droite à gauche* » (Questionnaire bas seuil).

La présence des Mineurs Non Accompagnés (MNA) toujours relevée sur l'espace urbain

Depuis 2015, la présence des Mineurs Non Accompagnés sur l'espace urbain de Rennes est relevée. Cette présence s'est progressivement intensifiée. Initialement impliqué dans le deal sur une place du centre-ville⁶, leur activité s'est peu à peu étendue à d'autre formes de délinquance, et est actuellement quelque chose qui est jugé fort préoccupant : « *Une problématique très récurrente. On a une plaque tournante, Nantes Rennes Brest. On les voit. Il y a un phénomène de rotation, on a des arrivées régulières, les types repartent. Ils font dans tout, le stup et les cambriolages, on a énormément de cambriolages avec des profils très inquiétants et des mises en danger qui sont conséquentes, parfois très jeunes (...) Vols, violence. Il y a une médiatisation sur ces incivilités* » (GF Application de la loi).

Une partie d'entre-eux serait originaire du Maghreb, notamment d'Oujda, une ville au nord-est du Maroc. D'autres nationalités sont également présentes (des migrants des pays de l'Est, dont des Albanais). Ces MNA vivent entre eux, dans des conditions précaires.

Tous les mineurs d'origine étrangère ne sont pas impliqués dans ces actes de délinquance :

⁶ L'implication dans le trafic de cité est difficile pour eux dans la mesure où ce type de trafic est tenu par des acteurs locaux peu enclins à perdre leur place : « *Par contre s'ils veulent se positionner sur les places de deal des cités, ils ne font pas long feu. Il y a des enjeux de territoire* » (Questionnaire bas seuil).

« Il y a en fait deux sortes de public, les MNA du Maghreb visibles et dans le trafic, et tous les autres mineurs, des gamins. Des migrants, par exemple, d'Angola, c'est des jeunes, c'est du rêve entre guillemets pour un travailleur social, tu lui demandes un truc, il a presque anticipé. Ils sont face à un mûr administratif et ils sont hyper motivés. Ils ne rêvent que d'une seule chose, c'est faire des études, gagner leur vie pour passer à autre chose. La partie des délinquants est infime » (Questionnaire bas seuil).

Sur Rennes, c'est un noyau, certes mouvant, mais constitué en moyenne d'une soixantaine d'individus. Rennes n'est pas la seule ville de Bretagne impactée par l'activité des MNA : des situations similaires sont repérées notamment à Brest et Saint-Brieuc. La situation est bien reconnue par les pouvoirs publics (Préfecture de Région, Ville de Rennes) avec un fort constat d'impuissance, par l'ampleur en nombre des arrivées, et par ce noyau de Mineurs non accompagnés impliqués dans les actes de délinquance :

« Les mineurs non accompagnés sont pris en charge par les conseils départementaux bretons. Ceux-ci ont la charge aujourd'hui de 1 353 mineurs (Le conseil départemental d'Ille-et-Vilaine enregistre une cinquantaine d'arrivée par mois) Un chiffre en forte augmentation avec une forte tension, notamment en Ille-et-Vilaine qui a été contraint d'ouvrir une ancienne caserne pour les héberger. Nous avons également des mineurs étrangers isolés, pour certains âgés d'à peine 11-12 ans, vraisemblablement arrivés en France avec l'appui de passeurs. Ils se montrent réfractaires à toute prise en charge. À Rennes, leur participation à différents délits a pu être établie par les services de police. Et compte tenu de leur minorité, ils ne peuvent faire l'objet de poursuites pénales » (Réaction de la Préfecture de Bretagne interrogée par la PQR).

Ici, relatées, par la presse locale, deux situations assez emblématiques de ce qui peut se passer en termes de cumul de délinquance :

- "Trois jeunes âgés de 10 à 15 ans ont été interpellés mardi soir vers 23h par les policiers de la brigade anti-criminalité devant les grilles du commissariat central à Rennes. Quelques instants plus tôt, ils avaient agressé un passant d'une vingtaine d'années à un arrêt de bus et lui avaient volé son téléphone portable et sa montre. Le jeune homme s'est vu délivrer deux jours d'incapacité totale de travail. Les trois mineurs étaient déjà recherchés par les policiers rennais pour une série de cambriolages commis dans des commerces" (PQR) ;

ou encore :

- "Les agents de la brigade anti-criminalité se sont trouvés nez à nez avec un enfant de 9 ans qui venait de cambrioler un bar-tabac. Celui-ci, de nationalité algérienne, a faussé compagnie aux travailleurs sociaux avant de commettre la même infraction, quatre jours plus tard" (PQR). Cette affaire montre l'extrême jeunesse de migrants.

En acte possible de délinquance, les MNA peuvent s'adonner à la pratique du guet-apens, notamment en activité nocturne : *« Ils visent les personnes en état d'ivresse à la sortie des bars ou des boîtes de nuit pour leur voler leurs téléphones ou leurs cartes bleues »* (GF Application de la loi).

Les professionnels des structures bas seuil, et notamment les éducateurs de rue ne parviennent pas à entrer en contact avec la population des MNA : *« Aucune accroche avec ce public, les intervenants font chou blanc notamment sur les discussions autour des consommations. Ils*

sont méfiants là-dessus. Et pour eux leur consommation n'est pas un problème, ils ne voient pas pourquoi ils devraient en parler avec un professionnel » (GF Socio-sanitaire).

Lorsqu'il leur arrive d'être arrêté, le fait d'être mineur limite les peines. Des contrôles osseux peuvent être fait pour s'assurer du fait qu'ils sont bien mineurs. Dans le cas contraire, ils feront l'objet d'une procédure d'exclusion du territoire. Le fait de se retrouver en garde à vue ou en prison peut s'avérer être pour eux un « oasis » : « *Même pour eux des fois la prison c'est du bonheur, ils sont nourris logés et ils se reposent* » (Questionnaire bas seuil).

Concernant les autres communautés de migrants

Sur les autres communautés qui arrivent sur Rennes dans ce flux migratoire, assez peu de problématique de consommation de drogue sont repérées, mis à part les migrants des pays de l'Est, mais ce constat est déjà bien identifié par les observations menées depuis quelques années⁷ : « *Par rapport à notre activité c'est encore en augmentation, avec de nouveaux patients + 20% [par an], on avoisine les 1000 nouveaux patients primo arrivants. Chez les personnes d'Afrique sub-saharienne on ne rencontre pas de problème d'addiction, Érythréens Somaliens non plus. Ça reste plutôt les Géorgiens, les Albanais en gens des pays de l'Est qu'on voit* » (GF Socio-sanitaire).

Plusieurs cas de « black-out » recensés sur l'espace urbain

Plusieurs professionnels ont remonté des situations (au moins 3) de personnes ayant eu des consommations, généralement de faible quantité d'alcool, mais qui ont débouché sur d'inquiétants cas de black-out. Les personnes ont, en effet, des « trous noirs » de plusieurs heures, incapables de se remémorer la chaîne des événements, ni si elles ont subi des actes contraints.

A titre d'exemple, une personne a consommé une bière dans le centre-ville de Rennes et s'est réveillé plus tard dans une chambre d'hôtel à Dinard (53 km de distance)(Questionnaire bas seuil).

Il est difficile de tirer des conclusions sur ce genre d'événements. Ces histoires ont pu circuler et alimenter des rumeurs de présence de GHB / GBL mis dans les verres à l'insu des personnes.

Des rumeurs

De nombreuses rumeurs circulent régulièrement, véhiculées par « radio zone »⁸. Ainsi la présence de drogue krokodil⁹ est souvent évoquée. Cette année, a également été évoqué la présence de Méthadone coupée à l'ammoniaque, de la « came » à la mort-aux-rats, et même de la drogue du zombie (« *Sur la fête de la musique à Rennes, deux personnes ont déclaré en avoir vu consommer et les secouristes aussi* », Questionnaire bas seuil).

Ces rumeurs ou légendes urbaines peuvent circuler très vite et prendre des proportions importantes.

⁷ Les migrants des pays de l'Est sont effectivement identifiés depuis de nombreuses années comme consommateur notamment de traitement de substitution aux opiacés.

⁸ Le terme désigne la circulation parfois rapide d'informations non vérifiées au sein de la communauté des gens vivant à la rue ou en squat sur l'espace urbain.

⁹ Ce phénomène sur la drogue krokodil est très tenace chez les lycéens, persuadés de son existence et surtout de sa présence sur le territoire.

Principales observations pour l'espace festif

Une tension qui s'accroît encore entre organisateurs et pouvoirs publics

Dans la continuité de ce qui était entamé fin 2016, le contexte de l'année 2017 est marqué par un contexte d'hyper répression sur les Sound System en Bretagne. Alors qu'on pouvait penser que cette tension était arrivée à son paroxysme fin 2016, elle est encore montée d'un cran. En effet, la confrontation entre pouvoirs publics et Sound System a été pour le moins houleuse. Avec plus d'une trentaine de saisies sur l'année 2017 dont le tiers en Bretagne, la grogne s'est installée entre préfets, riverains et organisateurs d'événements techno (Note ethno festif) ; « *Un point a été fait début novembre par Freeform¹⁰, en 2017 sur les 30 saisies en France, 10 concernant la Bretagne. Ça met un climat tendu à la fois pour le public et pour les organisateurs car ils craignent vachement les saisies* » (Qualy festif). Dans cette crainte ressentie par les organisateurs, et dans ce jeu du « chat et de la souris », la recherche de terrain pour une organisation en toute discrétion peut s'avérer difficile : « *Les recherches de terrain deviennent compliquées et des fois les terrains ne sont pas adaptés par rapport à la jauge, donc ça met le public dans une espèce de recrudescence de mise en danger (...) et puis il y a beaucoup de jeunes sons qui ne savent pas comment faire qui n'ont pas l'expérience de terrain* » (Qualy festif). Il est souligné par les acteurs de RDR intervenant en festif que ce climat délétère met en difficulté les intervenants, qui peuvent, en effet, se retrouver dans un inconfort pour pouvoir intervenir sereinement.

En réponse aux problématiques rencontrées sur le terrain, l'État a décidé de rendre effectif le projet datant de 2002 visant à nommer des médiateurs départementaux dont la mission serait de faciliter le lien entre organisateurs¹¹, forces de l'ordre et riverains. Trente médiateurs ont donc été identifiés, et la Bretagne ainsi que la Loire-Atlantique ont été désignées comme étant des régions pilotes pour ce dispositif (Note ethno festif).

Malgré cette décision¹² visant à faire retomber la pression, les saisies ont continué durant les semaines qui ont suivies. Les Sound System bretons ont donc naturellement décidé d'organiser un nouvel événement de contestation, sur le même modèle que celui de 2016 qui s'était tenu à Ploufragan (Côtes d'Armor). Un teknival revendicatif ayant lieu en parallèle des Trans'Musicales de Rennes a d'abord été envisagé. Finalement, début décembre, la décision a été prise de séparer les deux événements en organisant dans un premier temps un teknival revendicatif le week-end du 3 décembre (dans la forêt de Lanouée - Morbihan), suivi du désormais habituel « Trans Off » le week-end du 9 décembre, en marge des Trans'Musicales. Malgré le franc succès de ces deux événements, la ligne politique ne semble pas avoir changé, les saisies continuant ce jour à déferler sur la Bretagne. Une saisie d'un peu de matériel a notamment eu lieu à la fin du teknival revendicatif¹³ (Note ethno festif).

La facturation du service public

Dans ce contexte de relation tendue entre organisateurs et services de l'État, a pu être relevé de manière inédite en Bretagne pour l'organisation d'une free party légale début août, la facturation du service public : « *Quand on a vu la Préfecture pour la première réunion, on nous a indiqué que "c'était comme cela, maintenant il allait falloir payer les services régaliens de l'État", donc la Gendarmerie. On nous a annoncé un chiffre de 12 000 euros, on nous a donné un contrat avec 12 000 euros dont 8 000 à payer d'avance avant la*

¹⁰ Association de médiation, et de réduction des risques organisationnels liés à la pratique de la fête.

¹¹ Fin 2017, sur la liste communiquée publiquement, certains médiateurs nommés ne sont pas en poste de manière effective.

¹² Actée à Paris le 13 octobre 2017.

¹³ Il est à noter également que les forces de l'ordre ont été très présentes sur ce teknival, tentant de bloquer les accès au site pour limiter l'afflux de participants (Note ethno festif).

manifestation. On a communiqué en disant que NON on n'allait pas payer. C'est à l'État qu'incombe le financement d'un service régalién. Ce n'est pas nous en tant que particulier d'assurer ces tâches-là » (Note ethno festif).

L'événement prévu n'a pas eu lieu à la date initialement choisie, mais a été reporté à une date ultérieure. Cette non-tenue a pu se justifier par le fait que sur le site, une période de nidification d'oiseaux allait démarrer.

Cette facturation de la présence des forces de l'ordre pour assurer la sécurité peut être imposée à d'autres manifestations culturelles, mais en fonction de l'ampleur de la manifestation l'encaissement de ce surcoût ne sera pas le même : « *Les Vieilles Charrues c'est un budget de 12-13 millions d'euros, c'est des gros budgets. Une facturation de la sorte ça peut entraîner une augmentation de 30 centimes par billets, ça ne se voit pas, mais pour une petite manifestation, payer 8 000 euros à l'avance...* » (Qualy festif).

Toujours une multiplication de free party et d'événements légaux de grande ampleur

Concernant les éléments précédents, montrant un climat électrique sur les manifestations électro, on peut dire que c'est le côté sombre des choses. Un aspect plus lumineux est à souligner : le dynamisme de la scène électro en Bretagne, qui se traduit, sans discontinuité, par une multitude de manifestations électro tout au long de l'année¹⁴, événements légaux ou illégaux.

Concernant les événements illégaux (on devrait plutôt parler d'événements ne faisant pas l'obligation d'une déclaration en Préfecture car rassemblant moins de 500 personnes), il peut y en avoir quasiment tous les week-end, et même plusieurs par week-end (lors de périodes de vacances à Pacques par exemple ou au mois de mai...). Ces rassemblements se déroulent, sur l'ensemble du territoire breton, dans lequel il n'y a pas de département moins actif que d'autre (Note ethno festif). La jauge moyenne de ces événements se situe entre 200 et 500 personnes. Les terrains peuvent être loués pour la soirée, ou par moment, au contraire, occupés sans accord du propriétaire (ce qui peut déboucher sur des dépôts de plainte en cas de dégradations¹⁵). D'autres événements, et là on peut avancer le terme d'illégal, peuvent concentrer plusieurs milliers de participants (de 2 000 à 5 000 personnes). La plupart de ces événements se sont vus encadrer par la présence -quasi-systématiques- des forces de l'ordre, voire se sont terminés par des saisies (Note ethno festif) ; « *Sur le contexte free party, c'est quelque chose en augmentation en Bretagne, c'est de la folie, on doit être une des régions de France où il y a le plus de free party (...) dès qu'on a une free party, moins de 500 participants, elle fait l'objet d'un dispositif. On est plus sur une approche sécurité routière, on ne va pas rentrer dans la free party pour aller chercher le stup. On sait qu'il s'en vend immanquablement. On met en place des points de contrôle quand la fête se termine* » (GF Application de la loi).

Ce dynamisme ne semble pas parti pour se réduire, au contraire, on peut constater une absence d'essoufflement et même un renouvellement qui régénère en permanence le mouvement : « *En termes de contexte festif, sur l'organisation, il y a encore en 2017 une émergence de plein de petits sons. Il y en a plein. Ils nous contactent, ils n'ont pas encore de nom, ils n'ont pas encore posé (...) On a eu une demande de formation d'un Sound System, on a dû refuser parce que c'était que des mineurs* » (Qualy festif). Une partie non négligeable des Sound System sont jeunes (40% des sons ont moins de 2 ans d'existence) ; « *Il reste encore*

¹⁴ Un seul creux est observé dans l'année : le mois d'août.

¹⁵ A Saint-Nicolas-du-Pélem (22), un éleveur de chèvres a vu son champ investi par les participants d'une free party. L'herbe lui permettant de faire son foin pour l'année a été piétinée et labourée par le passage des véhicules (PQR).

quelques grosses têtes qui sont fatigués de la répression et plein de petits sons émergents » (Qualy festif).

Concernant les événements légaux, festival ou rassemblement légal déclaré, les jauges peuvent rapidement atteindre la dizaine de milliers de participants.

Panorama Festival à Morlaix - Finistère (9 avril)

Cette année la jauge du festival est passée de 9 000 à 11 000 personnes et a affiché complet. La programmation était très tournée vers la techno hardcore (LeBask, TlescoP : toujours des sons issus de la free party en festival officiel) ce qui a attiré un public adepte des teufs, mais aussi des personnes n'ayant jamais fréquenté de free party auparavant. Ce festival est en prime réputé pour sa fréquentation par de très jeunes (mineurs) profitant que cela tombe sur un week-end de vacances pour s'y rendre. De nombreux lycéens y effectuent leur « baptême » de festival, souvent mouvementé (Note ethno festif).

Les Rencontres Alternatives à Rennes -Ille-et-Vilaine (2 septembre)

Événement désormais culte de la rentrée à Rennes, les Rencontres Alternatives (anciennement Free Fest) se sont de nouveau tenues au parc de la Prévalaye. Cette année encore, l'événement a été un succès, rassemblant environ 10 000 personnes. Concernant la population présente, le public comptait aussi bien de très jeunes rennais, débarqués du centre-ville grâce aux navettes de bus mises en place toute la nuit, que des « vieux » teufeurs habitués du milieu et adeptes de la programmation électro-techno proposée cette année (Note ethno festif).

Infamous Armada à Botmeur - Finistère (15 septembre)

L'édition 2017 de la Infamous Armada a été décalée en septembre, et sur un format différent de l'année précédente. En effet, dépassés par la fréquentation de 2016, l'équipe en charge de l'organisation a décidé de lancer des réservations en amont à 15 euros (contre 10 euros sur place l'année précédente). Le thème de cette année était "Maya", avec une fois de plus une décoration extrêmement travaillée. Une gigantesque pyramide Maya a été construite pour l'occasion. L'événement a rassemblé près de 10 000 personnes. Les conditions météorologiques détestables ont transformé le champ en une « immense mare de boue » mais cela n'a absolument pas rebuté le public venu en masse profiter de la musique et du décorum (Note ethno festif).

Les autres grands rassemblements festifs de Bretagne

Comme habituellement maintenant, d'autres festivals « grand public » emblématique de la région ont fait le plein de spectateurs (« *Les festivals continuent à faire sold-out pour les pass [2 ou 3 jours, souvent les plus coûteux] notamment, c'est vendu très vite, c'est le cadeau de Noël* ») (Qualy festif).

Les Vieilles Charrues à Carhaix-Plouguer – Finistère (13 au 36 juillet)

Comme à son habitude, le festival a battu son record de fréquentation de l'année précédente, en atteignant les 280 000 festivaliers sur 4 jours, ce qui en fait le plus grands de France (Note ethno festif).

Le festival Trans'Musicales de Rennes – 7 au 9 décembre

35 000 personnes ont été présentes sur le week-end, rien que sur le site du Parc des Expositions¹⁶. Les rues du centre-ville ainsi que les bistros étaient tous largement fréquentés. L'excitation ambiante et la foule compacte ont contribué à quelques bagarres nocturnes dès la fermeture des bars, notamment au niveau de la rue « de la soif » (Note ethno festif).

Les besoins en analyse de produit en contexte festif (électro et autre) sont toujours autant présents. Les usagers sont de plus en plus sensibilisés au fait de connaître la nature des produits qu'ils vont consommer : « *Il y a toujours autant de demandes de la part des usagers pour faire analyser leurs produits, ils ne comprennent pas pourquoi on n'a toujours pas de laboratoire* » (Qualy festif).

L'anticipation des consommations sur les espaces festifs

Le foisonnement des manifestations festives rend aisé l'accès aux principales substances en circulation. Le deal sur les différents espaces festifs est, en effet, très fréquent. La présence de dealers est inhérente à la présence de fêtards.

Toutefois, une tendance qui se dessine progressivement, même si elle n'est pas encore généralisée est l'anticipation des consommations et donc des approvisionnements avant l'arrivée sur le lieu de la fête. C'est notamment le cas pour le cannabis qui est peu vendu sur l'espace festif. L'intérêt d'anticiper est aussi la possibilité d'effectuer en amont des achats groupés et donc d'obtenir des tarifs plus intéressants que ceux habituellement en vigueur au sein des espaces festifs (Note ethno festif).

La scène techno prend une place de plus en plus importante

Dans le suivi que l'on peut faire de la sphère électro depuis maintenant quelques années, on peut affirmer que la scène électro ne se limite plus à un foisonnement de free party et à la présence de clubs dédiés à cette culture. En effet, progressivement, la culture techno progresse, gagne sans cesse de nouveaux aficionados, désireux d'élargir leur champs d'horizon musical.

Rennes, ville historiquement musicalement très ancrée dans la, notamment musicale, voit son ADN, se modifier peu à peu. Typiquement sur des festivals « mythiques » rennais, historiquement très teintés rock, la scène électro gagne du terrain : « *Sur Rock'n'Solex¹⁷, il y a une soirée électro, et sur les Trans¹⁸ il n'y a pas que cela, mais l'électro prend une place, il y a deux halls qui sont dédiés à cela, la green room et le hall 8, après 4h du matin. Avec des grands noms, des têtes d'affiche* » (Qualy festif). Les clubs programment régulièrement de grosses pointures qui attirent du monde, ou encore des sons issus de la culture free party (Note ethno festif). On constate aussi que progressivement le côté alternatif est de moins en moins marqué et connoté underground. L'électro s'ouvre à d'autres publics : « *Avant on parlait du milieu alternatif maintenant c'est devenu le milieu festif, dans la mesure où plein de boîtes de nuit traditionnelles ont fermé* » (Qualy festif).

Dans cette mouvance, et cette impression de mutation, plusieurs festival électro, ont récemment fait leur apparition dans la capitale bretonne, et semblent bien partie pour s'y implanter durablement. A titre d'exemple, on peut évoquer le Made Festival, l'm From Rennes et le festival Léonard. Ces festivals se caractérisent par un investissement à la fois de l'espace public (jardin, esplanade mais également salle de concert non étiquetée électro) et bien sûr dans les clubs électro de la cité (Note ethno festif). Des rassemblements électro peuvent

¹⁶ Le festival se déroule sur d'autres lieux, notamment dans le centre-ville de Rennes : Bars en Trans' ; concerts dans d'autres salles de la ville...

¹⁷ Festival organisé bénévolement par les étudiants de l'INSA Rennes sur un campus universitaire depuis 1967.

¹⁸ Festival de musiques actuelles Trans'Musicales créé en 1979.

également se tenir (de manière tout à fait légale) en journée dans des parcs, de même qu'il y a un développement d'une mode électro brunch, rassemblement borné dans le temps, et pouvant être qualifié de before (commence en fin d'après-midi pour se terminer à 23h ; Note ethno festif).

Ce constat ne se limite pas qu'à Rennes, il tend à se généraliser sur l'ensemble de la région.

Les jeunes sur espace festif électro et autres festivals

La présence d'individus assez jeunes (des mineurs notamment, à partir de 15/16 ans, accompagnés ou non) est chaque année régulièrement soulignée. On ne parle pas d'un rajeunissement du public, qui impliquerait un glissement de l'ensemble du public, mais plutôt d'une présence plus régulière et plus systématique de ces jeunes : « *Certaines teufs ont conforté dans l'idée que le public est de plus en plus jeune. Sur [teuf] là le public était extraordinairement jeune. Leurs consommations principales c'était des amphétaminiques comme la plupart des jeunes quand ils commencent (...) ils prennent vraiment trop d'amphétamines sans savoir les gérer. Avant on pouvait se faire accompagner par un plus âgé, les jeunes ne sont plus accompagnés dans leur prise de produit* » (Qualy festif). Ce n'est pas forcément leur présence qui est dérangeante, la teuf est ouverte à tout le monde. Le caractère plus déroutant de leur présence est plutôt l'opportunité que constitue la teuf pour venir consommer des produits : « *Ils ne sont pas dans une recherche des effets, ils prennent les produits parce que c'est disponible et qu'on le leur propose. C'est totalement les conduites ordaliques. Ils ne mesurent pas que cela peut être dangereux. Cela vient signifier autre chose mais ils n'ont pas conscience de cela. Et il y a une vraie banalisation de ces conduites* » ; « *Il y a cette idée de prendre tout sans mesurer du tout les risques que ça peut occasionner* » (GF Socio-sanitaire).

Sur les autres événements festifs, notamment les grands festival grand public, en Bretagne, le constat est similaire : « *Il y a vraiment un rajeunissement des publics sur les gros festivals. Le Vieilles Charrues, les Trans', Rock'n'Solex, et les consommations sont plus que banalisées. Des consommations très jeunes sans avoir le sentiment de prendre une drogue. Ils ne s'en cachent pas* » (Qualy festif).

A contrario, de cet élément, la présence d'un public plus âgé (« **Les vieux sur l'espace festif** ») est soulignée. Ce public, sans être le public cible, fait totalement partie intégrante de ce genre de manifestation. Ici, le caractère de nouveauté, est qu'il est plus vu à venir fréquenter les stands de prévention : « *Ce qui nous a interpellé sur les Trans' c'est un public plus vieux, et vers 40 ans, hyper bien rangé dans leur vie et c'est peut être le week-end de l'année où ils consomment et ils viennent demander des RTP, ce n'est pas le profil auquel on peut s'attendre, c'est peut être des consommations 1 à 2 fois dans l'année. Mais c'est bien ils savent qu'il y a des RTP, c'est quelque chose d'intégré* » (Qualy festif). Ce constat est partagé par d'autres acteurs intervenant sur d'autres festivals en Bretagne.

Une diversité de l'offre festive en Bretagne

Dans l'accroissement de la diversité de l'offre festive, il est relevé que cela bouge aussi sur Rennes du côté de la scène **rap / hip hop** : « *Le rap ça augmente vachement aussi. Il y a eu pas mal d'événements sur la culture urbaine (festival Dooinit avril 2017 / I'm from Rennes mélange Techno et Rap) avec des pointures américaines pour ceux qui connaissent, et ça fait bouger les jeunes des quartiers. Dans ces soirées, il y a des consommations mais pas de prévention, ils ne sont pas habitués à avoir un stand de prévention dans leurs soirées* » (Qualy festif).

Un **festival Reggae** a fait son apparition en Bretagne : No Logo BZH à Saint-Malo (13 et 14 août). La première édition pour ce festival alternatif s'est tenu dans le Fort de Saint-Père, à côté de Saint-Malo, sur le même site que la Route du Rock qui a eu lieu le week-end suivant. Importé d'un concept venant du Sud et se revendiquant sans mécènes ni financeurs, le festival d'ambiance roots / reggae a rassemblé pas loin de 1 000 personnes (sans surprise, les consommations du festival, notamment à l'extérieur de l'enceinte du fort étaient très marquée... cannabis) (Note ethno festif).

La tendance concernant les **événements punks / rocks** est plutôt en déclin, et cela se confirme cette année encore. Les événements de ce type sont de moins en moins nombreux. Le seul événement ayant rassemblé du monde est Carnavalorock à Saint-Brieuc en octobre, festival ayant été le gros événement rock et punk de l'année en Bretagne, affichant complet sur les deux jours. Après 15 ans d'interruption, Carnavalorock est revenu avec son public d'antan (majoritairement quarantenaire et masculin). Le milieu tend à s'éteindre peu à peu sur la Bretagne : la région bretonne (pas de festivals prévus sur plusieurs jours comme les années passées -Vive le Punk, Les Olympunks...-, seulement quelques concerts qui ont lieu dans des bars alternatifs sur une soirée ; Note ethno festif).

Une « teuf » bien agitée et secouée par des rumeurs

Depuis quelques années, il existe une tradition en Bretagne d'organiser une teuf pour la soirée d'Halloween. Ces fêtes sont souvent agitées¹⁹. Cette année, l'Halloween Party a été organisée à Louargat dans les Côtes d'Armor et a donné lieu à un rassemblement (illégal) de près de 5 000 teufeurs. Une forte agitation a été relevé sur cette free party : *« Forte agitation sur la teuf. Des rumeurs, des évacuations. Des rumeurs de décès, de viols, de flics, tout y passe. A toutes les teufs, on entend dire qu'il y a des viols. "tout s'est bien passé il n'y a eu que deux morts" [ironique]. Une fois c'est monté à 6 overdoses et 3 viols. C'est encore à mettre sur l'âge des participants, un peu immature, on se monte le bourrichon, ou alors à cause de la répression, l'impression d'être dans l'interdit dans quelque chose de dangereux »* (Qualy festif). Il a été évoqué plusieurs cas d'évacuations suite à des consommations de drogue, avec un comprimé d'ecstasy qui a notamment été pointé du doigt : *« En termes de consommations, un taz a fait grand bruit et a provoqué de nombreuses rumeurs sur site, suite à des évacuations. Une personne morte a même été évoquée, en lien avec la fameuse flakka ou drogue du zombie... Ceci n'était pas du tout vérifié, le fameux taz a été analysé, ne contenant que de la MDMA peu dosée* (Collecte SINTES n°2626), au final, aucun décès n'est à déplorer (Note ethno festif). Toutefois, il n'y a pas de garantie que ce soit un comprimé d'ecstasy similaire à ceux qui ont été consommé qui a pu être collecté. Concernant, l'éventualité d'un décès : *« Sur Halloween il y a eu quand même une conjoncture, il y a eu un mort²⁰ sur une autre teuf, la rumeur est partie des réseaux sociaux, ça s'est enflammé enflammé et quand c'est sur les réseaux sociaux on n'arrive plus à calmer le truc »* (Qualy festif). On se trouve ici dans un véritable cas d'école de diffusion et d'amplification d'une rumeur.

En parallèle à cela, les propriétaires du terrain ainsi que d'autres habitants vivant à proximité du champ ont porté plainte sur cette occupation illégale.

¹⁹ En 2016, l'Halloween Party organisée à Commana dans le Finistère avait vu l'intervention musclée de la Gendarmerie, débouchant sur un affrontement qui allait entraîner sur la fin de l'année de nombreux heurts entre teufeurs et force de l'ordre.

²⁰ 01 novembre 2017. Plomeur. « Le corps d'un jeune homme de 25 ans découvert sur une plage. Le corps d'un jeune homme âgé de 25 ans a été retrouvé ce mercredi en milieu d'après-midi sur la plage de la Torche à Plomeur, dans le Pays bigouden (Finistère). Les investigations sont en cours. Une rave party a eu lieu la nuit précédente sur le parking d'accès à la plage de Tronoën. Une cinquantaine de personnes étaient toujours présentes mercredi matin, à proximité de l'endroit où le corps a été retrouvé ce mercredi après-midi » (PQR).

L'espace festif informel du centre-ville de Rennes

Une fréquentation plus fluctuante : Les « traditionnels » rassemblements informels dans le centre-ville de Rennes, avec de fortes consommations d'alcool sont toujours observés. Concernant le type d'alcool consommé sur l'espace public, c'est toujours le même constat, hors de ce qui est consommé dans les bars, le mélange « maison » est toujours le bienvenu : « *Beaucoup beaucoup de mélanges. Du whisky, de la vodka, et beaucoup de bières. Bières et alcools forts c'est ce qu'il y a de plus consommé. Sans différence de genre sur le type d'alcool consommé* » (Qualy festif).

On peut toutefois mettre un bémol suite à plusieurs constats. Tout d'abord, ces rassemblements sont davantage irréguliers, leur fréquence tend à diminuer. A une époque, ils pouvaient avoir lieu e toutes les semaines (du calendrier scolaire et universitaire – le jeudi soir pour les étudiants ; le vendredi soir pour les lycéens). Désormais, les rassemblements sont plus liés à des moments d'actualité et moins spontanés : « *Quand les soirées sont organisées, comme une soirée d'intégration, là il y a du monde. Quand c'est organisé, là ça brasse, dans les bars il y a du monde, dans les salles de concert il y a du monde* » (Qualy festif). Autre constat, déjà fait l'année dernière, les fêtards arrivent sur l'espace public de plus en plus tard, avec l'hypothèse que la fête démarre en espace privé : « *Le public arrive plus tardivement sur l'espace public. A 21h, il n'y a personne, 22h ça commence à arriver. 23h-minuit c'est le pic, jusqu'à 1h ou 2h du matin (...) maintenant l'apéro se fait à domicile et après direction bar de nuit. Déjà les bars c'est cher* » (Qualy festif). Les lieux de rassemblement sont plus fluctuants aussi, le public est moins concentré à un endroit qu'à une époque, mais plus éparpillé dans différents endroits en plus petits rassemblements (Note ethno festif) ; « *Il y a un vrai déclin, plus qu'un déclin (...) Les actualités récentes font qu'on ne va plus sur l'espace public. Il y a une peur qui doit rester depuis les attentats de 2015. Il y a aussi l'ultra sécurisation de la ville, la présence policière qui est en grosse augmentation, la présence des CRS aussi* » (Qualy festif).

Des situations de violence : le constat d'une augmentation de la violence au sein de l'espace festif informel est fait maintenant depuis quelques années, avec le sentiment que cela augmente sensiblement chaque année. Il y a une multiplication des bagarres et des agressions, qui peuvent être extrêmement violentes, notamment en fin de soirée, à la fermeture des bars et des discothèques²¹ : « *En termes de violence, il y a eu effectivement quelques situations* » (Qualy festif) ; Bagarres aussi lorsqu'il y a de grands rassemblements : « *Dès qu'il y un rassemblement important en nombre, avec confinement de la population, la probabilité de voir une ou plusieurs bagarres grimpe en flèche* » (Note ethno festif).

Ce climat entraîne une sensation d'insécurité notamment chez les femmes : « *Le discours des femmes sur l'espace public actuellement c'est le sentiment d'insécurité qui domine. Ce n'est pas très sécuritaire de se promener. Du coup il y a une désertification de l'espace public* » (Qualy festif). Cette désertification concerne donc surtout les femmes, les hommes occupant toujours la place : « *Principalement des hommes sur l'espace public. A peu près 70% d'hommes pour 30% de femmes* » (Qualy festif).

Toujours dans les violences observées, une situation inédite d'agression organisée en bande a été relevé : « *Le groupement union identitaire a fait deux-trois rafles rue de la soif, des interventions de gens cagoulés qui ont tabassé quelques personnes qu'ils ont croisé sur leur chemin. Ça a fait une grosse peur. Ils ont fait des signes nazis* » (Qualy festif). La situation a été relayée dans la presse locale. Fin janvier, vers minuit, un groupe d'une quarantaine

²¹ 23 octobre 2017 : « Vers 6 h 30, un jeune homme a reçu plusieurs coups de couteau en sortie de discothèque, place Rallier-du-Baty à Rennes. Il a été transporté à l'hôpital dans un état grave, son pronostic vital était alors engagé. Deux hommes ont été interpellés à proximité du lieu de l'agression et placés en garde à vue » (PQR).

d'individus masqués déferlent dans la rue Saint-Michel (« rue de la soif »), expliquent les patrons de bars. Ils sont vêtus de noir et pour certains équipés de genouillères et de gants renforcés ». La bande qui vient de la place Saint-Michel se montre agressive. « Ils agressent violemment, à coups de poing, de pieds et à l'aide de tables et de chaises trouvées sur place, des clients de plusieurs établissements et débits de boissons [...] ainsi que des passants. Plusieurs témoins rapportent que ce groupe d'individus proférait des insultes racistes et faisait des saluts nazis » (PQR).

Tout cela amène à une perte progressive de la dimension festive que Rennes a toujours possédé : « *L'alcoolisation dans les rues de Rennes, tout le monde en a marre et tout le monde se renvoi la patate chaude. Et comme il y a un agacement, il y a de la violence* » (Qualy festif). La presse locale titrera même dans l'année face à ce constat : La rue de la Soif a la gueule de bois ! - Les violences et les incivilités se multiplient dans la rue Saint-Michel, haut lieu de la fête de la capitale bretonne... (PQR).

Les barathons :

Le seul phénomène véritablement nouveau, et surtout inédit, sur l'espace festif informel de Rennes est la mise en place de barathons. Couplage des mots bar et marathon, lui conférant ainsi une image sportive et un caractère d'endurance, ce genre d'événement est une proposition commerciale pour avoir des boissons à des tarifs plus intéressants en misant sur le fait que les individus vont davantage consommer : « *Ce phénomène nouveau, les barathons [trois barathons ont été organisés sur la deuxième partie de l'année] Il y en a eu un au mois de juin et un deuxième au mois d'octobre. C'est organisé. Le barathon c'est un événement organisé par une association en partenariat avec certains bars. Ils ont fait une vente de bracelet en ligne avec un événement Facebook et des préventes. Le bracelet donne le droit d'avoir des boissons alcoolisés à moins cher²². Le bracelet c'est 8 euros, 6 bars y participaient. Le troisième c'était en décembre. Il y avait 2 000 personnes inscrites* » (Qualy festif). En répercussion, il a été relevé une occupation plus importante et surtout plus inquiétante du centre-ville dans la mesure où les personnes pouvaient présenter des niveaux élevés d'alcoolisation : « *On passe en vieille sanitaire, on ne fait plus de prévention, on ne donne plus d'éthylo. On est plus dans la prise en charge et la réassurance* » (Qualy festif) ; ... « *C'est le black friday de la beuverie* » (Qualy festif).

²²Au regard de la loi Evin qui interdit de vendre de l'alcool moins cher, ce type d'événement présente un caractère d'illégalité.

Principales tendances au sujet du trafic de produits stupéfiants

Une multitude de réseaux de trafic à l'échelle de la région

A l'échelle de la région, il est possible d'identifier la présence de trafic de produits stupéfiants dans quasiment l'intégralité des villes, à la fois dans les grands pôles urbains (Rennes, Brest et à un niveau moindre Vannes et Lorient) mais également dans des villes d'importance plus moyenne. Il s'agit, le plus souvent, de réseaux de taille moyenne, mais dotés d'une solide organisation et structuration : « *On n'a pas constaté d'explosion de démantèlement de réseaux de stup, on a nos réseaux habituels, les petits réseaux locaux avec les départements voisins et la région parisienne* » (GF Application de la loi).

Généralement, dans les grands pôles urbains, le trafic se structure suivant deux organisations principales : le deal de rue dans les centre-villes et le trafic organisé à l'échelle des quartiers périphériques.

Il est intéressant de relever que le modèle du trafic de cité, bien organisé, impliquant une multitude d'acteurs (choufs, rabatteurs, charbonneurs, ravitailleurs en première ligne et tête de réseau au-dessus) ne se cantonne plus désormais aux grands pôles urbains ayant des quartiers périphériques. Des organisations de ce type sont effectivement retrouvées dans des petites villes. Ce fut le cas cette année, notamment à Vitré (17 000 habitants) où un réseau de ce type a pu être démantelé : « *A Vitré, la physionomie du quartier se prêtait bien au trafic. Classiquement le modèle du deal de quartier. Ça peut être répliqué dans les agglomérations moyennes dès que la physionomie le permet, avec une surveillance et une détection des allers et venues (...) c'est un fonctionnement comme dans un quartier avec des choufs rémunérés, ils font des heures, les acheteurs appellent cela le drive. C'est orchestré, millimétré. Le modèle se décline. Les trafiquants s'installent en périphérie pour deux raisons, c'est toujours une question d'offre de demande et de rentabilité* » (GF Application de la loi).

Ce mode de fonctionnement renforce le constat d'une importante **fragmentation des tâches** avec beaucoup d'acteurs, pour brouiller les pistes et dans l'optique de limiter les risques possibles d'arrestation (« *Ils n'aiment pas non plus que la personne ait beaucoup d'argent sur elle, donc il y a des gens qui viennent récolter l'argent, d'autre qui apportent le produit. Tout cela c'est un réseau organisé* », GF Application de la loi). Concernant la présence de trafic structuré dans des villes moyennes, la situation de Vannes est emblématique. Le trafic peut vraiment venir gangrener un quartier, dans le sens où il y a une présence quasi-permanente sur l'espace public des individus impliqués dans le trafic. A Vannes, le trafic à l'échelle de deux quartiers périphériques est d'une dimension quasi-supérieure à ce qui peut être observé à l'échelle de ville comme Rennes ou Brest (respectivement 207 000 et 141 000 habitants alors que la Préfecture du Morbihan ne compte que... 53 000 habitants !).

Cette situation à Vannes n'est pas sans engendrer de l'inquiétude, notamment pour les professionnels en lien avec les usagers de drogues qui évoquent une grande facilité d'accès aux produits pouvant entraîner de la tentation : « *Et puis c'est un retour qu'on a aussi avec les patients qui nous disent qu'ils sont impressionnés de la disponibilité des produits sur Vannes et la facilité d'accès par rapport à des grandes villes telles que Rennes, Nantes. Donc un accès ultra facile à tous les produits de manière générale. Ils mettent surtout en avant certains quartiers de la ville, ils parlent de drive en fait* » (Questionnaire bas seuil).

Les voies d'acheminement et importance du trafic inter-départemental et inter-régional

Il se confirme que l'acheminement des produits vers la Bretagne ne se limite pas à une provenance de la région parisienne. Le trafic inter-départemental et inter-régional est également à prendre en compte, avec notamment des connexions avec la Normandie : « *Normandie*

Bretagne, notamment Seine Maritime, avec Le Havre. Ils [les trafiquants] montent en Basse Normandie notamment pour acheminer des produits. Ils sont basés sur Rennes et après ils dispatchent : 22, 29, 56, 14, 50²³. Il y a aussi pas mal de Drouais [habitant de Dreux] à acheminer le produit vers la Bretagne. Il y a toujours la région parisienne qui revient. De plus en plus de Drouais et de Havrais (...) Dreux et Mantes-la-Jolie, comme c'est déjà à l'Ouest de Paris, ils descendent plus facilement sur la Bretagne » (GF Application de la loi). Des connexions sont également à relever entre la Bretagne et le Nord de la France : « Des vas-et-viens entre la Bretagne et le Nord de la France. L'axe Nord Sud est très courant avec l'A84 pour descendre. Au péage de la Gravelle, c'est plutôt des arrivages de la région parisienne » (GF Application de la loi). Concernant cet axe, assez souvent il s'agit des déplacements d'usagers-revendeurs qui vont s'approvisionner, soit en Hollande, en Belgique ou à Lille²⁴ : « Sinon le profil usagers-revendeurs qui s'approvisionnent à Lille. Plus on s'éloigne des zones plus le prix augmente en raison du transport et du risque judiciaire qui est compté dans le prix » (GF Application de la loi). Enfin, un axe Nantes-Vannes-Brest est également identifié.

En termes de moyen d'acheminement, aucun changement notable n'est relevé, avec toujours utilisation de la route en véhicule personnel ou en transport en commun (autoroute ou voie secondaire) et utilisation du train : « L'utilisation de la voie ferroviaire est fréquente et les lignes de bus Euroline » (GF Application de la loi). Le flux de marchandise est jugé être relativement conséquent : « L'arrivage de drogue est massif et même quand il y a des saisies, on n'a pas l'impression que ça amène des pénuries comme il y a une époque » (GF Application de la loi).

Le flux de drogue ne se fait pas uniquement à destination de la Bretagne, la région peut être une base arrière, et il y a des flux en direction d'autres régions ou de la région parisienne : « Après quand il y a un dépôt de drogue à Rennes, il n'est pas toujours à destination de Rennes, ça peut être un stockage momentané (...). Quand ils font arriver des produits, ils compartimentent le stockage pour éviter les prises, ça peut être stocké dans un endroit et partir dans un autre endroit après. La nature humaine est faite ainsi, ils s'adaptent. Il n'y a plus de lignes d'approvisionnement bien établies, tout est possible et les lieux de transit sont nombreux » (GF Application de la loi).

Des réseaux multi-produits – épicerie -

Le constat des réseaux qui sont multi-produits est encore d'actualité cette année. Cette modalité multi-produits est observé aussi bien sur l'acheminement des drogues en Bretagne (« On découvre davantage de drogues comme l'héroïne ou la cocaïne, plus régulièrement. On ne trouve plus que du cannabis (...) Le multi-produit, c'est quelque chose de très acquis, systématiquement on sera sur du multi-produits. Les clients sont plus ouverts à la diversité » (GF Application de la loi)), que sur les lieux de vente : « Ce qui se confirme par rapport aux années précédentes, c'est l'importance des appartements épicerie, c'est bien établi. Ils ont bien compris le message » (GF Application de la loi). Sur les vendeurs auto-entrepreneurs

²³ Numéro des départements.

²⁴ Ainsi cette affaire relayée par le courrier Picard en date du 28 septembre 2017 : Grosse saisie de drogues au Boisle - Ce lundi 25 septembre, vers 21 heures, alors qu'ils se trouvaient en contrôle sur la RD 928 à hauteur du Boisle, au nord d'Abbeville, les douaniers ont réalisé une belle prise. Une escouade de la Brigade de surveillance intérieure des douanes d'Abbeville a en effet procédé au contrôle d'un véhicule BMW, portant des plaques suspensives allemandes. Le conducteur du véhicule ainsi que deux autres passagers ont déclaré venir de Lille et rentrer chez eux à Rennes (Ille-et-Vilaine). Mais les agents des douanes ont rapidement été intrigués par le motif du voyage et l'attitude stressée des passagers. Ils ont décidé de faire une fouille complète du véhicule. Bonne pioche : la découverte, dans le véhicule, de plusieurs sacs plastiques contenant différents paquets et sachets, avec de la poudre brune ayant l'aspect de l'héroïne brune. Au total, les douaniers ont saisi 1,064 kg d'héroïne, 352 grammes de cocaïne ainsi que 3 kilos de produits de coupage.

fonctionnant en individuel, on parlera de « colporteurs épiciers de nuit » (notamment les vendeurs dont le champ d'action est la clientèle bar nocturne – Note ethno festif).

Le multi-produits a toujours pour objectif de pouvoir contenter le maximum de clients en ayant une offre la plus diversifiée possible. Cela peut être aussi l'opportunité de diversifier l'offre. Ainsi, au niveau du trafic de rue, certains qui pouvait se contenter de la vente de cannabis ont rapidement intégré qu'avec l'essor de la cocaïne, il est intéressant d'un point de vue lucratif de proposer cette offre : « *Sur la cocaïne, les jeunes nous disent que c'est pour faire la bascule très vite, une bascule financière beaucoup plus importante qu'avec le cannabis, plus rapide et avec moins de quantité proportionnellement, ça tient dans la main et on se fait la même somme qu'avec quelques plaquettes [de cannabis] et aucune conscience des risques plus importants sur les usagers* » (GF Quartier).

Les mineurs dans le trafic

L'implication de mineurs dans le trafic de drogue est quelque chose de solidement inscrit dans les organisations. Dans la plupart des cas, cette implication ne se fait pas de manière forcée. Il y a une véritable adhésion, une attirance de la part de mineurs à jouer un rôle dans les réseaux de trafic. D'une part, parce que les individus à la tête des réseaux de trafic peuvent renvoyer l'image de la « réussite sociale » et du modèle qu'il sera possible d'atteindre, en gravissant progressivement les échelons. D'autre part, l'activité est perçue comme pouvant avoir un fort potentiel lucratif, ce qui à cet âge est très attirant : « *Ce qu'on constate depuis plusieurs années, c'est l'implication des petits qui se font leur billet, avec des grands qui brassent beaucoup d'argent, un peu comme cette culture de vouloir devenir joueur de foot professionnel, le côté très bling-bling, j'ai de l'argent, des voitures, des belles montres. L'image du trafiquant est là (...) Des garçons qui disent que c'est de l'argent facile, ils voient les grands qui ont des vêtements de marque, des grosses voitures et ça les attire* » (GF Application de la loi). Les mineurs peuvent être très jeunes : les plus visibles sont des jeunes, voire très jeunes (11-12 ans), occupant les postes de guetteurs (« chouf ») (Note ethno urbain) ; « *C'est mystique, ça attire. Il y a une part de danger. C'est attrayant, et ils ont juste la vision de ce qu'il se passe sur le territoire, ils ne savent pas tout* » (GF Quartier). Quand on parle d'implication, il ne faut pas avoir l'impression que cela concerne marginalement qu'une poignée d'individus, à l'échelle d'un réseau cela peut constituer une grande partie de la totalité des acteurs impliqués, notamment ceux qui sont en première ligne, les plus exposés : « *En fait, il n'y a plus de majeurs, les majeurs c'est les chefs d'équipe. Ils s'assurent juste que tout se déroule bien. Ils supervisent* » (GF Quartier). Sans scrupule, l'utilisation de mineurs par les « plus grands » est aussi lié au fait que le risque juridique est assez faible, donc avec une moindre mise en danger du réseau : « *Avec des petites mains qui sont utilisées, souvent des mineurs car ils risquent moins, il faut vraiment plusieurs infractions pour qu'ils puissent être inquiétés et incarcérés n'en parlons même pas* » (GF Application de la loi).

Dans les techniques de communication entre eux, et afin de ne pas faire trop l'objet de surveillance, il peut y avoir utilisation d'appareil à durée limitée ou bien encore le recours au messagerie instantanées des plate-formes de réseaux sociaux : « *Ils utilisent aussi beaucoup, les téléphones jetables utilisés qu'une seule fois, ou un très court moment, ou encore ils utilisent les réseaux sociaux, on entend souvent "passe sur Snapchat". Les messageries instantanées sont détournées pour communiquer entre eux. Ça laisse peu de trace, sauf si on découvre le téléphone* » (GF Application de la loi).

Trafic de cité et stratégie de la chaise tournante

Dans le trafic de cité, en termes d'utilisation d'acteurs, les têtes de réseau n'hésitent pas avoir recours provisoirement et régulièrement à des personnes issues d'autres quartiers ou d'autres communes, de sorte que ce renouvellement incessant amène les habitants ou les forces de

l'ordre à difficilement pouvoir identifier les guetteurs et les vendeurs. Cette stratégie, qualifiée de la stratégie de « la chaise tournante » est fréquemment utilisée : « *Il y a un vrai turn-over des jeunes, jeunes adultes qui sont postés à un endroit, d'une semaine sur l'autre on ne les connaît pas et ils ne nous connaissent pas non plus. Un trafic très en mouvance avec des nouvelles têtes très fréquemment* » (GF Quartier). Le terme de « dealer kleenex » peut également être utilisé pour désigner ce fonctionnement.

Sur Rennes, un recours au trafic de quartier plus important

Pas mal d'éléments indiquent que le fait de venir s'approvisionner en drogue dans les quartiers est une modalité de plus en plus fréquente : « *Ce qu'on voit pas mal, c'est des gens qui fréquentaient le centre qui viennent acheter dans les quartiers et qui ne consomment pas que du cannabis. Depuis 6 mois, ça fait pas mal de monde, dès fois c'est juste du passage* » (GF Quartier). Ce peut être aussi des « *gens de l'extérieur* » dans le sens où ils ne sont pas résidents du quartier où ils viennent acheter. Les lieux historiques de vente ne sont pas délaissés pour autant, mais c'est un autre public : « *Le public des vendeurs du centre-ville, c'est les lycéens. C'est de plus petits consommateurs que ceux qu'on peut voir sur les quartiers, plus âgés et plus exigeants* » (GF Quartier). Les observations ethnographiques vont dans ce sens : il est fréquent de croiser des acheteurs occupant habituellement le centre-ville dans les quartiers périphériques de Rennes (Note ethno urbain).

Autre élément explicatif à cela, la pression policière qui a été mise, depuis quelques années, sur le centre-ville a pu faire fuir non seulement les dealers, mais aussi les consommateurs.

D'autre part, la présence des Mineurs Non Accompagnés impliqués dans le deal de rue du centre-ville de Rennes a pu amplifier ce mouvement en direction des quartiers. Il a été régulièrement mentionné dans les rapports précédents que leur présence pouvait être jugée inopportune, voire agressive, notamment dans leur approche active à proposer des produits : « *Sur le centre-ville, c'est aussi lié à la faune locale des mineurs isolés qui ne rassurent pas les consommateurs, ils évitent d'aller à proximité de ces gens-là, qui non seulement leur vendent n'importe quoi mais peuvent aussi leur faire les poches, voire les agresser. C'est une mentalité qui n'a rien à voir avec la délinquance habituelle, il n'y a pas de tabou, presque tout est permis. Les gens préfèrent aller acheter à des vendeurs locaux mieux organisés* » (GF Application de la loi).

Une montée de la violence en lien avec le trafic toujours de mise

Le constat d'une montée de la violence en lien avec le trafic de drogue est maintenant régulièrement rapporté. C'est encore le cas cette année : « *Sur les faits marquants on est dans le prolongement des années précédentes d'une part dans les dossiers de quartier, avec toujours cette montée en puissance de la violence, des représailles y compris par armes à feu. En 2017 ça a été assez corrosif quand même. Au-delà d'une démocratisation, on a l'impression d'une forme d'impunité* » (GF Application de la loi). Ainsi régulièrement il y a présence ou utilisation d'armes dont des armes à feu. Les cas de règlements de compte avec violence ou des situations de séquestration pour dette sont aussi observés : « *Ce qui ressort cette année autour de la dynamique du trafic, c'est les règlements de compte qui ont eu lieu à plusieurs reprises et de manière visible sur l'espace public* » (GF Quartier) ; « *Il y a sinon des affaires avec de la violence, pas toujours utilisation d'arme à feu, mais arme blanche, des cas de séquestration pour des dettes. Il y en a quelques-unes chaque année. La pression vient d'un niveau élevé (...) les armes sont effectivement présentes, pas sur toutes les affaires. Ça monte en puissance* » (GF Application de la loi).

L'affaire des jardineries Indoor Garden dans le grand Ouest

Assez éloignée des traditionnelles affaires de démantèlement de réseaux de trafic de stupéfiants, une affaire a été particulièrement intéressante durant l'année, notamment en raison de son caractère inédit : celle des jardineries Indoor Garden (« *L'enquête la plus marquante en 2017, c'est Indoor Garden. C'est une première en France* », GF Application de la loi). Il s'agit de boutiques spécialisées dans la fourniture de matériel de culture. Quatre boutiques installées dans le grand Ouest ont fait l'objet d'une enquête : Rennes (35), Caen (14), Le Mans (72), Carquefou (44).

Il a été constaté que la majeure partie du matériel vendu à des particuliers était dans une optique de cannabiculture ce qui a motivé l'enquête. Deux motifs d'incrimination ont été retenus : la complicité à la détention de stupéfiants et l'incitation à la commission d'infraction. Le suivi du fichier d'une dizaine des plus gros clients de la boutique de Rennes (ceux qui avaient le plus dépensé) a débouché sur la saisie auprès de ces clients de 24 kilos d'herbe, 150 plants, un peu de résine et 18 chambres de culture. Le constat, en parallèle, a été le même sur les autres sites de vente. Sans représenter un véritable trafic, les quantités saisies ne représentent pas un volume que l'on pourrait qualifier d'anodin.

Un autre point crucial dans cette affaire, est que les vendeurs étaient formés (pendant trois semaines) à être conseiller en cannabiculture et avaient mis en place un SAV téléphonique et une FAQ sur le site internet, afin de pouvoir apporter des réponses aux questions des clients à tout moment : « *En fait c'est véritablement des Grow Shop totalement dédiés et uniquement à la culture de cannabis et outre un système de fourniture, de moyens, de tentes et autres, mais aussi le fameux Résinator pour recycler les déchets de l'herbe et en faire de la résine et avec des conseils spécifiquement sur la culture. On a ouvert une enquête qui nous a permis de procéder à des interpellations des deux dirigeants. On a obtenu la condamnation pour le chef de complicité du trafic* » (GF Application de la loi). Au final, les deux gérants ont été interpellés et jugés. Des peines de prison avec sursis pour les gérants ont été prononcées pour complicité par fourniture de moyen, de même que la liquidation judiciaire des quatre enseignes a été entérinée.

Cette affaire pourrait potentiellement faire jurisprudence à l'avenir en France.

Le trafic de cocaïne entre la Guyane et la Métropole avec l'utilisation des mules

Depuis deux ans maintenant, la voie aérienne, notamment entre la Guyane et la Métropole pour le transport de cocaïne est très largement utilisée. Les trafiquants, sur place abusent de la vulnérabilité de certains avec la promesse d'un gain financier facile en contrepartie du transport de cocaïne : « *Il n'y a jamais eu autant de mules. Ce qui nous a surpris, c'est qu'il y a des jeunes, et des moins jeunes. Et des vieux guyanais, qu'on ne pourrait soupçonner, des gens de 70 ans. De 18 à 70 ans. Des gens un peu précaire alpagués par les trafiquants. Un voyage ça leur fait une année complète de subsistance là-bas* » (GF Socio-sanitaire). Le profil des mules utilisées est très variable : « *L'interception de mules en provenance de Guyane, une très forte augmentation. Cela s'amplifie par rapport à 2016. Aussi bien des mères de famille avec des bébés de 3 mois, des jeunes filles de 15 et demi. Une population très diverse. Beaucoup de mules. C'est surtout cela qui est flagrant pour 2017* » (GF Application de la loi). Le transport se fait par des mules qui transportent *in corpore* la marchandise, conditionnée en boulette (ou cocotte²⁵) : « *Les cocottes de Guyane sont très bien faites pour éviter l'overdose des mules, c'est sur-emballé, très compacté, de la production industrielle, c'est très dur à ouvrir, il faut y aller au cutter. Un ovule c'est 9-10 grammes. Les sécrétions doivent attaquer le plastique, mais quand on les récupère, ce n'est pas abîmé, pas attaqué par les acides de l'estomac. Il y a plusieurs couches de plastique* » (GF Application de la loi). La cocaïne

²⁵ Autre appellation pour désigner le contenant de cocaïne qui est ingéré.

transportée est le plus souvent d'un taux de pureté très élevé. A réception de celle-ci, elle sera coupée afin d'augmenter les quantités. Une mule peut transporter jusqu'à 1 kilo de cocaïne. En Guyane, les trafiquants sans scrupule n'hésiteront pas à sacrifier une mule à l'aéroport de manière à détourner l'attention des douaniers et à pouvoir faire passer plus facilement d'autres mules : « Une femme qui a été prise à Cayenne expliquait avoir été accompagné par les individus au Suriname et elle est sûre d'avoir été dénoncée et du coup les autres sont passés et ça ne leur fait pas mal de lâcher quelques kilos. La saturation des services est travaillée même en lâchant la mule parce que ça occupe le reste et ça engorge le système, hospitalier, policier, douanier et judiciaire » (GF Application de la loi). Toujours sur place, les trafiquants peuvent amener les mules au Suriname pour des pseudos cérémonies rituelles censées les protéger : « Ce qu'ils font vivre aux mules c'est juste hallucinant, on a des récits à glacer le sang. Des gamins qui ont ingéré plus d'un kilo de cocaïne avec tout un rituel physique et spirituel bien particulier, ils sont emmenés en forêt au Suriname, ils vont avoir un bain avec des herbes des huiles, avec un prêtre gourou qui arrive, avec un mode opératoire spirituel pour abuser la vulnérabilité de ces mules » (GF Application de la loi). Une fois arrivées sur le sol français, les mules sont pris en charge à Orly, elles sont dispatchées en fonction des besoins (en cocaïne) sur telle ou telle direction : « Les interceptions se font en milieu ferroviaire, avec provenance Guyane, Orly, à Orly elles prennent le métro, le RER et après le train. Ou alors ils viennent dans les Oui Bus. Il y a aussi les bus low cost (...) Il y a un chef de bande, un qui est là pour les accueillir et l'autre pour les faire expulser [les boulettes] dans un appartement ou dans un hôtel. Il faut quelqu'un qui connaisse bien le secteur, parce que les mûles sont complètement perdues quand elles arrivent et là il y a quelqu'un pour les véhiculer, ou du moins pour les aiguiller sur le trajet pour qu'elles ne se trompent pas de train » (GF Application de la loi).

Pour le trafic de cocaïne, une autre voie d'acheminement possible est la voie maritime avec la technique du Rip-off, qui consiste, avec des complicités dans les zones portuaires, à enlever les scellés sur les containers transportant de la marchandise, pour y dissimuler la drogue, et remettre les scellés. Arrivé à destination, la même méthode est employée pour récupérer le « colis ».

Courant août, un Rip-off a semble-t-il mal fonctionné, ou bien suite à une erreur d'aiguillage, de la cocaïne a malencontreusement été livrée au mauvais destinataire :

"10 août 2017 – Bretagne : 8,5 kg de cocaïne dans une usine.

Les employés d'une usine de légumes surgelés, basée à Gourin dans le Morbihan, ont fait une drôle de découverte ce lundi. Une employée a trouvé dans un conteneur arrivé par camion, deux sacs de drogue contenant 8,5 kg de cocaïne au milieu des marchandises.

Les forces de l'ordre ont procédé à la saisie de la drogue, dont la valeur pourrait avoisiner les 50.000 à 75.000 euros. Une enquête a été ouverte. La cocaïne pourrait être issue d'un trafic dit "Rip-off" qui consiste à insérer des sacs de drogue à l'intérieur des chargements, à l'insu de tous" (PQR).

Les principales tendances concernant les modes de consommation

Roule-Ta-Paille et Kit Base

Dans la constance des années précédentes, en termes d'outils de réduction des risques, les différentes structures en Bretagne indiquent régulièrement une hausse des demandes pour les Roule-ta-Paille (RTP) : « *Beaucoup de consos en sniff, de plus en plus. Beaucoup de distribution de feuilles de RTP. Il y a une forte demande pour le sniff. Il y a une forte demande et c'est mieux qu'avec les cartes bancaires ou les flyers. Par contre on n'arrive pas à savoir si c'est pour de la cocaïne ou autre chose* » (Qualy festif). Associé à la distribution de RTP, le sérum physiologique est de mieux en mieux compris par les usagers. Il ne sera pas pris systématiquement en même temps qu'un RTP, mais plus fréquemment quand même : « *Le sérum phy est de plus en plus pris. C'est rare de voir des gens qui pensent que c'est pour les yeux. C'est bien rentré dans les mœurs* » (Qualy festif) ; « *Certains prennent on devine bien que ça va rester dans le fond de la poche, ils prennent pour faire plaisir* » (Qualy festif). Le constat pour le kit base est le même (cf. partie sur la cocaïne basée). L'outil est de plus en plus distribué.

Après une disparition de près de 3 ans, **le retour des deux distribox à Rennes** est à noter. Pour le moment tout semble fonctionner correctement, avec un bon recours à ceux-ci (notamment un des deux) qui apportent une possibilité supplémentaire d'accès aux seringues : « *Il y en a un qui marche bien, et l'autre qui fonctionne moins bien. C'est une centaine de kits par semaine (...) Par contre, les distributeurs ne sont pas détériorés. Parce qu'à une époque c'était terrible, ça n'arrêtait pas* » (Questionnaire bas seuil).

L'inhalation à chaud avec les feuilles d'aluminium

Comme pour les RTP et les kits base, les feuilles d'aluminium sont toujours davantage utilisées. Cette modalité de consommation est bien acceptée, notamment comme alternative à l'injection. En Ille-et-Vilaine, une distinction est relevée lorsque l'on compare espace urbain et zones rurales²⁶ : « *En termes de mode de consommation, on distribue pas mal de feuilles d'alu. Mais ça dépend si c'est la ville ou l'extérieur [zone rurale]. A l'extérieur, on distribue toujours des quantités qui sont hallucinantes. On distribue autant de matos à l'extérieur, notamment des feuilles d'alu, alors qu'il y a nettement moins de monde. Les feuilles d'alu ça marche bien, après c'est peut être utilisé plus en festif quand ils vont chez des potes, ou quand c'est plus compliqué de s'injecter* » (Questionnaire bas seuil).

A propos de l'injection

Il est toujours périlleux de s'aventurer à annoncer une baisse ou une hausse du volume d'injection. Un des publics pour lequel on retrouve un niveau d'injecteurs assez important, est le public précaire de l'espace urbain, celui vivant à la rue ou en squat. Les observations ethnographiques réalisées sur l'espace urbain étayent ce constat avec d'un côté les non-injecteurs et de l'autre les injecteurs, au sein desquels assez peu d'« *injecteurs occasionnels* ». Pour ces usagers, le mode de consommation est principalement l'injection, sauf quand cela ne s'y prête pas : « *Il faut que je sois posé, être sûr de ne pas être dérangé pendant un moment* » (Note ethno urbain). Les choix de lieux se font toujours en fonction du degré de manque et de la possibilité de trouver un espace favorable dans un rayon proche. Certains usagers refusent absolument d'utiliser les toilettes publiques « *On étouffe là-dedans* » ; « *Ça ré-ouvre au bout de 15 minutes, alors quand je peux je fais à un endroit où je ne serai pas dérangé* ». Même

²⁶ C'est un argument supplémentaire sur la différence qu'il peut y avoir entre l'héroïne sur l'espace urbain et dans les zones rurales, même si l'aluminium ne sert pas à consommer uniquement de l'héroïne.

dans les endroits occupés collectivement, les personnes tendent à se mettre à l'écart pour s'injecter : « *Il le fait jamais devant moi, il sait que je ne me pique pas et que ça me dérange* » ; « *Ils font ça dans leur camion puis reviennent* » (Note ethno urbain).

Les acteurs de RDR constatent régulièrement une baisse des problèmes sanitaires en lien avec l'injection : « *La diminution peut aussi d'expliquer par le fait qu'il y a moins d'injecteurs. Les soucis à mettre en lien avec l'injection, la porte d'entrée c'est plus l'infection que le produit lui-même* » (Questionnaire bas seuil).

L'injection chez certains a toujours une image extrêmement négative : « *Quand tu t'injectes c'est que tu es rendu bas. Il n'y a pas cet effet de noblesse. C'est diabolisé, l'injection fait peur. Ils attendent d'être seul pour éventuellement en parler ou pour montrer un truc qui leur fait peur*²⁷. *Ils disent "j'ai un peu déconné". Avec le sniff ils ont l'impression de ne pas déconner* » (Questionnaire bas seuil). Cette diabolisation de l'acte est surtout présente chez les plus jeunes : « *La seringue n'est pas super bien vue chez les plus jeunes, à la rigueur l'alu c'est moins pire* » (Questionnaire bas seuil).

La délivrance de matériel de RDR dans les CSAPA

Depuis peu, certains CSAPA en Bretagne délivrent du matériel de réduction des risques, notamment des seringues : « *Au niveau des CSAPA c'est assez récent. L'ARS Bretagne organise des réunions inter CSAPA pour travailler sur certaines thématiques et la RDR est une thématique qui est en train d'émerger. Ça fait partie de nos missions obligatoires. Très souvent les CSAPA sont issus de service CCAA²⁸ ou CSST²⁹ avec une approche très soin et moins RDR, les choses évoluent au niveau régional, c'est un axe de développement de la région Bretagne, mais chaque CSAPA fait comme il veut* » (Questionnaire bas seuil).

Ce constat est d'autant plus important, quand il y a une proximité, un rapprochement ou un partenariat que se met en place avec le CAARUD local. Cette récente approche offre aux usagers une possibilité supplémentaire et permet, en outre, de dédramatiser les éventuelles consommations de produit (notamment pour les usagers sous TSO, non encore stabilisés et ayant encore des consommations d'héroïne) : « *Ça permet aux usagers de se rendre compte qu'ils peuvent nous parler produit et que cela ne change rien. Ce n'est pas parce qu'on a un traitement de substitution qu'on arrête immédiatement* » ; « *Souvent les gens peuvent être étonné qu'en centre de soin on peut délivrer du matériel, les gens pensent qu'on est uniquement dans le soin. Dans leur tête ce n'est pas cohérent. Ils ont plus le circuit prescripteur médical et pharmacie* » (Questionnaire bas seuil).

²⁷ Un abcès par exemple.

²⁸ Centre de Cure Ambulatoire en Alcoologie.

²⁹ Centre de Soins Spécialisés aux Toxicomanes.

L'approche par produit

Le prix des principales drogues illicites observé en Bretagne en 2017

Principaux produits		Prix relevés	Tendance	Commentaires
Amphétamines speed		Prix bas : 10 € ↓ Prix courant : 15 € ↑ Prix haut : 20 € ↓	→	Ces prix concernent le gramme de poudre d'amphétamine.
Buprénorphine Haut Dosage (Subutex®)		3/5 € le comprimé 20 € la plaquette de 7 comprimés	→	Le trafic de subutex® est essentiellement observée sur l'espace urbain. La forme générique est vendue sensiblement moins chère.
Cannabis	Herbe	Entre 10 et 20 € le gramme		Une très grande variabilité des prix aussi bien pour la résine que pour l'herbe. Cette variabilité est notamment importante pour la forme herbe selon la nature du produit (herbe importée, herbe locale, herbe cultivée en extérieur ou en intérieur). Les prix peuvent varier du simple au double.
	Résine	Entre 5 et 10 € le gramme		
Cocaïne		Prix bas : 60 € Prix haut : 120 € Prix courant : 80 à 100 €	→	La plus grande disponibilité n'a pas un impact trop important sur le prix de de la cocaïne. Il est relevé, par contre, une grande variabilité dans les prix.
Héroïne		Prix bas : 20/30 € Prix haut : 60 € Prix courant : 40 €	→	Confirmation en 2017 de la baisse du prix bas du gramme d'héroïne. Ces prix concernent l'héroïne brune, la présence d'héroïne blanche est exceptionnelle
Kétamine		Prix courant : 40/50 €	→	Des achats au demi-gramme sont également possibles.
LSD		Prix buvard : 10 € Prix à la goutte : 10 €	→	Un prix constant depuis plus d'une dizaine d'années.
MDMA	Ecstasy (Comprimé)	Prix courant : 10 €	→	Comprimé de plus en plus disponible.
	Poudre / cristal	Prix moyen : 40/50 €	→	La MDMA peut fréquemment être vendue de manière fractionnée. Ainsi un parachute sera vendu à 10 euros.
Méthadone®		5 € la fiole de 40 ou 60mg	→	Prix constant depuis de nombreuses années. La méthadone fait fréquemment l'objet de troc plus que de transactions financières.
Sulfate de Morphine		Gélule 100 mg : 5€ Gélule 200 mg : 10€ 50/60 € la boîte	→	Produit présent dans un cercle restreint d'utilisateurs.

Pour la plupart des produits, l'achat en quantité plus importante que l'unité ou le gramme amène à une dégressivité des prix. La modalité de proposer à la vente des doses fragmentées (inférieure à l'unité ou au gramme) est de plus en plus appliquée.

L'usage d'opioïdes

L'usage d'héroïne

Données de cadrage

L'héroïne, présentée sous la forme de poudre ou de caillou, de couleur brune, plus rarement blanche et exceptionnellement de couleur rosée, recouvre différentes appellations : « *héro, came, meumeu, brown sugar, bourrin, marron, rabla...* ». Il est à noter que l'utilisation de ce dernier terme 'rabla' a, durant de longues années, créé une confusion autour de la connaissance du contenu du produit par les consommateurs novices qui de ce fait consomment de l'héroïne à leur insu. Cette confusion semble, avec l'élargissement de sa diffusion, diminuer. D'autres usagers la consomment pour gérer les descentes de stimulants et le plus souvent en minimisent la dangerosité.

Concernant sa disponibilité, il semble que l'héroïne brune est un produit généralement plutôt disponible pour les acheteurs qui ont une bonne connaissance et sont bien implantés dans le réseau, car il s'agit d'un trafic discret. De son côté, l'héroïne blanche semble être un produit rare et réservé à certains réseaux.

Durant ces dernières années, le prix moyen du gramme d'héroïne est de 40 €, avec la possibilité de plus en plus fréquente d'avoir accès à des prix inférieur à 40 € en moyenne.

Pour les consommateurs, l'héroïne semble posséder une double image. Elle serait à la fois un produit recherché pour ses effets mais aussi un produit considéré comme dangereux, tant vis-à-vis du risque de dépendance qu'elle induit, que du fait de sa teneur en produits de coupe. Il est à noter que l'image létale de ce produit tendrait à s'atténuer chez ses consommateurs. Cette évolution dans la représentation des effets de l'héroïne peut, en partie, être expliquée par la diminution du nombre d'overdoses et par son accessibilité accrue au sein de nouvelles populations (milieu festif, public des quartiers...). Concernant les non usagers³⁰, l'héroïne semble être associée à une image négative : celle du toxicomane, injecteur, précarisé.

Cette substance peut être injectée, sniffée ou fumée. Ces deux dernières pratiques sont les plus courantes car contrairement à l'injection, elles donnent une image moins dramatique et culpabilisante de l'usage.

L'usage d'héroïne associé à d'autres produits serait lié à différents facteurs. Ainsi, elle permettrait de pallier la pénurie du produit ou le manque d'argent de l'utilisateur lorsqu'il est dépendant. Elle pourrait aussi prendre un caractère festif lorsque l'héroïne est associée à la cocaïne, en « Speed-Ball³¹ ». L'usage d'héroïne peut clore un épisode festif et permettre « d'adoucir la descente de stimulants ».

Les principaux problèmes sanitaires observés avec l'usage d'héroïne sont la dépendance et les difficultés liées au manque, de même que des complications liées au mode d'administration (ex : système veineux dégradé, abcès...).

Les faits marquants pour l'année 2017

L'héroïne toujours autant disponible et toujours aussi médiocre

Aucun changement majeur concernant l'héroïne n'est relevé pour l'année 2017. Le niveau de disponibilité et d'accessibilité demeure stable : « *Globalement l'héroïne reste disponible et accessible* » ; « *L'héroïne ils continuent à en consommer, mais il n'y a pas une évolution marquée de l'héroïne cette année, c'est stable comme en 2016. Les patients nous en disent rien de particulier par rapport à une différence de qualité ou de prix. C'est toujours environ 40 euros le gramme. C'est toujours disponible* » (Questionnaire bas seuil). Concernant la disponibilité de l'héroïne, un point à noter est une constance régulière de l'offre : « *Une présence toute l'année, pas de pénurie, pas de trou, ou de moments difficiles* » (Questionnaire bas seuil).

³⁰ Il s'agit d'individus qui ne consomment pas du tout le produit, ou des non-consommateurs de drogues en général.

³¹ Il s'agit du mélange héroïne et cocaïne.

Une stabilité sur la qualité de l'héroïne en circulation est également à souligner. Depuis de nombreuses années maintenant, l'héroïne présente sur l'espace urbain est jugée être de qualité moyenne ou médiocre d'après le ressenti des usagers, même si sporadiquement quelques lots plus concentrés peuvent être disponibles : « *Qualité irrégulière, mais celle disponible sur l'espace public est majoritairement de mauvaise qualité. Principalement de couleur brune* » (Usager de l'espace urbain). Cette constance d'une présence d'héroïne de piètre qualité continue régulièrement à interpeller les personnes itinérantes qui ont pu expérimenter le produit dans d'autres régions de France : « *Pour un consommateur arrivé il y a quelques années sur Rennes, il n'a jamais vu une qualité aussi pourrie que sur Rennes ! Même un médicament fait plus d'effet !* ». Lui-même, qui consommait normalement surtout de la came, est passé aux médicaments (benzodiazépines, skénan) pour ne plus avoir l'effet de manque après une prise » (Note ethno urbain) ; « *Les usagers eux mêmes disent qu'ils ont de la bonne mais en fait non, c'est trop bizarre* » (Questionnaire bas seuil).

Cette qualité peut entraîner certains à délaisser l'héroïne au profit d'autres substances, notamment les TSO mais pas uniquement, paradoxalement pour certains le report peut se faire sur les psychostimulants, notamment la cocaïne : « *Beaucoup délaissent l'héro pour passer à d'autres produits, en quelques temps, tout le monde est passé de la came à la coke* » (Note ethno urbain).

Ces constats sur la nature de l'héroïne en circulation semblent maintenant immuables certainement en raison d'une absence notable de changement sur le marché de l'héroïne. Les services application de la loi ont toutefois relevé, à un moment de l'année, une activité inhabituelle qui aurait pu changer la donne mais qui finalement ne s'est pas durablement établie : « *Début 2017, on a eu pas mal d'activités liées à l'héroïne. On s'est rendu compte que des concurrents sont arrivés du nord de la France et qui proposaient de la marchandise abordable par rapport au marché habituel, avec une héroïne chère. Quelques uns sont arrivés pour casser le marché. Ils ont fait une OPA sur tous les revendeurs et ça a fonctionné pendant 6 mois (...) la structure était bien organisée avec des gens façon représentant, et puis ceux qui amenaient la marchandise dans un second temps, avec des éclaireurs, pour s'assurer que les vendeurs n'étaient pas dans le collimateur* » (GF Application de la loi).

Une confirmation d'une accessibilité de l'héroïne à un prix plus bas

Le gramme d'héroïne est le plus souvent vendu au prix moyen de 40 euros et ce depuis quelques années. Toutefois, la possibilité d'acquérir un gramme d'héroïne à un prix plus bas est de plus en plus fréquemment possible. Il y a, en effet, une confirmation des signaux de ce type : « *Par contre le prix continue de diminuer. Même sans connexion tu peux avoir un gramme d'héroïne à 30 euros. Si tu en achète deux tu l'as à 50 euros. La qualité est bas de gamme. Même les fourmis qui vont en Hollande, ils reviennent ils la travaillent et préfèrent la vendre à 30 euros et à faire du 3-4% que de faire du 12% et la vendre plus cher. Ils ont raison s'ils la font à 10% ils devraient la vendre 80 euros et ça ne marcherait pas* » (Questionnaire bas seuil). Sans grande surprise, ces possibilités d'accès à l'héroïne à un prix bien inférieur en comparaison du prix moyen du marché en Bretagne sont liés au fait que la quantité de produit vendue ne correspond pas forcément à un gramme mais plus souvent à moins, et au fait que la qualité est encore plus médiocre que le standard habituel : « *Sur la question des prix, la moyenne c'est 40 euros mais un usager nous a indiqué 20 euros, ça paraît peu, ça fait un peu bas. 20 euros à Lille c'est possible, mais ici 20 euros c'est de la dégueu* » (Questionnaire bas seuil).

Une distinction de la qualité de l'héroïne entre pôles urbains et zones rurales

Depuis quelques années maintenant, une distinction entre l'héroïne présente sur les grands pôles en Bretagne (Rennes et Brest) et celle en circulation dans les villes plus petites situées

en zone rurale peut être faite. L'héroïne circulant en zone rurale semblerait être davantage concentrée : « *Même avec plein de connexions c'est difficile de trouver de la bonne came. Plus en campagne, dans des réseaux. En campagne sur un petit bled de 3000 habitants avec ses acheteurs, elle sera moins coupée, il y a moins ou pas de concurrence et peut être vendue plus chère. On ne trouve jamais d'héroïne à 15 ou 20%, ou alors c'est du bol ou en campagne ou sur Paris où il y a des quartiers localisés. Si ça arrivait pour faire de la vente à tout va, on le verrait tout de suite sur les overdoses* » (Questionnaire bas seuil).

La principale explication est une présence plus importante du profil usagers-revendeurs : « *Sinon le profil usagers-revendeurs qui s'approvisionnent à Lille* » (GF Application de la loi). « *C'est le fonctionnement en campagne, ils partent à un ou deux pour le groupe du territoire faire les emplettes dans le Nord, puis ils revendent. Il y a une traçabilité du produit. ça peut être aussi les Pays-Bas ou la Belgique. Sans passer à l'étranger, on en a quelques uns qui vont à Lille chercher pour avoir moins chère et de meilleure qualité* » (Questionnaire bas seuil).

Un autre élément de distinction entre zone rurale et zone urbaine est la modalité de consommation. En zone rurale, l'injection semble assez peu répandue. La proportion d'injecteurs, dans ce qui est visible, est plutôt basse : « *On a 1% sur notre file active, et encore pas forcément des injecteurs actifs. 1% qui ont essayé, et puis quelques uns qui s'injectent de temps en temps, et deux trois qui sont injecteurs réguliers* » (Questionnaire bas seuil – zone rurale). Ce constat est étayé par le niveau de distribution des feuilles d'aluminium des acteurs de réduction des risques, niveau très nettement plus important en zone rurale en comparaison de l'activité centrée sur le milieu urbain. Le constat est inverse sur la quantité de matériel d'injection distribué, beaucoup plus élevé sur le milieu urbain.

Différents profils de consommateurs d'héroïne

L'héroïne est toujours consommée en première intention par des amateurs d'opiacés et des individus alternant héroïne et traitement de substitution aux opiacés. C'est un des principaux profils d'usagers d'héroïne qui ressort habituellement, celui de l'usager précaire présent sur l'espace urbain et dont les consommations oscillent entre justement entre héroïne et substitution³² : « *Les usagers la prennent aussi peut être par intermittence avec en plus les TSO de rue ou prescription* » (Questionnaire bas seuil). Le plus fréquemment, il s'agit d'individus un peu plus âgé (plus de 30 ans) : « *Disponible mais pour ceux qui ont les moyens. Les plus anciens quand ils veulent se faire plaisir, quand ils ont un peu de thunes, ou quand ils ont vendu leur traitement de substitution ou d'autres médicaments* » (Questionnaire bas seuil).

Outre le profil prédominant de l'usager précaire de l'espace urbain, il ressort également d'autres profils d'usagers moins précarisés, et même plutôt insérés, et des usagers présentant des comorbidités psychiatriques. Cela fait deux profils diamétralement opposés, d'un côté des gens insérés et de l'autre des personnes perturbées psychiquement, ce qui fait un panel de profils assez large : « *Ce que l'on reçoit le plus à l'accueil de jour, ils ont la trentaine. Ils travaillent, ils sont insérés, ou alors ils sont en arrêt. Ils ont pu prendre de l'héroïne par rapport à des douleurs. Il y a quand même une augmentation des profils désinsérés et des profils plus psychotiques. Il y en a pas mal* » (Questionnaire bas seuil).

³² En termes de profil inédit, le CAARUD de Rennes a pu indiquer la présence relativement inédite d'une jeune consommatrice (mais une seule) : « *Il y a juste un profil atypique, c'est une très jeune femme, qui sort du lot en termes de consommation. C'est nouveau pour nous. En termes de profil de la personne. Profil jeune consommatrice, insérée socialement, pas en lien avec les profils qu'on voit habituellement ici. En plus c'est quelqu'un qui prend beaucoup de filtres toupie. Elle filtre beaucoup* » (Questionnaire bas seuil).

Le profil jeunes consommateurs d'héroïne et injecteurs

Parmi les différents profils de consommateurs d'héroïne, celui qualifié de « jeunes consommateurs » est maintenant bien clairement établi depuis plusieurs années et va un peu l'encontre des éléments qui font ressortir que la plupart des usagers d'héroïne sont plus âgés, même si les jeunes consommateurs ne représentent qu'une infime partie de l'ensemble des consommateurs. Dans les modalités de consommations de ces derniers, l'injection est également présente : « *Les injections commencent de plus en plus tôt chez les jeunes. Des jeunes qui ne s'injectaient pas qui ont commencé, genre à 19 ans. A cet âge là, ils ne sont pas vus au CAARUD. Des jeunes qu'on a déjà pu suivre vers 15-16 ans pour du cannabis, souvent sur des orientations judiciaires. On les perd de vue pendant un moment et ils reviennent vers 17-18 ans pour l'héroïne et ils se mettent à injecter assez rapidement. Et pas avec un désir d'arrêt des consommations, enfin pas total en tout cas* » (Questionnaire bas seuil). Même s'ils sont encore jeunes en âge, l'ancienneté et la diversité des consommations sont bien présentes (allant du cannabis à des consommations souvent importantes de psychostimulants). Le facteur régularité des consommations est également à prendre en compte pour ce profil.

Il y a quand même une large proportion de population qui est loin d'être concernée. En effet, l'héroïne conserve son éternel statut de produit diabolisé : « *Entre ce qui est pire et ce qui est mal, l'héroïne a une mauvaise image (...) elle n'a pas forcément une bonne image. Ils en prennent mais certains préféreraient avoir plutôt un bon plan en skénan ou s'en tenir à leur traitement de substitution, ou alors avoir vraiment un bon plan came parce qu'ils le disent bien que c'est un peu dégueulasse* » (Questionnaire bas seuil).

Il ne semble pas, non plus, y avoir de consommation d'héroïne repérée chez les chemsexuels, qui pourrait effectivement trouver un intérêt aux consommations d'opiacés afin de gérer les descentes entraînées par les consommations importantes de psychostimulants et notamment de cathinones : « *Par contre ce qui est bizarre car on les voit pas, c'est les chemsexuels, ils pourraient comprendre l'intérêt de l'héroïne pour aller bosser le lundi. Mais ils ont déjà assez de problème comme cela. Mais le jour où les réseaux vont se croiser... [les chemsexuels vs les toxicomanes] car pour le moment c'est des réseaux différents* » (Questionnaire bas seuil).

A propos des modes de consommation de l'héroïne

Il ne ressort pas de problèmes sanitaires mineurs ou majeurs particuliers à mettre en lien avec les consommations d'héroïne. Il y a toujours les éventuels soucis liés au mode de consommation et notamment l'injection (c'est davantage le mode de consommation plutôt que le produit qui entraîne les dommages sanitaires) : « *Pas de souci sanitaire avec l'héroïne, quelques abcès mais plutôt en juin avec la montée de chaleur, lié à l'héroïne mais aussi au pic de chaleur. Avec le soleil, la chaleur, il peut y avoir des surinfections avec l'humidité, la moiteur, ça peut entraîner des staphylos* » (Questionnaire bas seuil). En constance, il y a toujours des décès relevés comme chaque année : « *En overdoses certaines avec opiacés en 2017, c'est une dizaine. Ce n'est pas rarissime. Pour les opiacés c'est plutôt héroïne, on a eu moins d'oxycodone cette année* » (GF Socio-sanitaire).

L'injection est une des modalités de consommation bien présente notamment chez les usagers précaires de l'espace urbain : le mode de conso est principalement l'injection (tant pour le geste que pour les effets) même si quelques personnes chassent (Note ethno urbain). Les injecteurs sont également plus âgés et dans des consommations déjà anciennes (« *L'héro c'est toujours le même profil, les vieux injecteurs* », Questionnaire bas seuil). Toujours chez les injecteurs, il est relevé une proportion plus importante d'usagers cumulant héroïne et

méthadone en comparaison des usagers consommant héroïne et subutex (Questionnaire bas seuil).

Sinon, l'héroïne est principalement sniffée, et le fait de la fumer sur des feuilles d'aluminium (chasser le dragon) est une pratique qui continue de se développer et gagne un nombre toujours plus important d'adeptes : « *Pour les injecteurs ça ne bouge pas. Pour le sniff et le dragon c'est classique, beaucoup dragonnent. Les vieux sniffeurs passent beaucoup au dragon, l'alu on en distribue de plus en plus* » (Questionnaire bas seuil).

En conséquence indésirable des consommations d'héroïne (ou de codéine), certains professionnels ont pu relever une augmentation des cas de prurits : « *De plus en plus de gens qui se plaignent de prurit sous héroïne, des démangeaisons avec des lésions de grattage. On a pu voir ça aussi avec la codéine. Les opiacés entraînent des prurits mais pas forcément jusqu'au saignement. On a pu voir un jeune avec des liaisons de la face, sur la figure ce n'était pas très sympathique pour l'image de soi. La gratouille avec les opiacés c'est un des effets* » (Questionnaire bas seuil).

Héroïne et espace festif

La présence d'héroïne demeure toujours très discrète sur l'espace festif : « *De temps en temps des consommateurs, mais ça reste caché. Quand il y a des demandes d'alu c'est souvent pour l'héro* » (Qualy festif). Les consommations d'héroïne sur l'espace festif sont principalement le fait d'usagers déjà habitués, connaisseurs du produit (souvent des usagers identifiés sur l'espace urbain comme fréquentant les CAARUD et plutôt âgés) et qui se sont procurés le produit en amont de la fête (Note ethno festif). Les expérimentations d'héroïne dans ces contextes sont plutôt rares. Les consommations se font en toute discrétion en cercle fermé dans la mesure où il y a toujours une représentation très négative sur la présence d'héroïne en contexte festif, celle-ci n'étant pas assimilée à un produit adapté à ce type de contexte : « *Tu peux tout vendre en teuf, même de l'opium, même des skénans personne ne te fera chier, mais si tu vends du sub ou de l'héroïne tout le monde t'emmerdera. Les gens qui vendent de l'héro et qui cherchent ils finissent par comprendre rapidement qu'il vaut mieux rester dans sa voiture* » (Usager de l'espace festif).

A propos de la Naloxone

La Naloxone a été évoquée sommairement par certains professionnels de CSAPA et de CAARUD. Son apparition comme outil de réduction du risque d'overdose d'opiacés est trop récente pour avoir des éléments de recul quant à son appropriation et à sa possible utilisation par les usagers.

La Buprénorphine Haut Dosage (BHD)

Données de cadrage

Le subutex®, appelé « sub » ou « subu », est normalement utilisé dans le cadre d'un protocole médical de substitution aux opiacés. Dans la rue, le « sub » ferait souvent l'objet de troc ou de dépannage entre usagers. Cependant, il existe un trafic pour ce produit dont les clients seraient des usagers ne disposant pas de couverture sociale ou des personnes ne désirant s'en procurer que ponctuellement.

Depuis 2010, le prix du comprimé s'est stabilisé à 5 €. Auparavant, les prix ont pu être très variables, entre 1 et 9 € le comprimé de 8 mg selon le réseau employé par l'utilisateur. Cette fluctuation pourrait être liée à une demande, faite en 2004, par l'AFSSAPS³³ aux médecins, de respecter le protocole de prescription.

Le mode d'administration est sujet à détournement. En effet, la prise de ce produit est à l'origine sublinguale or, des usagers dépendants psychologiquement à un mode d'administration, peuvent l'injecter, le sniffer ou plus rarement le fumer.

Des usagers de subutex® souhaitant ressentir davantage d'effets le mélangent à des produits tels que des benzodiazépines. Les effets du mélange avec des opiacés (en particulier : apparition de crise de manque, annulation des effets des opiacés) seraient, quant à eux, bien connus des usagers et participeraient à leur perception négative du subutex®.

Le subutex® semblerait donner satisfaction aux personnes l'utilisant à des fins thérapeutiques mais chez les autres usagers, il posséderait une mauvaise réputation liée aux complications sanitaires qu'entraîne son injection, tels que le gonflement des membres inférieurs et supérieurs (syndrome des « mains de Popeye » ou du « gant de boxe »), l'obturation des vaisseaux sanguins, des abcès, des veinites...

2006 et 2007 ont vu l'apparition de médicaments génériques du subutex® : la buprénorphine Arrow® et Mylan®. Depuis leur commercialisation, ces produits ne semblent pas susciter un réel engouement tant chez les prescripteurs et les patients que chez les usagers qui souhaiteraient les détourner de leur usage initial.

Les faits marquants pour l'année 2017

Un niveau de disponibilité et d'accessibilité toujours aussi important sur l'espace urbain

Le Subutex® demeure toujours autant disponible et accessible sur l'espace urbain. Cette constante s'est durablement inscrite au fil des années. Cette facilité d'accès est liée à plusieurs facteurs. Tout d'abord, la prescription de Buprénorphine, notamment en médecine de ville, est estimée facile à obtenir : « *En ville ils peuvent en trouver facilement car tous les médecins peuvent en prescrire. Les prescriptions sont aisées* » (Questionnaire bas seuil). D'autre part, sa présence sur le marché de rue trouve son explication dans le fait que ceux qui ont des prescriptions peuvent se constituer une provision qu'ils seront amenés à écouler : « *Et puis il y a ceux qui baissent d'eux même leur traitement mais en gardant leur dosage en prescription, ça leur permet d'avoir un stock et ils peuvent en refiler* » (Questionnaire bas seuil). Toutefois, sur le marché de rue, on ne parlera pas d'un véritable trafic de Subutex®, principalement en raison de la faible valeur marchande d'un comprimé qui ne pourra constituer en tant que tel une activité fortement lucrative pour les vendeurs. Ici, on se situe davantage sur une modalité de troc : « *Se vend, s'échange ou se dépanne. Le trafic est rarement institutionnalisé et c'est entre les consommateurs que les échanges se font* » (Note ethno urbain) ; « *Toujours pareil, 5 euros le comprimé, et puis de la dépanne qui va se faire. Ceux qui ne prennent plus leur métha ou leur sub, ils le gardent et le filent aux potes quand ils sont en galère (...) il y a moins de biz' au niveau du sub, moins de deal en comparaison de ce qui ce passe avec la métha où il y a toujours un deal qui existe. Le sub' ça devient la dépanne d'un médicament lambda comme tout ce qui est Valium, Xanax* (Questionnaire bas seuil).

³³ Agence Française de Sécurité Sanitaire des Produits de Santé.

Autre élément constant depuis de nombreuses années, les primo-consommations d'opiacés via le Subutex® qui sont toujours relevées : « *Quelques personnes passeraient directement aux produits de substitution* » (Note ethno urbain).

L'injection de Subutex et ses conséquences

Chez le public précaire de l'espace urbain, il y a une forte proportion de personnes injectrices de Subutex® : « *Le subutex est toujours injecté* » (Questionnaire bas seuil). Certains peuvent toutefois alterner entre le sniff et l'injection, notamment en fonction des effets recherchés et de la quantité disponible « en stock » : « *Quand je n'ai plus grand-chose je prends une trace, l'effet dure plus longtemps et j'en utilise moins qu'en shoot* » (Usager de l'espace urbain). L'utilisation en sublingual est uniquement observée chez les personnes qui cherchent à arrêter la pratique de l'injection. Certains décrivent d'ailleurs un goût « *dégueulasse* » dans la bouche (Note ethno urbain).

Il y a toujours ce constat observé depuis quelques années d'une baisse des complications sanitaires en lien avec l'injection de subutex. En effet, les acteurs des structures bas seuil constatent moins d'abcès ou de complications liés à cette pratique : « *Par contre de plus en plus le recours aux filtres. Il y a une réelle perception de l'intérêt d'utiliser des filtres, surtout pour le sub'. Les personnes sont plus attentives à cela. Donc un impact positif sur les soucis d'injection* » (Questionnaire bas seuil). Cependant il ne faut pas non plus généraliser ce constat à l'ensemble de la population injectrice de Subutex®. Les usagers qui respectent le plus les conseils de RDR et qui ont accès au matériel (seringues, stérifilt...) sont aussi ceux qui fréquentent assidûment les structures. Pour les autres, l'accès et l'utilisation de matériel adéquat sont plus limités : L'utilisation du stérifilt est plus rare pour l'injection car non contenus dans les kits+ (Note ethno urbain).

La distinction entre le Subutex® et la forme générique

La distinction entre le Subutex® et la forme générique³⁴ est toujours présente, notamment pour les usagers injecteurs : « *Ils disent tous que la Buprénorphine ça ne marche pas en injection, ce n'est pas pareil* » (GF Socio-sanitaire) ; « *Il y a toujours cette distinction entre le subutex et la bupré, quand on leur dit qu'ici on délivre de la bupré, ils ne veulent pas, ou alors uniquement pour un jour ou deux en dépannage mais pas plus longtemps. Ils veulent uniquement le sub, surtout s'il s'agit d'injecteurs. On explique, mais cela ne va pas, ils mettent en avant le goût, les sensations (...) avec le générique tu fais moins de traces aussi* » (Questionnaire bas seuil). Il y a une grande part de fantasme autour de cette distinction qui apparaît pourtant infondée : « *C'est sûrement psychologique mais je préfère le Subutex au générique. Pourtant pendant un an et demi j'étais au générique et j'ai pas vu la différence mais c'est par habitude. Le cachet est plus gros, c'est peut être ça* » (Usager de l'espace urbain).

Autre point de distinction, la valeur marchande : concernant le prix du Subutex®, les tablettes ou comprimés de générique sont vendus sensiblement moins chers (Note ethno urbain).

Un médecin généraliste de Vannes incarcéré pour de fausses prescriptions de subutex

Concernant le Subutex®, il est à relever une affaire d'un médecin généraliste à Vannes dans le Morbihan pour un nombre trop important de prescriptions de Subutex®. Suite à une plainte de la CPAM du Morbihan, le médecin a été placé en garde à vue puis incarcéré pour avoir refusé

³⁴ Cette distinction n'est pas seulement observée avec la Buprénorphine mais se retrouve dans d'autres médicaments hors du champ des drogues où le générique peut être perçu comme moins bon, moins efficace que l'original : « *Le générique est perçu comme moins bon, mais pour tous les médicaments c'est pareil* » (GF Socio-sanitaire).

de payer une caution de 50 000 euros. Les prescriptions, jugées anormalement importantes par la CPAM, étaient notamment à destination de ressortissants Tchétchènes et Géorgiens. Cette population avait certainement choisi ce médecin en raison du fait qu'il était lui-même russophone. Le médecin semble s'être fait déborder par les demandes incessantes et insistantes : *« C'est un événement marquant tout récent. Il y avait eu plusieurs interdiction temporaire d'exercice, pour autant ça ne changeait pas sa pratique. On a des répercussions importantes sur notre activité par rapport à cela, notamment en termes d'usagers des pays de l'Est, qu'elle voyait énormément, et avec des choses hallucinantes en termes de prescription de traitement, des ordonnances à de fortes doses pour trois mois en une fois. C'était clairement des prescriptions hors normes »* (Questionnaire bas seuil - Morbihan).

Ce genre d'affaire est régulièrement constatée en France, en Bretagne, il n'y avait pas eu d'affaire de ce type depuis quelques années.

Ici, cela conforte également les éléments d'observation montrant une forte appétence des migrants des pays de l'Est pour le Subutex® et plus largement les TSO

A propos du Suboxone

La présence de Suboxone mésusé ne semble pas se retrouver dans le public accueilli par les CAARUD : *« Ce n'est pas le public qu'on accueille ici. Il y a des prescriptions au CSAPA mais pour des personnes bien avancées dans le parcours de soin, avec un climat de confiance qui s'est installé. Des gens qui ne prennent pas autre chose à côté »* (Questionnaire bas seuil). Le mésusage de Suboxone n'est pas non plus repéré auprès du public pris en charge en CSAPA : *« Concernant la suboxone, la file active n'a pas augmenté. Il ne semble pas y avoir de mésusage, on explique comment prendre le traitement et après ça pose les choses »* (Questionnaire bas seuil).

Les signalements (2015 et 2016) d'une légère présence sur le marché de rue ne semble pas se confirmer. Le Suboxone est utilisé par des patients bien ancrés dans une démarche de soin.

L'usage de Méthadone®

Données de cadrage

Présentée sous forme buvable, la méthadone autrement appelée « métha, meth ou thamé » est un traitement de substitution aux opiacés. Ce médicament est généralement bu. De rares tentatives d'injection ont été rapportées. Avec la baisse de disponibilité du sulfate de morphine et la création en 2004 à Rennes d'un accès facilité à la méthadone au centre de soin, ce produit a été de plus en plus utilisé au cours de ces dernières années. L'accès facilité à la méthadone® a eu pour effet de diminuer sa consommation en dehors des protocoles médicaux, et a aussi permis à ce produit d'acquérir une image relativement positive : celle d'un traitement permettant de faire une pause, de pallier le manque, mais la perspective d'un « traitement à vie » effraierait certains usagers.

A partir de 2008, la méthadone AP-HP® gélule (5 mg, 10 mg, 20 mg et 40 mg) a fait son apparition au centre de soin de Rennes. Pour l'instant, aucun marché parallèle n'a été observé.

La méthadone demeure avant tout un produit de troc ou de dépannage entre usagers. Depuis 2009, le prix de la fiole s'est stabilisé à 5 €.

Dans la mesure où ce traitement ne pallie qu'au manque physique d'opiacés, de nombreuses associations avec d'autres produits sont faites afin de potentialiser les effets : méthadone/Valium® et méthadone®/alcool ont été les associations les plus fréquemment rapportées au cours de ces dernières années. Le sulfate de morphine et l'héroïne lorsqu'ils ont été disponibles ont pu également être associés au traitement quotidien des usagers. Des mélanges de méthadone et de produits stimulants ou hallucinogènes ont parfois été rapportés.

Parmi les consommateurs de méthadone, l'essentiel serait des usagers dépendants aux opiacés. Deux démarches ont été identifiées : l'utilisation de la méthadone en substitution ou l'utilisation de celle-ci comme une possibilité de « défonce ».

Des complications sanitaires, liées pour la plupart à l'association de méthadone avec d'autres produits, ont été rapportées par les professionnels ces dernières années. Il s'agirait principalement de surdosages dus au mélange avec d'autres opiacés, ou avec de l'alcool. Des prises de poids, des problèmes dentaires et le risque de grossesse lié à un rétablissement de l'ovulation malgré une absence de règles ont, par ailleurs, été évoqués.

Les faits marquants pour l'année 2017

Constance de la disponibilité de la méthadone sirop sur l'espace urbain

La méthadone reste d'une disponibilité et d'une accessibilité plutôt aisée, comme c'était le cas lors des années précédentes. Comme pour le Subutex®, sa présence sur le marché de rue s'explique par le fait que les personnes ayant des prescriptions de TSO ne consomment pas tout (les allers-retours entre héroïne et TSO sont fréquents). Les usagers parviennent alors à pouvoir capitaliser et se constituer un stock (stratégie dite de « l'écureuil économe » !). Dès lors, la méthadone ainsi stockée pourra faire l'objet d'une présence sur le marché de rue, pour de la revente ou du troc. : *« Toujours autant disponible. Pas mal de retour de gens qui disent en trouver des flacons par terre dans la rue. C'est facile à trouver. Sur le marché de rue, ce n'est pas compliqué. Les usagers stockent comme pour le subutex »* (Questionnaire bas seuil). La méthadone en comparaison d'autres produits possède une valeur marchande sensiblement plus élevée car il est plus difficile d'obtenir des prescriptions, donc plus rare. Elle est vendue 5 euros la fiole (que la dose soit de 40 ou 60mg), aucune réduction n'est appliquée pour un achat plus conséquent. *« Les tarifs ne changent pas, ce n'est pas lié au trafic alors ça bouge pas »* (Note ethno urbain).

Les services application de loi peuvent sporadiquement faire de grosses découvertes de stocks de méthadone (souvent de manière connexe à d'autres prises) : *« Des fois l'ordonnance n'y est pas. Ça peut dès fois être l'équivalent de 6 mois »* (GF Application de la loi).

Description des consommateurs

« Comme les années précédentes, le profil des consommateurs de méthadone est assez proche de celui des usagers de Subutex®, c'est-à-dire le public précaire présent sur l'espace urbain : « Profil, public un peu précaire. Ils jonglent sur les produits, pas mal de poly-consommations » (Questionnaire bas seuil).

Alors que jusqu'à présent une distinction d'âge entre les usagers de subutex et de méthadone pouvait ressortir (l'âge des usagers sous méthadone plus élevé que celui sous subutex), pour cette année, un sensible rajeunissement pour les usagers de méthadone est relevé. De même que la présence plus importante d'usagers présentant des profils psychiques perturbés : *« Il y a un panel hyper large. Le sentiment d'une augmentation des profils avec comorbidités psy qui ne trouvent pas leur place dans les structures, de jeunes plutôt jeunes entre 20 et 25 ans, plutôt 25 ans, plutôt en errance. C'est la petite différence par rapport à 2016 ou aux autres années »* (Questionnaire bas seuil). Cette tendance sera à surveiller à l'avenir. Au-delà de cette tendance observée, les demandes de mise sous substitution pour la méthadone sont également en augmentation : *« Par contre ce qu'on remarque au niveau de la métha, c'est une augmentation constante des demandes de mise sous substitution (...) pas mal de personnes viennent pour les TSO, de la part aussi des médecins traitants qui nous amènent des personnes pour pouvoir réévaluer et équilibrer le traitement »* (Questionnaire bas seuil).

Méthadone et migrants des pays de l'Est

Une constante très clairement établie parmi les usagers, est le lien entre migrants des pays de l'Est (notamment des ressortissants de Géorgie) et méthadone : *« Toujours c'est hyper régulier. Les inductions sont hypers fréquentes. Là depuis 2-3 mois, il y en a beaucoup, c'est par vague. ça se calme et ça revient »* (Questionnaire bas seuil).

En termes de profil de migrant, c'est les migrants des pays de l'Est constituent le seul groupe qui est identifié avec ce type de consommation. Pour certains, la méthadone sera le premier contact avec les opiacés, méthadone qui viendra chez eux juguler un ensemble de maux constituant un tableau clinique complexe assorti de situations sociales pouvant être dramatiques : « *Ils n'ont pas forcément consommé d'héroïne. Mais c'est untel de la communauté qui prenait de la méthadone ou du subutex, on leur a donné parce que ça leur faisait du bien, parce qu'ils avaient des douleurs et que ça les apaisait. Petit à petit ils s'installent comme cela dans une dépendance, même si il y en a quand même quelques-uns qui consommaient de l'héroïne en Géorgie* » (Questionnaire bas seuil) ; « *Sur les migrants des pays de l'Est, des conditions sanitaires très abîmées, et des types qui ont vu des choses abominables, des écorchés, des traumatisés de guerre. Le produit vient juguler un mal être et favoriser les passages à l'acte* » (GF Application de la loi). En effet, beaucoup d'entre eux souffrent d'importants problèmes somatiques, et certains peuvent également présenter des troubles psychiatriques : « *Certains sont en psychiatrie. Ils ont des co-infections VIH-VHC, tuberculose aussi (...) des papiers qui ne sont pas toujours en règle, des démarches à faire, des gens qui n'ont pas de logement, qui sont quand même très démunis. Souvent pour certains, avec femme et enfants mais qui n'arrivent pas à avoir de logement stable, ça accentue les difficultés, d'autant qu'ils ont pas mal de pathologies psychiatriques à côté, des syndromes post-traumatiques, des dépressions sévères, des psychoses. Dans la file active, il n'y a pas d'autres migrants du type Afrique du Nord, Turquie ou Syrie, c'est essentiellement Géorgie* » (Questionnaire bas seuil).

Il est important de souligner que ce type de profil, à l'échelle de la région n'est pas une spécificité rennaise. Des individus de ce type sont également identifiés (sans pouvoir être exhaustif) notamment à Brest, Saint-Brieuc, Pontivy et Vannes (dans le Morbihan) et Fougères.

Injection de méthadone

Pour cette année, les observations font état d'une confirmation de la pratique d'injection de méthadone. Cette pratique, et ce n'est une nouveauté, est essentiellement circonscrite à la communauté des migrants des pays de l'Est, mais pas seulement. A l'instar des signaux recueillis l'année dernière, cette pratique se retrouve également dans une population que l'on pourrait qualifier d'autochtone, ou plus exactement d'un public de l'espace urbain aux conditions de vie très précaires, public ne fréquentant pas les structures bas seuil : « *Population très précaire et aussi chez les gens des pays de l'Est. Pas de procédé particulier, la métha est diluée dans de la flotte. La seule difficulté est d'avoir des seringues de grande capacité (...) pour la métha c'est plutôt des 10 ml. Il y a certaines pharmacies qui nous font ce retour, des personnes avec un fort accent qui demandent des seringues de 10 ml* » (Questionnaire bas seuil). L'ethnographie apporte d'autres éléments allant dans ce sens : plusieurs témoignages de gens qui s'injectent la méthadone, particulièrement des personnes d'Europe de l'Est mais pas uniquement. « *Un gars de la zone qui prend des seringues de 5cc, qui les complète avec de l'eau et se l'injecte en 2-3 fois. Il le fait dans l'aine* ». Une personne (usager de l'espace urbain) dit que l'injection de méthadone est relativement courante, à la fois dans les communautés d'Asie centrale³⁵ ou d'Europe de l'est, mais aussi dans la population injectrice française (Note ethno urbain).

Concernant les migrants des pays de l'Est, la pratique de l'injection (à la fois Subutex et Méthadone) est maintenant bien identifiée depuis plusieurs années : « *Il y a aussi dans cette population [migrants des pays de l'Est] la problématique de l'injection. Certains d'entre eux sont de gros injecteurs. Certains qui étaient sous Buprénorphine mésusée ont été mis sous*

³⁵ Il s'agit d'un premier signalement concernant la population d'Asie centrale. Jusqu'à présent aucune observation n'avait concerné cette population.

méthadone. On a des contacts réguliers avec les pharmaciens qui leur délivre la méthadone, en fait ils ne viennent que de temps en temps, ils font une demi-semaine avec la méthadone et l'autre demi-semaine ils injectent le subutex de rue » (Questionnaire bas seuil).

Une rumeur de circulation de méthadone (sirop) coupée à l'ammoniaque

A un moment donné de l'année, des informations ont circulé sur la présence potentielle dans l'espace urbain de méthadone contenant (ou coupée à) de l'ammoniaque. Cette information est notamment rapportée par plusieurs professionnels de structures bas seuil : « *On a eu le cas d'un mec qui soit disant aurait retrouvé de l'ammoniaque dans sa méthadone. Il était content de l'avoir bu et recraché que de l'avoir injecté. Au goût il a senti que ce n'était pas bon. Il nous a fait sentir et effectivement ça sentait super fort* » (Questionnaire bas seuil). L'utilisateur en question rapporte qu'il s'agit d'une fiole de méthadone, achetée sur le marché de rue. Le produit n'a pas été complètement consommé, juste touché du bout des lèvres. L'utilisateur rapporte de légères brûlures occasionnées par le contact avec le produit. Le produit n'a pas finalement pu faire l'objet d'une collecte SINTES. Cette information reste pour le moment qu'à un niveau de rumeur urbaine (Note ethno urbain).

A propos du détournement de méthadone gélule

Faisant écho aux éléments de 2016³⁶, le détournement de méthadone gélule n'est pas totalement inexistant mais est extrêmement peu visible et semble très circonscrit. Cette quasi-absence de détournement est liée au fait que le protocole « gélule » est compliqué à intégrer et à suivre. De ce fait, les quelques personnes qui l'intègrent sont des individus inscrits dans une démarche de soin déjà bien avancée et sont observants de leur traitement. C'est ce qui explique qu'il y a assez peu de présence de gélule sur le marché de rue dans le sens où il y a assez peu de mésusage de méthadone gélule : « *La gélule c'est encore plus dur, beaucoup aimerait passer à la gélule, mais le protocole est compliqué à suivre* » (Questionnaire bas seuil) ; « *Par ici, le protocole est bien suivi concernant la délivrance de la gélule. Il faut un vrai recul sur les consommations. Le nombre de patients est très limité. Dans le sud de la France ce n'est pas pareil, ils donnent très vite la gélule. Presqu'un peu trop vite, avec de gros dosages et au final un temps d'évaluation assez court* » (GF Socio-sanitaire).

Toutefois, comme indiqué précédemment, des gélules de méthadone peuvent être présentes sur le marché de rue, notamment du fait de personnes qui parviennent à obtenir une prescription hors du cadre strict d'un CSAPA : « *Certains peuvent être mis sous gélule par le généraliste qui pour x raisons ne connaît pas la loi. Il y a beaucoup alors des patients qui sont sous gélule hors protocole de soin avec des dosages relativement conséquents et non stabilisés, les dosages avoisinent les 140-150 mg de métha jour. La métha gélule peut se retrouver alors plus fréquemment dans la rue. Ils disent qu'ils peuvent se faire dépanner alors que normalement c'est protocolisé* » (Questionnaire bas seuil). Cela reste des situations peu importantes en nombre.

³⁶ En 2016, il avait été relevé que le mésusage de méthadone gélule était une pratique plutôt rare.

L'usage de sulfate de morphine (Skénan LP®)

Données de cadrage

Le Skénan® LP est un sulfate de morphine utilisé sur le site de la Bretagne par une population d'injecteurs, plutôt marginalisée. Présenté sous forme de gélules contenant des micro-billes, il est appelé « *sken, ské* ». De 2002 à 2005, le Skénan® LP était largement disponible que ce soit en marché de rue, où l'on pouvait trouver la gélule aux alentours de 3 € en 2003 ou directement *via* une prescription médicale. En 2005, suite à des restrictions importantes des prescriptions, la disponibilité s'est restreinte et parallèlement les prix ont augmenté pour atteindre 8 à 10 € la gélule en 2010. Depuis 2010, le prix est stable à 10 €. Certains usagers ont développé d'autres types d'accès ces dernières années : obtention, après un « arrangement » avec un médecin de ville, d'un protocole de traitement au Skénan® LP mais sans remboursement afin d'échapper au contrôle de la CPAM, ou des prescriptions dans un autre département.

L'usage de Skénan® LP doit son succès en Ile-et-Vilaine à sa réputation de produit fiable, sans coupe, aux effets proches de ceux de l'héroïne (flash, bien-être, effet cotonneux...) et garantis, contrairement à cette dernière qui compte-tenu des produits de coupe ne permet pas à l'utilisateur d'être sûr des effets qui seront ressentis.

Chez ses utilisateurs, le sulfate de morphine semble posséder certes l'image d'un produit fiable, accessible et peu onéreux mais aussi l'image d'un produit à « l'accroche » rapide, dont il faudrait augmenter les doses ou le mélanger avec d'autres substances afin d'obtenir des effets.

Les complications sanitaires liées à l'usage de ce produit sont la dépendance avec une accoutumance rapide, les problèmes liés à l'injection (abcès, veinites, risques de transmission du VIH ou des hépatites par le partage de matériel...), ainsi que des problèmes de santé masqués par l'usage de morphine.

Les faits marquants pour l'année 2017

Pas de changement majeur concernant le Skénan®

Le profil des usagers de Skénan® est décrit maintenant depuis quelques années sans changement majeur. Deux profils coexistent : ceux qui sont habitués de longue date : « *Pour le skénan, ceux qui ont des prescriptions c'est des vieux vieux qui ont commencé dans les années 2000* » (Questionnaire bas seuil). Pour les autres, c'est le public présent sur l'espace urbain, et qui fait son « marché » à la rue : « *Il y a beaucoup de demande, malgré une réputation relativement mauvaise au sein de la zone* » (Note ethno urbain). De ce fait, concernant l'accessibilité du skénan, deux sources d'approvisionnement sont possibles. Soit les usagers parviennent à obtenir une prescription médicale (même si celles-ci sont difficiles à obtenir depuis un encadrement plus strict de la part de la CPAM), soit ils en obtiennent sur le marché de rue : « *Facilement accessible via des médecins identifiés, mais est aussi facilement disponible en rue. Le skénan est très disponible et surtout très demandé* » (Note ethno urbaine). L'accessibilité du skénan sur le marché de rue est estimée être relativement aisée : « *Le skénan il y 10-15 ans on en trouvait facilement, après il y en avait plus, et là depuis 3-4 ans c'est facile d'en trouver* » (Questionnaire bas seuil).

Certains parviennent à avoir des prescriptions avec des dosages extrêmement importants : « *Il y a quand même des personnes qui ont jusqu'à 1000 mg par jour, du high level en injection (...) pour certains ils sont en ALD (affection longue durée), ils ont besoin de cette reconnaissance* » (Questionnaire bas seuil).

Une des principales motivations pour les usagers à avoir recours au sulfate de morphine est d'avoir un opiacé qui sera de « meilleure qualité » au regard du caractère médiocre de l'héroïne en circulation sur le territoire : « *Ils en prennent [de l'héroïne] mais certains préféreraient avoir plutôt un bon plan en skénan ou s'en tenir à leur traitement de substitution* » (Questionnaire bas seuil). Et même comparativement à d'autres TSO accessibles : « *Ils préfèrent le skénan par rapport au subutex, c'est bien plus agréable. Il y a moins d'effets secondaires surtout pour les veines* » ; « *on a eu un patient qui est venu ici, on lui a*

dit qu'on le mettrait sous méthadone et ça ne l'intéressait pas, il préférerait un protocole skénan. Ceux qui en ont c'est des gens qui arrivent à se débrouiller » (Questionnaire bas seuil).

L'autre constance avec le skénan est le fait qu'il soit quasi exclusivement consommé en injection : « *De toute façon c'est exclusivement des injecteurs »* (Questionnaire bas seuil).

L'usage d'opium et rachacha

Données de cadrage

L'opium peut se consommer mangé ou bu en décoction mais son usage le plus courant consiste à être fumé, souvent à l'aide d'une pipe, où la boule d'opium est préchauffée en étant piquée sur une aiguille, parfois mélangé avec du tabac. L'opium est également fumé en joint avec du tabac (et parfois également du cannabis, le joint est alors appelé « impérial »), l'effet est rapide et semblable (en moins intense) à la consommation d'héroïne : sensation d'extase orgasmique, état de relaxation intense, insensibilité à la douleur (propriété analgésique de la morphine)... Le gramme d'opium oscillerait entre 30 € et 60 €. La disponibilité de ce produit reste épisodique et restreinte.

Le rachacha, appelé « opium du pauvre » est une décoction de graines de pavots, sous forme liquide ou sous forme de pâte. Le rachacha peut être ingéré ou fumé. Des tentatives marginales d'injection ont été rapportées ces dernières années, soit après un nettoyage du produit à l'alcool à 90°, soit après un filtrage au Stérifilt®. Les effets sont décrits comme plus léger que l'héroïne et l'opium. Il serait considéré comme un produit naturel, facilitant la descente de stimulants ou d'hallucinogènes. Les coûts ont très peu évolué. Les prix oscillaient entre 2 et 10 € le gramme en 2003 tandis qu'en 2005, c'est entre 3 et 10 € qu'il était cédé en général (les prix pratiqués en milieu festif seraient moins chers, 5 € étant le prix maximum). La plupart des vendeurs seraient les producteurs eux-mêmes. Il est à noter que très peu d'observations sont recueillies depuis 2006 sur ce produit.

Les faits marquants pour l'année 2017

Aussi bien sur l'espace urbain que sur l'espace festif, l'opium demeure une rareté, avec des consommations corrélées avec la période de production d'opium : « *Pas trop d'écho. C'est en fonction des saisons, ça reste fermé, il n'y a pas de deal. L'opium ça peut arriver mais rachacha c'est encore plus rare (...) toujours la même chose, des retours de saison »* (Questionnaire bas seuil) ; « *Opium. C'est confidentiel et rare »* (Qualy festif).

Les rares signaux se concentrent sur des personnes initiées semblant bien connaître les modalités et les réseaux d'approvisionnement : « *Opium, ça à l'air d'être plus spécifique à une personne qui a son filon et qui en ramène pour quelques personnes initiées par ici. C'est un épiphénomène »* (Questionnaire bas seuil). Les rares consommateurs d'opium sont identifiés comme des personnes étant proches de la nature et amateurs de produits naturels : « *c'est l'opiacé qui est consommé par les personnes qui ne consomment pas d'opiacés. Des personnes un peu hippie, New-age, qui ont des brebis et quelques plants de pavots. Ça apparaît comme naturel »* (Usager de l'espace festif).

L'opium serait davantage disponible et accessible via des achats possibles sur internet : « *Sur le deep web, il y a tout, et les prix sont fixés en fonction de l'offre et de la demande, et l'opium c'est assez cher autour de 60 euros pour un gramme, avec un vendeur réputé qui vend les mêmes produits depuis 5 ans »* (Usager de l'espace festif).

L'usage de médicament contenant de la codéine ou des opioïdes

Données de cadrage

Le **Néo-codion®** est un médicament utilisé dans le traitement symptomatique des toux sèches. Le néo-codion® contient un antitussif opiacé, la codéine qui bloque le réflexe de la toux en agissant directement sur le cerveau. Les autres substances fluidifient les sécrétions bronchiques.

Les utilisateurs de ce produit sont décrits comme étant pour la plupart des consommateurs d'opiacés de longue date, présentant un profil plutôt insérés socialement. Le recours à ce produit permet de gérer leur dépendance aux opiacés. Pour des consommateurs plus réguliers d'opiacés, la prise de néo-codion® permet de supporter le manque.

La **codéine** est un alcaloïde morphinique, présent sous forme de base dans l'opium. La codéine est essentiellement utilisée dans le cadre du traitement de la douleur, soit en mono-thérapie dans les pays qui l'autorisent, soit associée au paracétamol ou à l'aspirine. Elle est également utilisée dans les traitements antitussifs quand la toux est sèche (non grasse, non productive) ou d'irritation. Les formes en sirop des sels de codéine permettent une action rapide.

Les faits marquants pour l'année 2017

Les usages de produits codéinés (Codoliprane®, Efferalgan®/Dafalgan® codéiné, Néo-codion® Décontractyl®... et sirops codéinés en lien avec la pratique du purple drank)

Les consommations de codéine... avant juillet 2017

Plusieurs profils de consommateurs de codéine avaient pu être identifiés les années précédentes. Il n'y a pas de changement majeur concernant ces différents profils. On retrouve notamment l'usager pour qui la codéine peut provisoirement venir juguler le manque d'opiacés, ou pour qui la codéine peut aider à la descente de psychostimulants : « *On a très peu de consommateurs de codéine. Mais dans la rue, oui. Ce n'est pas une population que l'on voit. Il y en avait qui venait casser leur petite descente du week-end en venant chercher leur boîte de Codoliprane le lundi* » (Questionnaire bas seuil). Globalement sur le public de l'espace urbain faisant l'objet d'observation, la codéine n'est pas le produit qui ressort le plus, notamment en raison d'un accès possible à d'autres opiacés « plus forts ». C'est le cas notamment du public jeune : « *Sur les jeunes qu'on a, il n'y a pas utilisation. Ce qu'on repère c'est plutôt les boîtes de sirop codéiné dans la rue. C'est un public autre, différent. En plus, pour notre public, la codéine ne fait plus trop d'effet. Quand tu les écoutes tous, ils ont tous eux des traitements de malade* » (Questionnaire bas seuil).

Et puis on retrouve aussi le profil qualifié « d'usager d'inséré », , n'ayant *a priori* jamais été en contact avec une structure fléchée addictologie : « *Concernant les usagers de codéine, c'est un profil assez différent, des gens effectivement très bien insérés qui ont ces traitements là depuis longtemps, initialement à visée antalgique et qui ont perçu l'effet agréable, ils se sentent moins déprimés quand ils prennent le traitement, traitement pris depuis 3, 4, 5 ans à des doses non négligeables* » (Questionnaire bas seuil). Il y a notamment chez ces personnes une méconnaissance des risques hépatiques liés à d'importantes consommations de paracétamol.

Enfin, parmi les usagers détournant des produits codéinés, on trouve les jeunes qui parviennent à s'approvisionner en sirop codéiné (sirop antitussif) pour confectionner des mélanges notamment avec du soda : **le purple drank**. Ces derniers ne représentent pas la majorité de cas de détournement de la codéine, mais le phénomène même minime est présent : « *Les jeunes vus en CJC pour le purple drank, on en avait pas tant que cela à la base. Pas*

beaucoup en tout cas, ça reste à la marge, ça peut être évoqué mais pas forcément pratiqué » (GF Socio-sanitaire).

Les effets de l'arrêté du 12 juillet 2017³⁷

Le 12 juillet 2017, était publié au Journal Officiel un arrêté « portant modification des exonérations à la réglementation des substances vénéneuses », autrement dit et plus précisément sur les conditions de délivrance de la codéine (et de l'ensemble de la famille des médicaments contenant de la codéine). Jusqu'à lors, la codéine était en vente libre (sans ordonnance) dans les officines. Du strict point de vue de l'observation des phénomènes, tel qu'il est réalisé par le dispositif TREND, la situation permet de voir les répercussions possibles de la modification d'un cadre législatif sur une substance ayant un degré de détournement non négligeable.

Les répercussions ne semblent pas trop visibles du point de vue des pharmacies. Il semblerait que les gens qui venaient, avant cette date, chercher de la codéine ne viennent tout simplement plus : *« Avant on ne se posait pas la question de savoir si des usagers étaient en difficulté là dessus. On a demandé aux pharmacies. Il y a notamment une pharmacie qui avait bien repéré des gens qui étaient dans une consommation addictive, ils venaient dès fois 2 à 3 fois dans la journée. L'interdiction ou l'arrêt a sans doute bien compliqué les choses pour eux (...) Pour d'autres pharmacies, ce n'est pas plus que cela, ils avaient repéré des gens en difficulté, des gens insérés socialement qui avaient sans doute trouvés leur équilibre avec cela, et ça a peut être déséquilibré les choses mais à priori ça n'a pas eu plus de retentissement que cela. On a une population qui n'était pas fléché comme usager de drogue et qui finalement sort du bois »* (Questionnaire bas seuil).

Pour les patients qui auront été vu en centre de soin, il y a eu prise en charge qui s'est déroulée fort convenablement et a permis de stabiliser la situation relativement rapidement : *« Le plus souvent on les a mis sous substitution, sous Buprénorphine. La plupart du temps ça s'est très bien passé, les gens se sont vite stabilisés, voire ils déclaraient être mieux avec la Buprénorphine qu'avec la codéine, parce que ça limitait les prises de 10 fois par jour. Au final, ils avaient besoin de doses assez faibles de Buprénorphine proportionnellement à leur dose de codéine »* (Questionnaire bas seuil). Suite à cela, le relais auprès d'un généraliste peut se faire, et au final les patients sont restés peu de temps en contact avec le CSAPA.

Pour certains, le recours à un TSO n'a pas non plus été nécessaire, car la dépendance à la codéine était peut être davantage psychologique que réellement somatique : *« Avant de commencer le traitement, on leur disait "attendez d'être en manque", et 3-4 jours après des gens disaient qu'ils n'étaient toujours pas en manque »* (Questionnaire bas seuil).

Les patients impliqués dans ce type de prise en charge représentent finalement un nombre assez limité. Plusieurs CSAPA ont pu montrer un étonnement pensant que l'arrêté allait possiblement entraîner un important flot de patients, or il en a été tout autre. Bien sûr quelques patients ont pu rapidement venir en consultation mais bien loin du déferlement attendu :

« On s'attendait à quelque chose de plus marqué, d'une demande plus marquée de prise en charge, et non. Au début quand la loi est tombée en juillet, certains sont sortis du bois et puis après ça s'est estompé. Certains ont fait le sevrage par eux mêmes. On s'attendait à avoir beaucoup de demandes. Peut-être qu'ils ont été chez les médecins généralistes mais ici [au CSAPA] non » (Questionnaire bas seuil) ;

³⁷ <https://www.legifrance.gouv.fr/eli/arrete/2017/7/12/SSAP1720470A/jo/texte>

« Pas d'explosion par rapport à ce qu'on aurait pu penser. Certains ont dû faire le sevrage à la dure, par eux mêmes. D'autres qui n'ont pas pu s'en sortir sont venus nous voir » (Questionnaire bas seuil) ;

« Il y a eu le phénomène codéine qui a amené de nouvelles demandes ici. Il y a eu des demandes au moment de l'interdiction et dans les semaines qui ont suivi, mais pas une explosion » (Questionnaire bas seuil) ;

« On pensait qu'on en aurait eu en masse mais non. C'est sans doute la médecine de ville qui a absorbé une grande partie » (Questionnaires bas seuil).

Dans les mois qui ont suivi, la situation ne s'est pas non plus aggravée, sans recrudescence disproportionnée de personnes en difficulté avec la codéine. Il y a une réelle incertitude sur ce qu'on pu devenir ces personnes : « Certains ont été vu au centre de soin mais pour les autres, on ne sait pas trop où ils sont partis (...) peut-être que les gens se sont auto-sevrés, c'est possible » (GF Socio-sanitaire). Une hypothèse qui peut être formulée est que les personnes s'étaient peut être, par anticipation, constituées des stocks leur permettant de pouvoir être tranquille plusieurs semaines voire plusieurs mois. L'autre hypothèse possible sur ces « perdus de vue » est qu'ils se sont tournés en première intention vers leur médecin traitant : « Peut être que c'est les médecins généralistes en première ligne qui sont sollicités pour des prescriptions, pour officialiser ce qui était de l'automédication » (Questionnaire bas seuil).

Enfin, tout simplement il peut être encore à ce moment prématuré de voir un impact très visible : « Peut être que c'est encore un peu tôt et qu'on va les voir arriver dans les mois ou dans les années à venir. On n'a pas en direct des gens qui viennent pour cela (...) on pourrait aussi voir arriver ceux qui sont en difficulté car ils n'arrivent pas à s'auto-médiquer, ils vont passer par le médecin traitant et si le médecin traitant finit par avoir du mal à gérer, le patient nous sera adressé dans un second temps. Donc peut être plutôt sur le premier semestre 2018 » (Questionnaire bas seuil).

La période n'était sans doute pas propice à cet arrêt de la vente libre de la codéine. En effet, en période estivale, l'activité des centres de soins est sensiblement plus réduite, et entraîne des temps d'attente plus long pour obtenir une consultation. Cet arrêté sur la délivrance de la codéine aurait sans doute mérité d'être davantage anticipée afin que les professionnels puissent de leur côté avoir la possibilité d'anticiper les choses. Beaucoup de questions restent encore en suspens.

Concernant le phénomène **purple drank**, ce qui est relevé sur la dernière partie de l'année c'est le retour des demandes en pharmacie : « Mais on nous redemande des sirops. Et là [fin d'année 2017], les ados recommencent à demander des produits à base de codéine. Ils n'avaient pas demandé depuis plusieurs mois. On ne leur donne pas, on leur explique » (GF Socio-sanitaire).

Un report vers d'autres molécules ?

Une autre question qui peut se poser est celle d'un possible report vers d'autres molécules, notamment pour des personnes ayant des consommations bien ancrées de codéine, et ne souhaitant pas nécessairement obtenir une prescription médicale : « On en a discuté avec certaines pharmacies, il y avait des stocks assez importants de médicaments antidouleur, la Prontalgine, il y a des pharmacies qui ont continué à en vendre, peut être que les usagers savaient où aller ailleurs (...). On voit également un report vers d'autres molécules, le Décontractyl, plusieurs personnes nous en demandent, mais ce n'est pas les mêmes personnes

ceux qu'on voyait depuis des années, là on ne les voit plus » (GF Socio-sanitaire). Le CEIP relève également plus de demandes pour de la Décontractyl (Méphénésine : décontractant musculaire. Le mésusage peut entraîner un craving important, avec consommation de plusieurs boîtes par jour).

Ces éléments ne permettent pas de s'assurer que les usagers ont développé une stratégie d'ajustement face à cette réglementation. Il est donc difficile de parler d'un report vers d'autres molécules mais plutôt de l'apparition d'une nouvelle catégorie d'usagers qui expérimentent une nouvelle forme de mésusage. Une nouvelle fois, seuls des éléments à moyen terme permettant d'avoir suffisamment de recul seront nécessaires pour estimer les effets de cette mesure.

L'usage de Tramadol®

Données de cadrage

Le Tramadol® est utilisé dans la prise en charge de douleurs modérées à intenses. C'est un antalgique central, classé dans la catégorie des antalgiques de niveau 2 (comprenant également la codéine et le dextropropoxyphène). Il agit sur le même type de récepteur que la morphine, avec un pouvoir analgésique plus fort que celui de la codéine.

Les faits marquants pour l'année 2017

Concernant le Tramadol®, les mêmes éléments que ceux évoqués l'année dernière apparaissent, notamment en termes de profil, où l'on retrouve ce profil atypique de consommateur excessif de Tramadol®, mais non usager habituel de drogue : *« Des gens effectivement bien insérés. Des gens mis sous Tramadol pour des événements intercurrents³⁸ par leur médecin généraliste. On sait que le Tramadol est un médicament assez détourné de son usage classique avec des effets secondaires, que certains peuvent effectivement apprécier, mais il y a des effets hallucinatoires. Soit au premier usage, les gens vomissent et ils n'en veulent plus, mais si ça marche, c'est vrai que c'est bien, tu ne penses à rien, la vie est vachement plus simple. C'est comme tous les opiacés, c'est un bon antidouleur, ça fait son job aussi. Après les gens peuvent garder le côté sympathique hors prescription* » (Questionnaire bas seuil). Le Tramadol® vient apporter un confort en masquant d'éventuels troubles psychiques et fait que les prescriptions peuvent se maintenir dans le temps et « accrocher » la personne non habituée aux opiacés.

Les prescriptions sont jugées relativement aisées. Le patient peut mettre en avant le fait que les antidouleurs « classiques » ne marchent pas et qu'ils ont besoin de quelque chose de plus « fort » : *« Ils l'utilisent à juste titre comme antalgique sans avoir connaissance et conscience qu'il s'agit d'un opiacé (...) Ils se rendent compte que le Doliprane ou les anti-inflammatoires ça ne marche donc ils se tournent vers le Tramadol. C'est vraiment ce traitement qu'on voit ressortir* » (Questionnaire bas seuil).

³⁸ Complication, qui survient au cours d'une maladie.

L'usage de Fentanyl (Durogesic®)

Données de cadrage

Le Fentanyl est un analgésique opioïde, dérivé de la phénylpipéridine. Son action porte sur les récepteurs morphiniques du cerveau, de la moelle épinière et des muscles lisses.

L'effet analgésique du Fentanyl est rapide et de courte durée. L'effet est environ 100 fois plus puissant que celui de la morphine.

Les faits marquants pour l'année 2017

Concernant le Fentanyl, Les usages détournés, principalement de la forme patch, comme pour les années précédentes sont essentiellement circonscrites à la population des migrants de pays de l'Est : « *C'est souvent les individus des pays de l'Est qui sont consommateurs. On en a vu qui avait jusqu'à 6 patchs de 100 par jour, pour quelqu'un qui n'a aucune pathologie* » (GF Socio-sanitaire).

Il y a bien quelques signaux d'une sensible diffusion auprès du public de l'espace urbain fréquentant les structures bas seuil, mais ces signaux sont pour le moment encore assez peu étayés. La diffusion du Fentanyl dans la population locale est plus que réduite (Note ethno urbain).

Le seul élément inédit concernant le Fentanyl est le décès d'un lycéen de 16 ans dans les Côtes d'Armor. Deux lycéens étaient parvenus à se procurer des patchs par l'intermédiaire d'une connaissance. Ils ont décidé de les consommer un soir dans l'internat de leur établissement scolaire. L'un des deux lycéens s'est senti en état de malaise après quelques instants et a retiré rapidement le patch. Le deuxième l'a conservé et est décédé peu après d'une overdose. Cette situation a pu être évoquée lors du groupe focal Socio-sanitaire : « *Dans cette situation il y a le non respect du plan de gestion qui consiste à remettre les patchs usagers à la pharmacie et les patchs non utilisés. La personne était sous Fentanyl pour un cancer, à un moment les médecins ont décidé d'arrêter le Fentanyl et de la passer sous pompe à domicile, on est dans un cadre de soin palliatif. La brave dame très bien éclairée demande à sa famille de ramener les patchs à la pharmacie et ça n'a pas été fait. La fille les a pris et les a revendu à ses petits camarades. Quelqu'un foire dans la chaîne on n'y peut rien* » (GF Socio-sanitaire).

Cet événement dramatique présente un caractère totalement accidentel, inédit et singulier.

L'usage d'Oxycodone

Données de cadrage

L'**oxycodone** est un agoniste opioïde pur. Son action antalgique est similaire qualitativement à celle de la morphine. L'effet thérapeutique est principalement analgésique, anxiolytique, antitussif et sédatif.

Les faits marquants pour l'année 2017

Après un premier signalement en 2015 et une confirmation de ce signalement en 2016, l'Oxycodone est de nouveau évoqué en 2017, sans toutefois d'augmentation significative. Sa présence reste encore rare et liée à l'obtention de prescriptions médicales, notamment par des usagers habituellement consommateurs d'opiacés : « *Par contre ce qu'on voit apparaître mais de manière marginale, c'est l'Oxycontin. Avant c'était une fois par an, là on le voit de manière plus récurrente et ça concerne quelques usagers, mais c'est encore marginal. C'est*

des prescriptions, il n'y a pas de marché de rue, c'est trop rare. L'Oxycontin c'est des prescriptions et les mecs il le gardent pour eux » (Questionnaire bas seuil) ; « Oxynorm et Oxycontin ça commence à apparaître doucement » (GF Socio-sanitaire).

En termes de profil d'usager autre que les consommateurs d'opiacés, on retrouve des éléments comparables à ce qui ressort concernant le mésusage de Tramadol, à savoir des patients obtenant des prescriptions médicales pour des problèmes somatiques, mais qui prolongent le traitement car celui vient masquer des difficultés d'ordre psychiques : *« Ceux qu'on récupère sous prescription d'Oxynorm, et qui n'arrive plus à gérer, et qui déborde avec leur prescription, on retrouve effectivement une comorbidité psychiatrique ou psychologique et il y a une accroche assez rapide du fait d'une problématique de souffrance associé » (Questionnaire bas seuil).*

L'usage d'autres médicaments contenant des opiacés

Les faits marquants pour l'année 2017

Lamaline : Parmi la large palette des médicaments contenant des opiacés, la Lamaline a pu être évoqué cette année, mais de manière très marginale : *« On peut voir sinon prescrit de temps en temps c'est de la Lamaline, c'est surprenant. Certains prescripteurs aiment bien la Lamaline et là pareil, les patients n'ont pas forcément conscience que c'est des opiacés » (Questionnaire bas seuil).*

Dextrométhorphan (DMX) : Le DMX peut également marginalement faire l'objet de mésusage, notamment pour obtenir des effets paradoxaux : *« Le DXM c'est un truc de plateau, tu peux vite arriver vers un truc hallucinogène » (Usager de l'espace urbain).*

Izalgi® : Ce médicament contenant de l'opium a fait l'objet d'un signalement. Il peut, en effet, être « cuisiné » dans le but de soustraire le paracétamol présent, et donc « fabriquer » un opium artisanal (Collecte SINTES n°4147). La pratique est assez peu répandue, et semble se limiter à quelques usagers.

Acupan® : Jamais évoqué sur le site de Rennes jusqu'à présent, un signalement de consommation d'Acupan® sur l'espace urbain dans une population précaire vivant à la rue. Ce signalement est resté un cas isolé et n'a pas fait l'objet d'observations ultérieures : *« On a vu de l'Acupan en voie injectable. Dans des squats des vieux de la vielle. On en avait pas entendu parler depuis très longtemps. Mais ça n'a pas tenu. C'était des usagers particuliers. Un anti-douleur morphinique. Normalement c'est plus en milieu hospitalier. A un moment donné ils ont eu cela, comment ils l'ont eu, mystère, et après ils sont revenus au Valium en intramusculaire » (Questionnaire bas seuil).*

L'usage de stimulants

L'usage de cocaïne

Données de cadrage

Présentée sous forme de poudre blanche, ou moins fréquemment sous forme de cailloux ou d'écaillés, la cocaïne, également appelée « *coke, coco, CC, C ou Cesse* » a vu sa disponibilité augmenter entre 2002 et 2008 sur le site de Bretagne. L'offre semble s'être stabilisée entre 2009 et 2015. Le marché de la cocaïne est structuré selon une double modalité : un marché qualifié de « lambda » avec une offre relativement accessible mais présentant une qualité plutôt variable d'une part ; un marché plus difficile à intégrer mais offrant davantage de garantie sur la qualité d'autre part. Le gramme de cocaïne s'achète entre 60 € et 80 €.

La cocaïne est principalement sniffée, mais elle peut aussi être injectée et fumée. Le tabac, l'alcool et le cannabis seraient des produits fréquemment utilisés en association avec celle-ci. Par ailleurs, le cannabis mais aussi parfois l'héroïne, la méthadone® et d'autres médicaments psychotropes pour le milieu urbain peuvent être consommés de façon concomitante avec la cocaïne afin de faciliter la descente.

Auparavant réservée à certains milieux (arts, communication, restauration...), la cocaïne conserverait l'image d'un « produit branché », qui améliore les performances même si certains expérimentateurs peuvent se déclarer déçus par la fugacité de ses effets. Enfin, elle bénéficierait de l'image d'un produit dont l'usage peut être compulsif, un produit « vicieux » dit-on parfois.

Parmi les consommateurs, on peut distinguer :

- des expérimentateurs,
- des personnes intégrées socialement la consommant dans un cadre festif,
- des personnes adeptes ou dépendantes au produit en mesure d'assumer le coût de cette consommation,
- des personnes marginalisées.

Comparativement au profil des usagers des autres substances psycho actives, il semblerait qu'il y ait pour la cocaïne une proportion de femmes usagères plus importante.

Les dommages sanitaires, liés à l'usage de cocaïne, évoqués ces dernières années ont été les suivants : des dépendances psychologiques importantes, des dépendances aux opiacés liées à l'usage de ceux-ci lors de la « descente », des problèmes cardiaques, des pertes de poids importantes, des épisodes paranoïaques, des complications liées au mode d'administration (système veineux dégradé, saignements de nez...).

Les faits marquants pour l'année 2017

Confirmation d'une forte disponibilité de la cocaïne

Les constats de 2016 sur la cocaïne faisaient état d'un produit dont la disponibilité avait augmenté. La qualité de la cocaïne en circulation, de son côté, avait également grimpé selon le ressenti des usagers³⁹. Pour 2017, les observations réalisées sont dans la continuité de 2016 avec des constats tout à fait similaires. Ces constats sont unanimes en ce sens sur l'espace urbain : « *En événement marquant de l'année, la perduration d'une coke forte, vraiment forte du coup. Avec les boudins⁴⁰ qui arrivent de Guyane (...) il y a une opulence, une vraie abondance au niveau du marché. C'est un truc très marquant cette année* » (Questionnaire bas seuil) ; « *La cocaïne, il y en a de plus en plus. Les mœurs évoluent en termes de consommation de stup. Les clichés explosent complètement, ce n'est plus la drogue de la jet set, c'est à la portée de tout le monde, ça permet de rester en forme* » (GF Application de la loi).

³⁹ Cela ne signifie pas non plus que la totalité de la cocaïne présente est de qualité supérieure. Il est toujours possible de voir circuler des lots de produits de moindre qualité : « *mais il y a toujours aussi des produits de piètres qualités qui tournent, certains doivent se faire avoir, ils disent que c'est de la merde* » (Questionnaire bas seuil).

⁴⁰ Autre terme pour désigner les boulettes ou les cocottes ingérées par les mules.

Sans grande surprise, sur l'espace festif, la situation est la même : « *Pour la cocaïne on est dans un mode d'accessibilité plus plus (++) . Ça se développe. On a l'impression que dans 10 ans tous le monde prend de la coke, dès qu'on va boire un coup dans un bar, c'est flippant* » (Usager de l'espace festif). En lien avec ce qui avait déjà été observé, la cocaïne continue de progresser dans tous les milieux festifs (Note ethno festif).

Sur l'espace public, la cocaïne est très présente à la fois sur le deal de rue, mais également en contexte festif, dans la rue à proximité des établissements commerciaux (bars, clubs discothèque...) (Note ethno festif) ; « *Il y a la clientèle de la nuit, notamment les bars. Il y a tout un monde qu'on a du mal à pénétrer, les boîtes de nuit, les after, il y a beaucoup de choses qui tournent, mais c'est difficile d'y entrer ; Dans les deals de rue qui était principalement cannabis, maintenant il y a la cocaïne (...). Au niveau de la rue ça devient épicerie, ils ont 10 clients qui demandent du cannabis, et puis une personne va demander de la cocaïne, alors peut être pas dans l'instant mais dans l'heure ou la demi-heure ils auront le produits, ils demandent de revenir* » (GF Application de la loi).

Malgré cette hausse de la disponibilité, il n'est pas relevé de changement important sur le prix de vente. Il y a toujours la possibilité d'avoir des propositions de tarifs avoisinant les cent euros, mais le prix moyen reste à 80 euros, comme c'était déjà le cas avant 2016 : « *Il y en a de plus en plus dans les rues. Par contre au niveau du prix c'est toujours la même chose. Sur le festif, c'est très présent. La cocaïne souffre de moins en moins du côté c'est la classe. Le prix reste le même, 80 euros (...)* En ville, c'est les deux produits prédominants : la coke et la MD » (Questionnaire bas seuil).

Concernant la partie des usagers les plus précaires de l'espace urbain, le prix prohibitif peut en rebuter un grand nombre. Si bien que la cocaïne est de plus en plus vendue « *à la dose* » (10 euros environ) ou selon ce que la personne peut réunir. Là où la cocaïne devenait inaccessible une fois le RSA dépensé, il devient possible d'en consommer plus tard dans le mois (Note ethno urbain).

En termes de mode de consommation, la cocaïne est essentiellement sniffée : « *Tout le monde en prend en trace... La cocaïne est principalement sniffée, on distribue beaucoup de RTP (...)* Pour les RTP on ne distribue pas au carnet sinon ça partirait trop vite » (Qualy festif). L'injection de cocaïne est une constante relevée uniquement auprès du public fréquentant les CAARUD : « *La majeure partie consomme en sniff. Le nombre d'injecteurs reste à peu près stable. Tous nos usagers injecteurs injectent de la coke même si ce n'est pas le produit principal mais ils injectent tous à un moment ou un autre de la coke* » (Questionnaire bas seuil).

En deux ans, le statut de la cocaïne a énormément évolué, et ce de manière rapide et intensive par rapport aux situations décrites avant 2016.

Une image extrêmement positive qui ne se dément pas

La cocaïne a historiquement une image très positive. C'est quelque chose de constant. Consommer de la cocaïne peut revêtir un aspect valorisant, et ne se limite plus à une frange de la population : « *Il y a presque une fierté à dire qu'on prend de la cocaïne, ça n'a pas la même image que l'héroïne* » (Questionnaire bas seuil).

Au delà de ce côté positif, là où les choses évoluent, c'est qu'il y a désormais une normalisation à consommer de la cocaïne notamment en contexte festif : en lien avec cette disponibilité, la banalisation de la coke et de sa présence, aussi bien en soirées privées que

dans les bars, se fait fortement ressentir. « *Tout le monde sait qu'il y en a partout, et que ça tape dans les toilettes ! Mais bon, ils font bien ce qu'ils veulent* » (Note ethno festif).

Une faible perception du risque possible à consommer de la cocaïne

Cette perception positive de la cocaïne et la normalisation de son usage sont certainement amplifiées par l'absence de conscience de sa dangerosité : « *La cocaïne est de mieux en mieux perçue en termes de qualité et avec une dangerosité qui est de moins en moins perçue. Au final, les gens ont pris de la coke et ils ne sont pas trop mal le lundi et du coup ils se retrouvent à aller acheter de la coke tous les week-end. Les gens vont de plus en plus faire la fête. La fête c'est l'occasion de consommer le produit, qu'ils n'auraient pas autrement* » (Usager de l'espace festif) ; « *Elle se démocratise encore, elle est banalisée, elle n'a plus ce côté dangereux d'il y a 5-10 ans (...) ça devient normal "c'est que de la coke quand même !"* » (Qualy festif).

Le constat est le même pour les usagers vus en centre de soin, il y a cette même méconnaissance des dangers de la cocaïne : « *Autant pour l'héroïne ils savent à peu près mais pour la cocaïne ils n'ont aucune notion des risques qu'ils prennent, quand on fait le point avec eux, ils découvrent des trucs "ha bon je ne savais pas !", ça ne les fait pas moins consommer pour autant. Il y a un vrai manque d'information. Ils ont besoin de rappel* » (Questionnaire bas seuil).

Cette faible perception du danger est également à mettre en lien avec des effets ressentis qui ne seront pas d'une intensité trop perturbante (comme pourrait l'être les effets d'un produit hallucinogène par exemple) et pour lesquels le côté positif est surtout mis en avant à très court terme : « *Cocaïne et MDMA, les effets ne sont pas assez défonçant pour qu'ils le mettent en lien avec un danger quelconque. Les effets sont trop agréables sur le coup et puis ça ne modifie pas tant que ça leur comportement* » (Questionnaire bas seuil).

Les principales associations avec la cocaïne

L'alcool est très fréquemment associé à la consommation de cocaïne : « *La cocaïne continue à être de plus en plus visible, avec des gens qui en consomme avec de l'alcool, c'est le mélange alcool cocaïne* » (Questionnaire bas seuil). L'association avec de la kétamine ('Calvin Klein') est relevée, mais pas forcément le mélange des deux. La modalité de consommation est plus souvent l'alternance des deux : « *Calvin Klein, pas tant que cela. Par contre des gens qui au cours d'une soirée vont prendre et de la ké et de coke. Mais volontairement mélanger les deux sur une même trace. C'est stable comme pratique, il y a toujours un peu* » (Qualy festif). Enfin, concernant l'association héroïne et cocaïne, la pratique est limitée, et concerne essentiellement les usagers de l'espace urbain : « *Quelques uns font des speedball mais ce n'est pas la majorité* » (Questionnaire bas seuil).

Les problèmes sanitaires relevés en lien avec les consommations de cocaïne

Alors que dans l'esprit des consommateurs la cocaïne est un produit relativement anodin, les conséquences sanitaires sont loin d'être inexistantes. Ainsi, et dans la continuité des observations des années précédentes qui montraient une disponibilité et une accessibilité toujours plus importantes, ces répercussions sanitaires sont observables et se traduisent notamment par une augmentation des demandes de prise en charge en CSAPA : « *On est sur la continuité de 2016. On a eu beaucoup de demandes pour des aides au sevrage pour la cocaïne, on en a eu beaucoup beaucoup beaucoup (...) Il y a effectivement une forme de continuité et c'est vrai plus de gens en accueil en première intention en demande d'aide pour la cocaïne* » ; « *es demandes de prise en charge c'est vraiment un phénomène qui se confirme d'année en année. Ça s'est accentué encore plus cette année* » (Questionnaire bas seuil). Ce type de conséquence est à mettre en lien avec la régularité et l'ancienneté des consommations :

« C'est consommé surtout en mode festif, mais à un moment il y a une accroche car ils ne peuvent pas sortir sans prendre une trace. On pourrait penser que c'est plus sporadique mais non. C'est des consommations festives mais du festif tous les week-end, donc au final assez régulier » (Questionnaire bas seuil) ; « Il y a eu quelques morts en lien avec la cocaïne. La cocaïne tue et ce n'est pas nouveau. C'est un grand cardio-toxique. L'usage régulier dégrade la fonction cardiaque. Il y a des cas de psychose à cause la cocaïne » (GF Socio-sanitaire). Certains professionnels ont pu faire le constat *a posteriori* de cas non mortels d'overdoses de cocaïne mais n'ayant pas débouché sur une hospitalisation.

Cette augmentation des demandes de prise en charge pour cocaïne est donc un phénomène qui se confirme, et le constat d'une difficulté à maintenir ces prises en charge dans le temps est également quelque chose de récurrent. Les individus viennent notamment pour obtenir un traitement de substitution⁴¹ : « Ils viennent et ils disent "je veux un traitement comme pour l'héroïne" (...) C'est des gens qu'on ne voit pas très longtemps en soin. C'est peut-être parce qu'on n'a pas de traitement clairement très efficace aussi pour les aider pour ceux qui sont vraiment très dépendant. C'est des personnes qui pour le moment on a du mal à les accrocher dans le soin. Ils sont en demande de substitution, de quelque chose pour les apaiser, les aider à dormir quand ils sont en manque. On n'a pas encore grand chose de très performant. Le suivi ne s'inscrit pas sur la durée » (Questionnaire bas seuil).

L'aspect régularité des consommations est un facteur amplifiant le risque sanitaire. Toutefois, pour l'usager cette notion de régularité n'est certainement pas précise dans le sens où pour eux un usage régulier implique des consommations quotidiennes, ce qui n'est pas toujours leur cas avec la cocaïne : « C'est la difficulté des cocaïnomanes ce n'est pas de la consommation forcément continue comme pour des héroïnomanes, c'est du séquentiel, des phases de prise intense. Dans leur manière d'appréhender leur consommation, ils se disent qu'ils ne sont pas consommateurs quotidiens donc pas dépendants (...) ils se disent qu'ils peuvent arriver à gérer comme d'autre le font. Il y a cette idée d'avoir du mal à se dire toxicomane finalement » (Questionnaire bas seuil).

Au niveau du soin, dans les demandes possibles de prise en charge, il est important de relever qu'il n'y a pas uniquement des personnes en difficulté uniquement à cause de la cocaïne. Pour certains, l'apparition de la cocaïne dans la palette des produits consommés peut être qualifiée d'accidentelle. Les personnes présentent déjà des difficultés avec d'autres produits : « Plutôt des gens qui sont plutôt dans l'héroïne et qui pour se calmer [diminuer les consommations d'opiacés] se déplacent vers la cocaïne. De la cocaïne occasionnelle ludique et puis qui dérape. Ils transfèrent, ils changent de produit en se mettant plus intensément dans la cocaïne. C'est des patients qu'on suit depuis longtemps, sous traitement, quand on fait le point sur là où ils en sont, on voit arriver la cocaïne dans leur pratique. Ils disent qu'ils prennent de la cocaïne de temps en temps mais le temps en temps devient tous les week-end et les week-end deviennent trois fois dans la semaine. Au décours de leur suivi on voit un changement de produit » (Questionnaire bas seuil).

A l'origine des prises en charge, il peut y avoir aussi des orientations justice, ou les injonctions des proches (conjoint, amis...) notamment lorsque les consommations de cocaïne ont fragilisé ou fortement dégradé la situation financière : « Sur le plan financier il y a

⁴¹ Quelques traitements peuvent être proposés, notamment le Mucomyst : « On n'a que quelques traitements d'aide au sevrage plutôt empiriques, et qui ne sont pas magiques. Le Baclofène à petite dose peut diminuer l'intensité du craving ; le Mucomyst à grosse dose peut aussi être utilisé ; certains médicaments antiépileptiques comme le Topiramate. C'est des traitements qui ont un AMM pour d'autres choses et qui peuvent avoir un effet. L'Esperal aussi qui est un vieux médicament pour l'alcool, qui peut pharmacologiquement avoir une action sur le craving » (Questionnaire bas seuil).

toujours les moyens de faire des crédits à la consommation à gauche à droite sans contrôle. On peut faire des dossiers pour surendettement avec les assistantes sociales d'ici. Des personnes qui ne travaillent pas peuvent avoir 30 ou 40 000 euros de dettes » (Questionnaire bas seuil).

Les profils des usagers de cocaïne

Le profil des usagers de cocaïne est relativement diffus. Avec cette normalisation progressive, la diffusion de la cocaïne touche toujours plus de monde, les plus jeunes comme les moins jeunes.

Les consommations sont effectivement repérées chez les jeunes *« mais c'est beaucoup présent, et même chez les jeunes, les très jeunes, les lycéens, beaucoup ont déjà expérimenté et quand ils en parlent on voit bien que c'est vrai. Ils donnent des informations précises, qu'ils la prennent en trace, qu'il ne faut pas partager le matériel. Ils en parlent assez facilement »* (Questionnaire bas seuil) ; Cette progression de la cocaïne se fait aussi bien auprès des jeunes (même chez les moins de 18 ans) (Note ethno festif).

L'aspect financier est quand même un facteur qui peut être limitant pour l'accès à la cocaïne : *« Les personnes sont quand même insérés, avec la cocaïne il y a un aspect économique dont il faut tenir compte. Il faut les moyens pour acheter la cocaïne. Avant c'était des cercles fermés, on disait c'est pour les bourgeois, les artistes, ceux qui ont les moyens financiers »* (Questionnaire bas seuil). Si le prix de la cocaïne en fait une drogue qui n'est pas accessible pour tous, paradoxalement c'est une drogue qui peut également faire l'objet de don. Certains consommateurs n'en achète jamais : *« parmi les usagers il y a deux groupes ceux qui achètent et qui consomment et ceux qui consomment seulement, par exemple dans un groupe de 10 personnes, il peut y avoir que 3 seulement à acheter. Ces trois acheteurs payent des traces. Certains en consomment et n'en achètent jamais, il y a beaucoup de consommations qui sont opportunistes »* (Usager de l'espace festif). Pour les plus jeunes, il y a également la possibilité d'acheter un gramme à plusieurs et de se le partager.

Concernant les personnes vues en centre de soin, la tranche d'âge est déjà assez avancée : *« Les patients pour la cocaïne c'est plus des hommes, 30-40 ans, souvent inséré, en couple. Ce n'est pas forcément les tous jeunes. Les consommations sont importantes, quotidiennes »* (Questionnaire bas seuil).

Concernant la présence de cocaïne en contexte festif, elle n'est absolument pas fléchée vers un espace en particulier, ce qui renforce ce côté extrêmement diffus : *« La cocaïne est présente sur n'importe quel lieu festif. Elle n'est pas spécifique aux free party. On la retrouve sur les grands festivals populaires, familiaux ou c'est un public de quarantenaire qui vient prendre son carnet de RTP. Ce n'est pas spécifique à une population. C'est assez étalé d'un point de vue épidémiologique. En termes de substance c'est vraiment spécifique à la cocaïne, ce n'est pas le cas pour d'autres substances »* (Qualy festif).

Enfin, à l'opposé des jeunes lycéens, on retrouve un public plus âgé fréquentant la sphère festive et pouvant avoir des consommations totalement assumées voire même revendiquées, notamment lorsqu'ils viennent chercher du matériel sur les stands de prévention avec un air gouguenard⁴² : *« La coke c'est aussi la drogue des quinquas, il y a pas mal de gens plus âgés qui viennent sur le stand prendre du matos pour la coke avec un petit sourire. C'est des gens qui vont venir avant le concert. Il y a aussi des parents. Ce n'est pas des générations qui vont*

⁴² Il s'agit des mêmes personnes qualifiées de « Vieux de l'espace festif » dans la partie Principale observations pour l'espace festif

prendre des grosses perches. C'est juste un peu de coke parce qu'ils sont en train de regarder des trucs avec le fiston » (Qualy festif).

L'usage de cocaïne basée

Données de cadrage

Les deux appellations rencontrées : crack ou free base, concernent la même composition chimique : une cocaïne base, destinée à être fumée. Néanmoins, ces deux termes apparaissent distincts dans les représentations qu'en ont les usagers. Le crack, qui possède une forte connotation négative, désigne un produit contenant des résidus de cocaïne, à « l'accroche rapide », consommé dans les Antilles ou certains quartiers parisiens. Le free-base désigne plutôt la cocaïne sous forme de caillou, « cuisiné » afin d'être « purifié ». Afin d'effectuer cette préparation, deux produits peuvent être utilisés : le bicarbonate de soude et l'ammoniaque. L'utilisation de l'ammoniaque serait plus répandue en Bretagne.

Le crack/free-base est essentiellement fumé, certains injecteurs déclarent apprécier cette forme pour sa pureté. Tabac, cannabis et alcool peuvent lui être associés. Des usages d'opiacés, de cannabis et de benzodiazépines ont été observés au moment de la descente. Les usagers utilisant ce mode d'administration auraient conscience de l'aspect compulsif que peut prendre cette consommation. Ce même aspect effraierait les non usagers de crack/free-base, même si ceux-ci sont consommateurs de cocaïne sous une autre forme. Le crack/free-base demeure un produit d'initiés. Les consommateurs rencontrés auraient connu pour la plupart cet usage en milieu festif (techno).

Les dommages sanitaires évoqués ont été les mêmes que pour la cocaïne, avec une dépendance accrue par l'aspect compulsif que peut prendre l'usage. Par ailleurs, les dommages sont propres aux modes d'administration tels que des brûlures pulmonaires, des plaies au niveau des lèvres pour les fumeurs, un système veineux dégradé pour les injecteurs...

Les faits marquants pour l'année 201

Une augmentation des pratiques de base de la cocaïne

Comme l'année dernière, et toujours en lien avec la hausse de la disponibilité de la cocaïne, baser la cocaïne est une pratique en augmentation. Encore une fois, ce constat porte sur les deux espaces d'observation : « *Il y a de plus en plus de gens qui cuisinent, de plus en plus de cuisiniers. Avant c'était concentré sur quelques personnes qui étaient bien identifiées, maintenant c'est allez hop on s'y met tous* » (Questionnaire bas seuil) : En parallèle à la consommation de cocaïne en poudre, se développe fortement la consommation de cocaïne basée, notamment dans les soirées privées, du fait de la préparation quelque peu délicate. En free party, il est généralement préparé à l'écart des regards, en camion (Note ethno festif).

On retrouve toujours cet élément qui vient étayer ce constat, à savoir l'augmentation de la distribution du matériel de réduction des risques (le kit base) par les structures. Là, également, aussi bien sur l'espace urbain que sur l'espace festif : « *Il y a une augmentation de la distribution des kits base, donc probablement une augmentation de la base. Beaucoup disent qu'ils basent dès qu'ils peuvent. A mettre en lien avec la qualité* » (Questionnaire bas seuil) ; « *On a de plus en plus de demande de produit pour baser, de l'amo, on continue aussi à distribuer les pipes. Il y a plus de demandes de pipes à crack et des demandes d'ammoniaque qu'on avait pas avant* » (Qualy festif).

Autre élément explicatif sur l'augmentation des pratiques de basage est à mettre en lien avec la présence de cocaïne de meilleure « qualité », qui favorise l'envie de baser. En effet, les free baseurs sont généralement en recherche de qualité optimale de cocaïne : « *En plus ceux qui vendent la bonne cocaïne, c'est aussi ceux qui la fument. Forcément si tu veux choper une cocaïne de bonne qualité, tu vas voir quelqu'un qui la base, qui la fume, tu vas avoir une poudre meilleure* » (Questionnaire bas seuil).

Cocaïne basée et craving

A l'image de ce qui ressort avec la cocaïne, il y a une augmentation des répercussions sanitaires en lien avec les consommations. La cocaïne basée induit aussi pas mal de difficultés, notamment du fait que le produit entraîne un fort craving. Le fait d'arriver à la cocaïne basée implique le plus souvent un passage par des consommations très régulières de cocaïne : « *Basage de la cocaïne, aussi plus souvent, et dès qu'ils la basent tout s'accélère. Là le craving c'est plus plus. Les patients opiacés-héroïne qui ont transféré sur la cocaïne, ils ont commencé la cocaïne ludique en trace et assez vite ils ont essayé de baser et ils sont partis dedans* » ; « *Il y a aussi une grosse population cachée de baseurs, beaucoup de mecs qui tombent dedans. Dans tout le panel des consommateurs mais pas population lambda qui achète un gramme en soirée, mais dans les consommateurs réguliers de plus en plus de gens qui vont la baser, ammoniacque et bica ça dépend des profils* » (Questionnaire bas seuil).

Cocaïne basée et espace festif

Sur l'espace festif, le free base est toujours négativement perçu, ce qui fait que les pratiques se font le plus généralement à l'écart (de plus les conditions de préparation nécessite d'être au calme dans un lieu clos⁴³) : « *C'est mal perçu par le collectif, ils sont pointés du doigt. On ne verra pas baser les mecs à la vue de tous, avec le coffre ouvert, c'est caché, ils ne s'en vantent pas* » (Qualy festif). Le profil des free baseurs sur l'espace festif est également décrit comme atypique par rapport à la majorité des fêtards : « *Le fait de baser c'est réservé à un public différent. C'est des petits groupes de potes et là il y a un aspect communautaire. Ils se prennent leur défonce ensemble et kiffer le truc ensemble même si c'est des pratiques très individuelles. C'est le fait d'être ensemble qui favorise, seuls ils ne le feront pas. C'est un autre mode de fonctionnement. Ce n'est pas la même recherche, ce n'est pas les mêmes gens* » (Qualy festif). Paradoxalement, malgré une image négative, il y a quand même chez certains une banalisation des consommations de cocaïne basée (Qualy festif).

Ammoniacque vs Bicarbonate

Dans les représentations des usagers, il y a toujours la croyance que le base va permettre l'élimination des produits de coupe (Note ethno urbain), de même qu'il y a toujours une distinction faite entre le crack et le free base (« *Moi je touche pas au crack, je base ma C moi-même* » (Usager de l'espace urbain)).

L'ammoniacque semble être le produit le plus souvent utilisé pour baser, le bicarbonate étant jugée plus technique et plus difficile à maîtriser, mais moins nocif : « *Pour le bica, ça dépend de la qualité de la coke. Pour l'ammoniacque il y a le petit effet que ça peut faire en plus. La cuisine au bica est millimétrée et demande plus de temps. Au bica suivant les cokes, tu vas en mettre plus ou moins, entre un quart et un tiers. Avec les bonnes cokes il y a besoin de beaucoup moins* » ; « *Ça demande plus de manipulation avec le bica parce qu'il faut rincer un peu plus* » (Questionnaire bas seuil) ; « *Peu de gens savent ou veulent baser au bicarbonate⁴⁴* » (Note ethno urbain).du point de vue du ressenti, l'ammoniacque apporte quelque chose de plus selon les usagers : « *Et puis il y a l'aspect sensoriel, au niveau de l'odeur, ce plaisir, l'odeur rapporte quelque chose, avec le bica il n'y a pas d'odeur. Et puis le solvant pousse un peu au cul. Il y a ce côté un peu euphorisant avec l'ammoniacque, les vapeurs qui se dégagent, ça fait partie du rituel. Il y a ceux qui ont la trouille de se lancer au bica* » (Questionnaire bas seuil).

⁴³ Le constat est le même au sein de l'espace urbain, pour les usagers sans domicile fixe (Note ethno urbain).

⁴⁴ Le CAARUD de Rennes a développé un outil, en co-construction avec les usagers, un kit base contenant notamment un échantillon de bicarbonate : « *Dans le kit, il y a un tout petit peu de bicarbonate. Le but du jeu est de les inciter à aller en acheter. Il y en a 2mg dans le kit. On sait que certains viennent chercher le kit mais ne sont pas encore prêt à baser avec le bica* » (Questionnaire bas seuil).

Un signalement de la présence de vente de cocaïne basée déjà préparée

Jusqu'à présent, ni sur Rennes, ni même à l'échelle de la région, n'avait été signalé la possibilité d'achat de cocaïne basée déjà prête à la consommation, alors que l'offre « commerciale » pourrait potentiellement répondre à une demande existante (« *Le premier qui va créer un marché il va se faire rapidement repéré par les keufs. Mais il y aurait un marché à prendre car il y a des consommateurs partout* », Questionnaire bas seuil).

De manière inédite, sur la fin de l'année civile, plusieurs signaux montrent un développement de cette offre : la possibilité de se procurer de la cocaïne directement basée est confirmée par plusieurs sources, la galette se vend à 20 euros mais il est possible de l'acheter au « caillou » entre 5 et 10 euros. Cette offre est localisée dans un quartier périphérique de Rennes. La qualité est considérée généralement comme moyenne ou mauvaise (Note ethno urbain) ; « *La galette est vendue à 20/30 euros pour environ 5 à 6 utilisations-consommations* » (Questionnaire bas seuil).

Les éléments recueillis pour le moment ne font état que d'un marché de faible importance. Il sera intéressant de voir si ce marché peut tenir ou se développer, ou bien au contraire disparaître, ou bien encore susciter des vocations chez d'autres vendeurs de substances.

L'usage de MDMA / ecstasy

Données de cadrage

L'ecstasy se présente sous différentes formes : des cachets aux couleurs et logos variés, appelés « *ecstas, X, taz, XTC, Tata, bonbon...* », de la poudre, avec une très large palette de couleurs, ou des cristaux translucides ou brunâtres, appelés « *MDMA⁴⁵, MD, D, Molly...* ». Ce produit semblerait largement disponible en milieu festif depuis plusieurs années. S'il a été un temps l'apanage de la population techno, l'ecstasy concernerait désormais un plus grande diversité de consommateurs de différents milieux festifs, voire urbains.

Les prix constatés pour un comprimé s'étendent de 5 à 15 €, 10 € en moyenne. Le prix du gramme de MDMA est plutôt situé à 50 €. Les ventes fractionnées de MDMA sont fréquentes, les usagers peuvent ainsi faire l'acquisition d'un dixième de gramme au prix de 10 €.

Une augmentation de la disponibilité de la poudre de MDMA a été rapportée, notamment de bonne qualité. Quant aux comprimés, ils seraient de qualité plus variable et « les arnaques » les concernant plus nombreuses. C'est une des explications qui justifient leur moindre disponibilité sur les deux milieux depuis 2006, et une quasi-absence depuis 2009 (au profit de la MDMA). Les comprimés ont toutefois fait leur réapparition à partir de 2013, et se sont depuis durablement réimplantés, avec une offre très diversifiée de comprimés logo-typés en 3D.

La MDMA, quelles que soient ses galéniques, est essentiellement ingérée, quelquefois sniffée, fumée ou injectée par les adeptes de ce mode d'administration.

A ce produit ont pu être associés du cannabis, de l'alcool, du tabac, du LSD pour réguler ou potentialiser les effets de l'ecstasy. Des usages d'opiacés et de benzodiazépines ont également pu être constatés au moment de la descente.

Parmi les consommateurs d'ecstasy/MDMA, deux significations dans l'usage peuvent être distinguées : un usage festif avec une recherche d'euphorie, de stimulation et d'empathie et un usage anxiolytique, davantage observé en milieu urbain.

Les dommages sanitaires constatés liés à cet usage sont essentiellement : des « bad trips », des états hallucinatoires ou dépressifs, des dépendances aux opiacés induites par leur usage lors de la descente, des problèmes générés par la composition aléatoire du produit.

⁴⁵ MDMA : Méthylène-dioxy-3,4-méthamphétamine

Les faits marquants pour l'année 2017

Une disponibilité de la MDMA et de l'ecstasy qui ne faiblit pas

Une forte présence de la MDMA et de l'ecstasy est encore relevée cette année sur l'ensemble de la sphère festive (alternatif, commercial...). Après quelques années d'un élargissement notable de la diffusion de la MDMA et de l'ecstasy, il n'y a pas observation d'un quelconque phénomène d'essoufflement ou d'un report notable sur une autre substance. Les deux formes ont toujours le « vent en poupe », et les produits en circulation, qui semblent, selon les usagers assez fortement dosés n'est pas quelque chose qui sera rebutant⁴⁶ pour eux : « *Toujours la côte pour la MDMA et l'ecstasy, que ce soit en parachute (achetée en poudre), ou en taz, elle est omniprésente dans le milieu festif. La qualité est de plus en plus forte des comprimés et de la poudre. Les produits sont apparemment extrêmement dosés d'après des témoignages* » (Note ethno festif) ; « *On reste encore dans de grosses consommations de MD, on reste dans cette vague d'il y a quelques années, on reste au top. Et ça deale au sein même des boîtes [de nuit], à l'entrée des toilettes c'est le magasin. Et puis de comportements sexuels désinhibés, des coïts partout* » (Qualy festif).

Les informations sont unanimes pour l'ensemble des personnes interrogés, aussi bien, professionnels intervenant sur l'espace urbain que sur l'espace festif, avec en plus un prix peu élevé rendant le produit très accessible : « *Une disponibilité aisée, des prix qui sont stables. Pas en perte de vitesse par contre contrairement au speed. La forme comprimé, il y en a plus [davantage]* » (Questionnaire bas seuil) ; « *En tout cas, les taz c'est bien à la mode, c'est disponible et pas cher* » (Usager de l'espace festif). Cette forte présence est également constatée par les services application de la loi, notamment dans les saisies qu'ils peuvent être amenés à réaliser : « *Dans les affaires aussi, il y a la présence de la MDMA et de l'ecstasy qui est plus importante (...) dès fois on peut faire des quantités tout à fait notables en saisie. La voie postale est utilisée aussi pour la MDMA. Il y a une importante recrudescence de l'utilisation de la voie postale* » (GF Application de la loi).

Paradoxalement, il n'est pas exclu que la MDMA soit absente sur certains événements festifs urbains d'ampleur importante, comme en témoigne une personne qui ne parvient pas à trouver ce qu'elle cherche et ne se voit proposer que du cannabis : « *Il y en a plein qui vendent du shit oui, mais rien pour la MD. Je suis hyper déçue, je m'attendais vraiment à en trouver juste avant !* » (Note ethno festif).

Une sensible modification du ratio forme poudre/cristal vs forme comprimé

Sur les dernières années on pouvait constater une forte prégnance de la forme poudre ou cristal. Puis progressivement, la forme comprimé qui avait passablement disparue a fait peu à peu sa réapparition. Cette réapparition n'a fait que s'intensifier année après année, pour finalement revenir s'implanter durablement. Cette progression de la forme comprimé fait qu'*a contrario*, la forme poudre/cristal, qui n'avait en parallèle depuis quelques années pas cessé d'être de plus en plus présente semble enfin se stabiliser⁴⁷ : « *Pour le MD, il y a une stabilisation du marché, de l'offre, car le truc était vraiment monté en flèche ces dernières années, à la fois avec le MD en cristaux qu'on trouve toujours et le retour du taz. Mais ça se*

⁴⁶ Ce n'est pas rebutant dans la mesure où la recherche d'information auprès des stands de prévention pour connaître les éventuelles formes en circulation est bien ancrée chez les usagers de l'espace festif : Les mentalités semblent plus informées, ou davantage en demande d'information, vis-à-vis des dosages et des risques concernant la MDMA (Note ethno festif).

⁴⁷ A une autre époque, le phénomène inverse avait été constaté. Fin des années 1990, la forme comprimé était largement celle qui était la plus prisée. Puis progressivement dans les années 2000, elle s'est peu à peu « ringardisée » pour s'éteindre, alors qu'en même temps la forme poudre/cristal tendait à s'imposer avec une diffusion qui ne cessait d'augmenter pendant les années 2010.

stabilise, le taz est beaucoup plus courant » (Qualy festif). A présent, on peut parler à la fois de la forme comprimé qui progresse, et de la forme MDMA qui s'essouffle un peu au profit justement de la forme comprimé : « MDMA en cristaux, un peu une baisse, pas flagrante, mais une baisse, il y en a moins qu'il y a quelques temps. Pour les taz c'est constant, il y a toujours un public friand des taz, mais pour les cristaux un peu moins évoqué, un peu moins recherché. Peut-être parce que c'est plus galère à préparer. C'est peut-être plus facile d'acheter un taz qui fait la même chose » (Qualy festif).

Un autre élément permettant d'étayer ce constat, sur l'espace festif alternatif est la présence plus importante de vendeurs proposant des comprimés: *« Sur les revendeurs il y a plus de revendeurs de taz que de revendeur de MD. Certains cherchent de la MD et au final se rabattent sur les taz. C'est peut être une question de rentabilité, la MD en cristaux est relativement pure et forte, les taz tu peux les doser comme tu veux » (Qualy festif).*

Il n'en demeure pas moins, que les deux formes cumulées constituent toujours le psychostimulant sur les espaces festifs qui est le plus accessible et qui touche une palette de consommateurs toujours plus large.

Un produit avec une image positive dont les consommations sont totalement banalisées

La forte attractivité des usagers pour la MDMA aussi bien que pour l'ecstasy est étroitement lié à l'image positive qu'ils peuvent avoir du produit, image elle-même en lien avec une faible dangerosité perçue des consommations qui pour eux n'entraînent pas une si importante modification de l'état de conscience : *« La MDMA a une image positive, les effets ne sont pas assez défonçant pour qu'ils le mettent en lien avec un danger quelconque. Les effets sont trop agréables sur le coup et puis ça ne modifie pas tant que ça leur comportement » (Questionnaire bas seuil).*

Consommer un comprimé d'ecstasy pour la jeune génération peut désormais s'assimiler à un rite de passage obligatoire : *« Les taz c'est d'un banal. C'est la première communion, l'Ostie » (Qualy festif) ; « L'usage de l'ecstasy est totalement banalisé » (Questionnaire bas seuil).*

C'est le constat qui pouvait être fait il y a quelques années encore avec la première expérimentation de cannabis qui pouvait avoir cette fonction d'initiation ou d'intégration : *« La MDMA c'est devenu le nouveau cannabis. Avec le cannabis, il n'y a plus de tabou. La MDMA c'est la drogue de cette génération, la MDMA vient prendre cette place » (Usager de l'espace festif).*

Contribuant toujours à l'attractivité des comprimés d'ecstasy, les différentes formes présentes sans cesse renouvelées contribuent à les rendre banals et anodins : *« Les taz c'est des bonbons, ça crée une banalisation de la consommation. Les noms sont attirant, cerise bleue, Mario Kart bleu, Mario Kart rouge, coccinelle, Nespresso. La diversification, les noms attirent le public (...) les couleurs c'est important, comme avant avec la MD⁴⁸, les couleurs violettes, noires, c'était super, alors que ce n'est que du colorant » (Qualy festif).*

Un profil de jeunes consommateurs

Depuis quelques années, il est relevé une importance des consommations chez les plus jeunes. Les consommations peuvent, en effet, intervenir très tôt. Les expérimentations de cannabis qui interviennent en moyenne vers 15 ans sont suivies de très près par celles d'ecstasy-MDMA qui s'étendent au-delà de cette période : *« Pas d'évolution c'est la drogue des teenagers, les 16-20 ans après ils vont sur la cocaïne. Ça peut être consommé parce que le*

⁴⁸ Il y a quelques temps, différentes couleurs de MDMA pouvaient circuler, ce qui se traduisait dans l'esprit des consommateurs par une large variété de MDMA accessible. Actuellement, l'offre est plus centrée sur une seule forme de couleur de MDMA, à savoir une MDMA avec l'apparence de cristaux brunâtres.

produit est là. C'est toujours le premier stimulant expérimenté en usage festif. C'est consommé de plus en plus jeune » (Usager de l'espace festif) ; « Chez les 16-25 ans, c'est le produit qui pose le plus de souci. Il y a une augmentation depuis 5 ans même si ça se stabilise un peu. On a des consommateurs de drogues qui sont encore dans leur lune de miel. Pour les jeunes la coke c'est trop cher, la MD c'est ce qu'il y a de moins cher, de plus facile à utiliser avec les comprimés, tu gobes, c'est facile (...) la coke c'est quand même sur des personnes plus âgées, les premières consos c'est de la MD ou du speed » (Qualy festif). Après les premières expérimentations, les consommations peuvent rapidement atteindre un niveau de régularité, qui, à plus ou moins moyen terme, ne sera pas sans conséquence : « On est sur des profils lycéens, étudiants, des soirées entre copines et tous les week-end des prises d'ecstasy, ça peut rapidement être 4 fois par semaine sans se questionner, avec en conséquence un effondrement de l'humeur qui peut justifier une demande de suivi. Et là on n'est pas du tout sur des profils teufeurs. Des consultations plutôt CJC, c'est la porte d'entrée, après le suivi peut se faire au CSAPA. Avec ces , on sort du cadre festif techno » (Questionnaire bas seuil).

Les modes de consommation de la MDMA et de l'ecstasy

En termes de consommation, la MDMA est principalement ingérée, sous forme parachute. Cette forme est d'ailleurs extrêmement bien assimilée désormais, dans la mesure où les usagers à une époque préféraient acheter un gramme de MDMA à plusieurs et confectionner eux-mêmes leurs parachute. Désormais, ils sont moins réticents à acheter un « para » tout fait : « Ici il n'y a pas trop d'utilisation d'alu pour la MDMA, c'est plus pour la came. C'est plus consommé en pochon déjà préparé, en parachute » (Questionnaire bas seuil) ; « Un petit peu de sniff de MD, mais sinon c'est gobé » (Usager de l'espace festif). Il n'empêche qu'il peut toujours exister un doute sur le contenu et la quantité exacte du parachute : « Avec les parachutes les gens ne vérifient même pas ce qu'il y a dedans. En soirée, c'est compliqué de vérifier. C'est intéressant pour le dealer de vendre au parachute, vu le prix au gramme, tu doubles les gains » (Questionnaire bas seuil).

Dans les espaces festifs commerciaux, la consommation de parachute revêt un caractère de discrétion en comparaison du fait de « prendre une trace » : « La MDMA c'est plus en parachute en termes de conso. Dans les boîtes c'est plus para, c'est plus discret et pratique » (Qualy festif). D'autre part, toujours dans ce type d'espace, des consommations directement dans les boissons peuvent être observées, là aussi, elles auront un fort caractère de discrétion : « La MDMA est consommé dans des verres ou boissons mais plutôt sur les espaces festifs commerciaux » (Note ethno festif). Toujours est-il que par le fait de consommer de la MDMA en parachute, les usagers sont dans un fractionnement des consommations, ce qui peut limiter les risques de surdosage.

Pour les comprimés, c'est un peu la même chose : « Ils séquentent, ils fragmentent et les taz doivent être moins forts. Le geste de fragmenter est bien assimilé ils [les usagers] écoutent » (Qualy festif). Vient s'ajouter à la fragmentation des prises de MDMA ou d'ecstasy, la volonté de pouvoir tester son produit : « Les demandes de testing dans le milieu festif sont extrêmement récurrentes. Le fait de fractionner son taz plutôt que de le gober en entier, ou d'effectuer des demis-paras, sont devenues des pratiques bien imprégnées, notamment chez les plus jeunes » (Note ethno festif). Tout cela contribue à une relative baisse de demandes de prise en charge, notamment sur l'espace festif alternatif : « Avec la MD un peu moins peut-être en termes de prise en charge (...) du fait qu'il y ait plus de taz et moins de cristaux, on fait moins de prise en charge pour de la MD sur des bad trip » (Qualy festif). On peut peut-être formuler l'hypothèse d'une possible responsabilisation des consommateurs vis-à-vis de ce produit dont ils commencent à maîtriser les effets après quelques temps de consommation.

Pour revenir un instant sur le sniff, on constate que ce n'est pas la modalité la plus importante, d'une part parce-que le sniff n'est pas un geste naturel (en comparaison du fait d'ingérer ou de gober), et d'autre part parce qu'avec la MDMA en cristaux, le sniff peut être assez douloureux. Ceux qui passent le pas avec la MDMA se trouveront alors en capacité à pouvoir sniffer n'importe quoi d'autres : « *Ceux qui sniffent, après ils peuvent passer à la coke, vu qu'ils ont déjà sniffé de la MD. C'est vraiment la porte d'entrée pour les autres produits* » (Qualy festif).

Des achats d'ecstasy via internet (darknet) plus fréquents

Les services application de la loi relèvent une fréquence plus importante du recours à internet, et notamment le darkweb pour l'acquisition de MDMA ou d'ecstasy. Avec dans la chaîne de livraison, la voie postale qui servira à acheminer les produits (« *La voie postale est utilisée aussi pour la MDMA. Il y a une importante recrudescence de l'utilisation de la voie postale. Lorsque la découverte est faite au centre de tri, soit à Roissy ou à Chilly-Mazarin, les centres de tri douanier, on a l'autorisation du Parquet pour livrer le colis à destination sous notre contrôle, ce qui nous permet d'appréhender le destinataire* », GF Application de la loi). Un des intérêts perçus est un sentiment de relative discrétion et surtout un moindre coût financier à l'achat : « *L'ecstasy se vend 10 euros le cachet avec un prix d'achat moindre sur le darknet, 3 euros, donc le bénéfice est rapide* » (GF Application de la loi) ; « *Les prix des taz, c'est affolant. Le deep web a un impact sur le marché, tu peux trouver des taz à 5 euros si tu connais qui contiennent 200mg de MD et le vendeur il a du le toper entre 20 et 50 centimes* » (Usager de l'espace festif).

C'est la quantité achetée sur le darknet qui va permettre de faire une économie substantielle, largement plus que ce peut être observé sur le marché « dans la vraie vie » : Le prix reste inchangé pour les taz et les paras vendus sur le milieu festif : 10 euros en règle générale. Pour le gramme de MD en poudre cependant, les prix oscillent en fonction des périodes. Il est arrivé d'en trouver des vraiment peu chers sur Rennes, aux alentours de 20 ou 25 euros cet été, même si le prix moyen reste de 50 à 60 euros. Sur le darkweb en revanche, des prix « de gros » sont appliqués, et il est donc possible de faire baisser ces prix dès lors qu'on en achète en assez grande quantité (Note ethno festif).

Différentes formes de MDMA ou d'ecstasy atypiques sur l'espace urbain

Les observations ethnographiques réalisées sur l'espace urbain révèlent que certains usagers, habitués de cet espace, ont pu faire état de la possible présence de plusieurs formes atypiques de MDMA :

- de la MDMA sous forme cristal/poudre, dite « *MD noire* », particulièrement forte aurait circulé ;
- Un cachet d'ecstasy aurait été vendu sous l'appellation « *Hulk* » logo provenant du comics/ couleur verte), et serait coupé à la méthamphétamine (un jeune de 18 ans aurait fait un bad trip dans un squat et aurait été pris en charge par les pompiers) ;
- Des comprimés présentant plusieurs types de couches de couleurs différentes : l'un bleu/blanc (présenté comme étant un mélange de MDMA -bleu- et de kétamine-blanche ; l'autre orange/blanc/orange). Ce dernier est décrit par un habitué des consommations comme particulièrement puissant entraînant des hallucinations et pertes de repères temporels avec seulement 1/4 de comprimé (associé alcool, au moins).

Rien ne permet d'attester de la véracité de la présence/existence de ces différents produits. Les rumeurs sont souvent excessives sur l'espace urbain et les croyances (ou fausses croyances) tenaces.

L'usage d'amphétamines-speed

Données de cadrage

Les amphétamines sont des psychostimulants puissants, utilisés comme produit dopant ou dans un cadre toxicomane (effets stimulants et anorexigènes).

Appelé communément « speed » par les usagers, ce produit se présente sous la forme d'une poudre ou d'une pâte, aux couleurs variées. Il serait plus ou moins disponible selon les milieux fréquentés.

Actuellement le prix moyen du gramme oscille entre 15 et 20 € le gramme. La composition de ce produit serait relativement méconnue des utilisateurs. Le lien entre « speed » et amphétamines ne serait, par exemple, pas toujours établi.

Le « speed » peut être ingéré, sniffé ou injecté. L'ingestion serait un mode d'usage qui se répand, après une période où le sniff était privilégié, malgré les sensations de brûlure occasionnées au niveau des narines.

A ce produit, de l'alcool, du tabac, du cannabis ont pu être associés de même que des usages d'opiacés ou de benzodiazépines lors de la descente.

Les consommateurs de ce produit en apprécieraient les effets durables et stimulants. Le « speed » serait perçu comme un produit facilement maîtrisable, ne modifiant pas la conscience. Bien que ses effets soient proches de la cocaïne, ses détracteurs sembleraient le trouver moins subtil. Il serait qualifié de « cocaïne du pauvre ».

Les personnes consommant du speed seraient principalement issues du milieu festif techno ou punk, des populations marginalisées et de communautés migrantes issues des pays de l'Est.

Les dommages sanitaires constatés liés à cet usage ont été des cas de déshydratation, de perte d'appétit, des épisodes paranoïaques et plus largement de troubles du comportement, avec accès de violence et des dommages liés au mode d'administration.

Les faits marquants pour l'année 2017

Confirmation de la perte de vitesse des amphétamines

La perte de vitesse des amphétamines est amorcée depuis quelques temps maintenant, et notamment en 2016, où l'on pouvait remarquer une nette diminution de sa présence, notamment sur l'espace festif alternatif. En 2017, ce constat se renforce, avec également un déclin relevé sur l'espace urbain : « *Les amphétamines sont en perte de vitesse, pas vraiment très présentes ou pas très recherchées. Il y a toujours quelques fidèles aux amphet's qui en consomment depuis longtemps. Pour le reste c'est ponctuel, ce n'est pas trop mis en avant ou alors avec autre chose* » ; « *On en entend moins parler. Ça fait partie du cocktail mais ce n'est pas le produit qui ressort. On a l'impression qu'il est passé en second plan même si il est toujours présent. C'est présent sans trop l'être* » (Questionnaire bas seuil).

Sur l'espace urbain, les observations ethnographiques montrent que les consommations semblent être essentiellement présentes et resserrées auprès du public précaire qui, a des moyens financiers plus limités pour l'acquisition de produits psychoactifs plus « nobles » : « *Le speed on en voit un peu moins quand même. Ce n'est pas une consommation très répandue. Le speed c'est devenu un produit pour les précaires* » (Questionnaire bas seuil).

Concernant l'espace festif alternatif, les observations ethnographiques indiquent la confirmation d'un net recul, et une visibilité moindre, notamment en raison d'une plus grande présence de substances psychostimulantes bien plus prisées (cocaïne, MDMA). Sur le milieu hardcore / techno, les amphétamines sont toujours présentes, mais sur des cercles plus restreints (Note ethno festif) ; « *Amphétamines. Le produit est en perte de vitesse de ouf, parce qu'il y a plus de la cocaïne et la MDMA* » (Qualy festif).

Malgré ce recul, les amphétamines n'ont, malgré tout, pas totalement disparues de la palette des produits consommés. Et paradoxalement, malgré cette présence moins importante du speed, il peut être tout à fait possible de voir circuler des produits jugés être d'excellente « qualité » : « *Apparemment on trouve plus facilement du produit de meilleure qualité, plus de la pâte que du vieux trucs tout sec. La pâte est vraiment gage de qualité, l'odeur du produit nettoyant est vraiment gage de qualité aussi, quand ça sent le Pec citron et que c'est pâteux* » (Qualy festif). L'aspect financier est également un argument possible de consommation : « *Pour une partie des teufeurs, c'est un produit qui n'est pas cher et qui est disponible* » (Qualy festif) ; « *Le speed ça ne vaut rien, 10 ou 20 euros le gramme si ton pote te le vend. Sur le deep web, il est en dessous de la barre des 10 euros le gramme à partir du gramme, si tu achètes 100 grammes, ce sera 1 ou 2 euros et sur des trucs assez purs, où le mec il pourra recouper derrière. Le prix de l'amphétamine est presque nul* » (Usager de l'espace festif). Par moment et en fonction des endroits, trouver du speed peut s'avérer difficile. Le témoignage d'une personne recueilli sur une teuf va dans ce sens : « *Il y a bien des gens qui me filent des plans mais à chaque fois on me propose de la cocaïne. J'ai pas les moyens moi, j'ai prévu que 20 balles !* » Au final la personne, « *un peu énervée* » reconnaît « *avoir galérer* » 3 heures pour trouver ce qu'elle cherchait (Note ethno festif).

Un produit perçu de manière assez peu positive

Il n'y a pas que la présence plus importante de la MDMA et de la cocaïne qui explique la perte de vitesse constatée des amphétamines. La perception de ce produit par les usagers est plutôt négative : « *Une partie des gens se disent que vue que c'est la coke du pauvre, c'est plus nocif, c'est moins bon* » (Qualy festif). D'autre part, les amphétamines sont toujours reliés à des effets psychoactifs qui ne sont pas les plus intéressants et à des effets secondaires assez peu agréables : « *Le produit est vachement mal connoté au niveau des effets secondaires* » (Usager de l'espace festif) ; « *La descente n'est pas la même, l'effet recherché est là mais les autres effets ne sont pas les mêmes. Ce n'est pas très subtils comme effet, les effets de la coke sont plus subtils. Tu ne dors pas, tu as le genou qui fait comme ça [description de mouvements rotuliens saccadés incontrôlables] (...) avec la coke, quand tu as décidé de dormir tu peux, tu peux te poser, alors qu'avec le speed tu es une pile électrique, tu veux dormir, tu es exténué ça ne viendra pas. Limite tu es fluo dans la nuit et c'est chiant. Tu as l'impression de ne jamais être au bon endroit au bon moment. Tu veux toujours bouger, voir d'autres personnes* » (Qualy festif).

Un professionnel d'une structure bas seuil de l'espace urbain décrit l'état des usagers après une session de plusieurs jours de consommation d'amphétamines de la manière suivante : « *Quand ils arrivent au bout de trois jours de consommation, ils sont complètement crispés, ça fait trois jours qu'ils n'ont pas dormi. Ils n'ont pas la thune non plus pour l'héro qui pourrait leur permettre de se calmer, donc c'est souvent du mésusage médicamenteux, ou ils fument, ou shootent des douilles. Ils font avec les moyens du bord* » (Questionnaire bas seuil).

Un produit plutôt mal utilisé

Les consommations d'amphétamines se font le plus souvent par voie nasale alors que la biodisponibilité du produit est plus importante par la voie orale : « *C'est un produit aussi qui est très mal consommé, notamment en sniff (...) à partir du moment où tu expliques qu'il vaut mieux gober le produit, il est mieux perçu* » (Usager de l'espace festif). Il semblerait toutefois qu'il y ait une sensible augmentation des gens sur l'espace festif à consommer en parachute, mais il s'agit d'un public plus averti et ayant une ancienneté dans les consommations : « *Le changement c'est qu'il y en a un petit peu plus qui le prennent en parachute plus qu'avant. C'est plus un public trentenaire qui le prennent en para, ou alors des gens qui sont ont un piercing au nez et du coup ils ne peuvent pas "tracer"* » (Qualy festif).

D'autre part, en mauvaise utilisation, sont relevées des successions continues de prises afin d'augmenter progressivement les effets, comme les usagers pourraient le faire lorsqu'ils consomment de la cocaïne où il y a multiplication des prises : « *Les amphétamines contrairement à la coke ce n'est pas un produit de montée, c'est un produit de plateau. Si tu prends juste l'amphétamine ça durera entre 4 et 6 heures, c'est un produit de plateau avec un rush. Les gens vont le consommer comme la coke, en prenant limite une trace toutes les heures pour avoir le rush. Du coup ils se retrouvent en surdosage extrême* » (Usager de l'espace festif).

Concernant la méthamphétamine

Comme pour les années précédentes, quasiment aucune information sur la méthamphétamine n'a été recueillie. Il semble qu'il n'y ait pas de présence de ce produit en Bretagne. Les seuls éléments restent des hypothèses de possibles consommations mais uniquement dans des contextes ou dans des sphères privées. Ainsi, il y a notamment l'idée de consommations de méthamphétamines par des chemsexuels qui ont les compétences de pouvoir acheter sur internet (c'est ce qu'ils font notamment avec l'achat de cathinones).

D'autres éléments font état de présence sporadique de méthamphétamine, mais bien souvent il s'agit plutôt d'amphétamines un peu plus forte que d'habitude (Note ethno festif).

L'usage de khat

Données de cadrage

Le khat est une espèce d'arbuste ou d'arbrisseau de la famille des célastracées, originaire d'Afrique orientale, et dont la culture s'est étendue à la péninsule arabique (surtout Yémen, Somalie, Éthiopie, Djibouti). Son usage est connu chez les populations de ces régions qui « broutent » ces feuilles pour leurs vertus stimulantes et euphorisantes.

Le khat fait l'objet d'un usage rituel ancestral semblable à celui de la coca où les feuilles fraîches sont mâchées comme stimulant. Le principe actif du khat est volatil, c'est pourquoi les feuilles doivent être consommées fraîches, ce qui limite l'extension de sa consommation en dehors des zones de production.

Ce produit a été classé sur la liste des stupéfiants en France en 1995.

Sur le site de Bretagne, ce produit a été observé pour la première fois en 2007 par le dispositif TREND. Depuis il fait l'objet d'observations récurrentes mais toujours en lien avec des usages communautaires, notamment des personnes originaires de la péninsule arabique qui parviennent à s'en faire livrer par la voie postale.

Les faits marquants pour l'année 2017

Il est régulièrement relevé la présence de khat sur le territoire, khat principalement à destination de certaines communautés ethniques vivant en France, avec des consommations qualifiées de « culturelles ». Cette année, le constat est le même. Toutefois, les services applications de la loi ont enregistré un nombre plus important de saisies : « *Une grosse année pour le khat, on a fait pas loin d'une centaine de kilos. Les volumes ne sont les mêmes que celles des autres années* » (GF Application de la loi). Concernant les arrivages, il est constaté que ce n'est pas uniquement du khat frais, mais également du khat séché dans des sacs conditionnés : « *Par voie postale, des gros colis. Ça arrive en thermo-soudé. ça arrive séché aussi comme du thym. On en a intercepté quelques uns. Le thermo-soudé, si c'est bien fait est difficile à repérer pour les chiens de service, et ça permet de conserver la fraîcheur* » (GF Application de la loi).

L'usage de kratom

Aucun élément sur le kratom n'a été recueilli cette année.

L'usage d'hallucinogènes

L'usage d'hallucinogènes naturels

L'usage de cannabis

Données de cadrage

Le cannabis, que l'on peut trouver sous forme de résine (« *shit, chichon, teush...* ») ou d'herbe (« *beuh, beuze, weed...* ») est extrait d'une plante aux propriétés psychoactives (le cannabis sativa). Sa consommation tendrait à se banaliser depuis de nombreuses années. C'est un produit que l'on peut qualifier de très disponible et accessible.

L'autoproduction, relativement présente en Bretagne, est une particularité à noter dans l'approvisionnement du cannabis.

Le cannabis peut être ingéré ou fumé. Ce dernier mode d'administration est le plus courant. L'usage de la pipe à eau (bang), s'il n'est pas le plus répandu, est néanmoins fréquemment observé en Bretagne.

S'agissant de poly consommation, il a pu être observé une association du cannabis avec tous les produits psychoactifs cités dans ce rapport, tantôt pour réguler leurs effets, tantôt pour les potentialiser.

L'usage de cannabis semble être banalisé chez ses consommateurs, notamment chez les jeunes. Il peut être considéré comme un rituel de passage, le signe d'appartenance à un groupe ou un moyen de communication et est apprécié pour ses effets apaisants et désinhibants. Le regard des non usagers sur son usage serait, quant à lui, mitigé : entre tolérance, inquiétude et rejet.

Les dommages sanitaires liés à cet usage et évoqués ont été des difficultés psychiques, des troubles psychiatriques, des dépendances ressenties « physiquement », des problèmes respiratoires, des troubles alimentaires, des troubles de la libido.

Les faits marquants pour l'année 2017

Le cannabis, encore et toujours, une très forte présence

Argumenter sur l'omniprésence du cannabis, c'est certainement enfoncer une porte ouverte. La présence du cannabis est vraiment très importante et ne se limite pas aux espaces d'observation de TREND. Le cannabis est de très loin la substance psychoactive la plus consommée. Cela touche un spectre de population extrêmement diversifié⁴⁹ : « *Pour le cannabis : c'est une question de tendance, d'époque, de marché* » (GF Application de la loi).

Il n'y a pas de changement notable, pas d'évolution marquante, d'année en année, les constats sont les mêmes : « *C'est le même niveau de consommation, le même type d'usage, avec une*

⁴⁹ Il a même été relevé cette année des reprises de consommation chez des quarantenaires qui avaient fumé du cannabis étant plus jeune puis cessé. Certains peuvent s'y remettre, y trouvant un anti-stress « naturel » ou un moyen de décompresser des affres de la journée : « *Et puis des gens qui se remettent à fumer à 40 ans, une reprise des consommations après un long arrêt* » (GF Socio-sanitaire). D'autre part, des consommations peuvent se faire dans un cadre familial pour une occasion festive (ex. un repas de Noël), montrant là des usages totalement décomplexés et un tabou sur la consommation de drogue qui s'effrite davantage (Usager de l'espace festif).

constance » (Questionnaire bas seuil). D'importantes consommations, comme habituellement, sont repérées chez les usagers de l'espace urbain : « *Pour eux c'est totalement banalisé, c'est comme une clope. Ce n'est même plus l'effet psychotrope. Les consommations peuvent être impressionnantes. C'est joint sur joint et pas des légers. Tout le temps, dès qu'ils se lèvent. C'est devenu automatique pour eux, tout le temps. Ils ne parlent pas de beuh ou de résine même si il y les deux à tourner. Ils prennent ce qui se présente. Mais en termes de coût c'est quand même beaucoup plus de la résine*⁵⁰ » (Questionnaire bas seuil).

Il y a toujours la progression régulière de la forme herbe. Sur l'espace urbain, il y a cette progression, mais la forme résine a toujours une importante longueur d'avance : « *C'est quand même plutôt résine. Mais la weed est quand même bien présente. Ils recherchent plus la weed, mais ce qui est disponible en ville c'est la résine. C'est plus facilement accessible et notamment dans les quartiers. On en voit de moins en moins qui vont dans le centre pour se fournir, ils vont plus facilement se fournir dans les quartiers très connus. Ça fait partie du quotidien* » ; « *Herbe résine un peu de tout, c'est difficile d'identifier quelque chose autour de cela, ça dépend du réseau dans lequel ils sont. Certains vont plus tourner avec de la beuh parce qu'ils ont un accès assez simple* » (Questionnaire bas seuil).

Sur l'espace festif, la progression de l'herbe est également relevée, avec un engouement qui se développe toujours plus : « *La résine et l'herbe sont toujours aussi omniprésentes sur le milieu festif, avec cependant des productions de plus en plus locales concernant la weed. Pour certains consommateurs, le shit reste un moyen de dépannage lorsqu'il n'y a pas d'herbe disponible immédiatement* » (Note ethno festif). Le point de crispation pour les usagers de l'espace festif est la possibilité de se faire contrôler après l'événement et d'être positif à un test salivaire avec le risque de perdre le permis de conduire. De ce fait, l'interrogation sur les techniques d'adultération de la salive auront été plus évoquées cette année par les usagers de l'espace festif : « *C'était beaucoup évoqué il y a quelques années [adultération de la salive] puis plus évoqué, mais depuis l'apparition des nouveaux tests salivaires, ça revient. Les cleaners⁵¹, il y a de plus en plus de questions et de plus en plus de "on dit", ça devient la chasse à comment faire pour ne pas se faire chopper. Ce n'est pas que ça marche mais ça rassure les gens* » (Qualy festif). De plus, dans leur esprit, détenir une petite quantité de cannabis ne présente pas un caractère d'illégalité. Le rapport à la loi des consommateurs de cannabis n'est pas très clairement établi : « *Sur l'illégalité, il y a un truc. Pour le cannabis, toutes les pistes sont brouillées, quand ils ont une petite quantité ils pensent avoir le droit* » (Qualy festif).

Sur Rennes (comme dans beaucoup d'autres villes en Bretagne ou ailleurs en France), le cannabis est extrêmement présent et visible au niveau du deal de rue : « *Au niveau quantitatif, il y a énormément de point de deal avec le cannabis [sur Rennes]. En deal de rue, il y a certains points c'est 20 clients à l'heure, c'est impressionnant* » (GF Application de la loi).

L'auto-culture, un phénomène bien établi

On peut désormais considérer que l'auto-culture de cannabis est un phénomène bien établi, bien présent sur la région. Ces cultures se développent à des degrés très divers, de la personne qui fera pousser un ou deux plants chez elle, jusqu'à la culture de plusieurs centaines de plants en hangar, avec bien entendu, toutes les possibilités intermédiaires entre ces deux cas de

⁵⁰ Notamment en raison d'un prix d'achat moins élevé que pour la forme herbe.

⁵¹ Il s'agit de produits vendus dans le commerce ayant la particularité de pouvoir nettoyer les toxines salivaires. Vendus sous forme de spray buccal, les cleaners peuvent fausser les tests salivaires et rendre indétectable la consommation de cannabis.

figure : « *Le constat global est une généralisation de la cannabiculture, c'est un problème d'évolution des mœurs, ça se banalise. Le matériel est immédiatement disponible avec plus ou moins d'anonymat, ça rend la culture de cannabis possible, pas facile parce que c'est une culture contraignante, mais abordable* » (GF Application de la loi). Invariablement, ce type de production, dans l'imaginaire des gens, amène à penser que l'herbe de cannabis ainsi produite présentera un caractère naturel, or bien souvent, ce n'est absolument pas la cas. Les cultivateurs ont fréquemment recours à des engrais, des pesticides, tout produit qui leur permettra d'avoir l'assurance d'une production rentable et efficace : « *Ce n'est pas de la culture et de la production bio, sans engrais, je maîtrise ma consommation et je ne m'expose pas à l'achat et au risque d'un dealer. Quand on voit les engrais et les produits qu'il faut mettre pour que la plante puisse s'épanouir et produire* » (GF Application de la loi). La conséquence à cela est de voir régulièrement augmenter les taux de THC dans les productions d'herbe cultivées localement : « *Dans beaucoup de pays dont la France on voit une augmentation de ce phénomène d'auto-culture et une augmentation des concentrations en THC avec des dangers quand on expose les plus jeunes, une augmentation des effets secondaires* » (GF Socio-sanitaire).

D'autre part, la recherche de gains financiers ne peut pas être occultée, notamment lorsque les plantations présentent un volume conséquent : « *Dans les profils qu'on a eu, initialement c'était des auto-culteurs et voyant la facilité du gain et les rendements possibles [ils] sont tombés dans le système [du deal], c'est très pervers* » (GF Application de la loi).

A propos des produits issus de la transformation de cannabis.

Le développement de la fabrication de produit issus de la transformation du cannabis est encore confidentiel à l'échelle de la région, mais est une réalité. Le peu d'observation sur ces produits trouve son explication dans le fait qu'il s'agit le plus souvent de transformation personnelle dans le but d'une consommation personnelle, et non à destination de vente sur le marché du cannabis.

Parmi ces produits, il y a notamment la fabrication d'huile de cannabis ou de wax, de pâte ou de cire de cannabis : « *C'est un truc qui se fait, mais qui ne se vend pas. Ou alors si ça se vend, c'est dans des réseaux confidentiels, pas cher car on est sur un marché illégal pour un produit pour lequel il y a une forte demande. C'est des prix comme à Amsterdam, 80 euros pour un gramme si c'est vraiment de la wax et si c'est des extractions à l'ancienne avec de l'alcool ce sera plus autour de 50-60 euros. Mais c'est hyper rare, c'est des épiphénomènes, les gens les gardent pour eux. C'est des trucs d'initiés, c'est hyper fort, notamment pour ceux qui ne sont pas habitués au cannabis* » (Usager de l'espace festif). De plus, les transformations de ce type nécessitent un vrai savoir-faire et d'avoir du matériel adéquat : « *Il y en a qui ont tous leur matos, ils produisent mais ils ne vendront jamais* » (Usager de l'espace festif).

La fabrication de résine artisanale à partir d'herbe auto-produite est également une modalité en développement : « *C'est comme ceux qui font leur propre haschich sur leur récolte, ils peuvent vendre leur beuh mais ils ne vendront jamais leur haschich. La raison évoquée, c'est qu'ils ne veulent pas vendre un produit trop cher. C'est des produits tellement rares, qu'ils n'ont pas de valeur. Ils produisent leur résine avec plusieurs techniques comme les Ice'o'lator. Ça permet de faire des trucs de qualité supérieure* » (Usager de l'espace festif). Un autre élément permettant d'étayer ce constat, est la possibilité de trouver en commerce des machines pour exécuter la transformation, comme le cas du Résinator mis en évidence dans l'affaire Indoor Garden : « *Mais aussi le fameux Résinator pour recycler les déchets de l'herbe et en faire de la résine* » (GF Application de la loi).

Une plus grande diffusion du CBD

En lien avec le cannabis, le CBD, cannabinoïde, présent dans le cannabis aura été beaucoup évoqué cette année⁵².

Parmi les personnes intéressées par le CBD, il ressort notamment le profil de ceux qui ont quelques années de consommation de cannabis, et qui passés un certain âge veulent se mettre à distance du cannabis, tout en continuant à consommer quelque chose qui leur apportera des effets... mais plus « light » : « *L'arrivée du CBD, ça fait quelques années qu'on en parle, que les usagers de cannabis en parlent. Mais là maintenant il est disponible et ça va changer beaucoup de choses. Les personnes qui sont dans un usage quotidien au-delà du côté addictif du THC qui va procurer du plaisir, ils vont rechercher les effets relaxants du produit, les effets antipsychotiques, les effets sédatifs pour le sommeil, les gens ne sont pas dépendants au THC, ils sont plus dépendants au CBD. Le fait d'arriver sur le marché maintenant avec des produits qui ne contiennent pas de THC, ça change tout ce qui a été dit sur le cannabis et sur la manière dont on le percevait* » (Usager de l'espace festif).

L'aspect nouveauté relayé par les médias a certainement amplifié le phénomène : « *Le CBD est très présent. C'est plus soft, des trentenaires quarantenaires qui veulent se mettre à distance du THC (...). De la curiosité, un effet médiatique. Il y a un petit intérêt. A la fois de gens qui consomment du cannabis et qui serait curieux, ceux qui sont passés à la vapote. Des interrogations et de la grosse méfiance* » (Questionnaire bas seuil).

L'aspect légal du CBD en comparaison du cannabis est un argument qui peut être mis en avant : « *Le CBD, on peut l'acheter sur internet sur des sites commerciaux qui ont pignon sur rue en restant dans les clous de la législation française. C'est légal mais ça n'a pas de statut juridique propre, un peu comme pour les NPS au final* » (Qualy festif) ; « *lors des derniers stages "justice", le CBD en cigarette électronique a été très évoqué, notamment sous la forme e-liquide. L'idée aussi c'est de ne pas se faire serrer leur permis de conduire, c'est une façon de voir les choses. Ils commencent à jouer avec les cannabinoïdes maintenant avec l'idée de ne pas se faire serrer parce que ce n'est pas répertorié* » (Questionnaire bas seuil).

Le contre-pied à cela serait de penser que le CBD est un produit « gentillet », légal, avec des effets psychotropes peu prononcé, or comme pour tout produit tout est question de dosage : « *Tout dépend de la quantité, si c'est faible ça sera plus de la détente, et suppression des douleurs musculaires, mais ça ne sera pas handicapant, peut être pour la conduite un petit peu car ça a un petit côté sédatif. Sur des doses plus importantes, ça fait un côté Tercian, ça te zombifie et tu n'as plus envie de rien quand tu en prends* » (Usager de l'espace festif).

L'usage de champignons hallucinogènes

Données de cadrage

Deux principaux types de champignons ont été rencontrés au cours de nos investigations ces dernières années : Les premiers sont les psilocybes, présents localement dans les champs au moment de l'automne. Étant relativement accessibles, ils sembleraient être davantage l'objet de dons ou de trocs que celui d'un trafic. Lorsque cela a été le cas, ils étaient vendus entre 1 et 3 € les dix champignons.

Ils peuvent être consommés frais ou séchés et sont généralement ingérés, intégrés ou non à une préparation culinaire. Étant majoritairement consommés en cadre festif, l'alcool, le tabac et le cannabis leur seraient fréquemment associés. Leur association avec de la MDMA ou du « speed » permettrait l'apport d'une touche psychédélique à l'effet stimulant.

Chez les usagers, les champignons possèdent l'image d'un produit naturel, aux effets hallucinogènes maîtrisables et euphorisants. Leur dangerosité serait considérée comme moindre, notamment par rapport aux produits de synthèse. Les troubles digestifs seraient les principaux dommages sanitaires évoqués.

⁵² La forte médiatisation autour du CBD n'est certainement pas étrangère à cela.

Autre variété champignons faisant l'objet d'observations : les champignons d'origine étrangère, tels que les champignons mexicains ou hawaïens qui sont consommés en Bretagne. Internet serait le mode d'approvisionnement principal. Par son biais, il serait possible de commander des champignons mais aussi des kits afin de procéder à leur culture.

Ces champignons sont consommés de la même manière que les « psylos ». Les effets ressentis seraient, selon les usagers, plus agréables que ceux des champignons français. Ils seraient cependant, réputés plus forts.

Les faits marquants pour l'année 2017

Un moindre recours à la cueillette

Dans les modalités d'acquisition des champignons, les cueillettes de psilocybes poussant localement ne semblent qu'assez peu pratiquées (Note ethno festif). Ce constat ne porte pas uniquement sur l'année en cours. D'années en années, cette « tradition » ne semble plus être de mise : « *Il y a moins les recherches de champignons entre copains dans les bouses* » (Qualy festif). L'argument d'une météo défavorable est un argument avancé : « *Ce n'est pas beaucoup ressorti cette année. Mauvaise saison selon eux [les usagers]* » (Questionnaire bas seuil). L'autre argument à ce désamour pour la cueillette des champignons locaux est la facilité de pouvoir les produire soi-même.

L'auto-culture de champignons hallucinogènes et ses consommations conviviales

Dans la continuité des années précédentes, la pratique de l'auto-culture de champignons constitue un moyen d'avoir des champignons hallucinogènes plus simple que d'aller les chercher dans la nature. L'achat de box sur internet sur des sites spécialisés est, en effet, quelque chose de plutôt aisé. De plus, la culture en elle-même ne présente pas de difficulté insurmontable (en comparaison de la culture de cannabis qui est plus technique). L'autre argument favorable à ce mode de culture est la possibilité d'avoir accès à des variétés de champignons plus exotiques (mexicains, hawaïens...) et présentant un potentiel hallucinogène plus puissant que les variétés locales. D'autres peuvent y voir un moyen de faire une plus-value financière en revendant l'excédent de la récolte non consommé, même si les gains ne seront pas trop importants, et qu'il n'existe pas de véritable marché de vente de champignons hallucinogènes : « *Il y a toujours le développement de l'auto-culture, c'est le moyen de se faire un billet facilement. 30 euros une boîte, tu peux te faire 150 euros alors que tu as attendu 1 mois. Ce n'est pas un marché structuré. Les mecs ils achètent parce qu'ils ont envie d'en prendre et ils en revendent, le surplus* » (Usager de l'espace festif).

Les consommations de champignons hallucinogènes issus de la culture en box se font plutôt en groupe restreint au domicile : « *Beaucoup d'auto-culture, ils achètent les box, font sécher les champottes et les prennent. Plus en mode convivial, plus des usages à domicile, ils en prennent en groupe. Des apéros champignons. Mais il y en a quand même en teuf* » (Qualy festif). ; « *Champis plutôt en mode convivial mais pas de retour négatif* » (Questionnaire bas seuil).

Toujours une présence de champignons hallucinogènes sur l'espace festif

Sans être le produit le plus présent sur l'espace festif alternatif, il y a régulièrement présence de champignons sur les teufs. Les consommations se font notamment auprès d'un public amateur de produits hallucinogènes. Attestant cette présence, un témoignage d'un acteur de RDR sur l'espace festif mentionne une situation d'une consommation de champignons mexicains s'étant assez mal déroulée : « *Pas de prise en charge pour de la réassurance avec les champignons. Juste un cas avec des champignons mexicains, 3 heures pour réassurer le mec* » (Qualy festif). Ici le détail à souligner, est l'origine mexicaine des champignons confortant la possibilité d'avoir recours à l'auto-culture de variété étrangère sur le territoire national.

L'usage de plantes hallucinogènes

L'usage de DMT

Données de cadrage

La diméthyltryptamine ou DMT est une substance psychotrope puissante (souvent synthétique mais également présente de façon naturelle dans plusieurs plantes) entraînant des effets hallucinogènes quasi-immédiat mais de courte durée (inférieure à 30 minutes). La DMT est le plus souvent fumée.

Les faits marquants pour l'année 2017

La présence de DMT, à la fois sur l'espace urbain et sur l'espace festif, avait été relevée en 2016. Cette présence ne se confirme cette année : « *La DMT il y a eu un peu par le passé (en 2016), mais ça n'est pas revenu* » (Questionnaire bas seuil) ; la DMT reste rare à trouver et peu consommée. Elle est toutefois consommée dans des squats hors de Rennes (Note ethno urbain). Sur l'espace festif, le constat est le même. Sa présence par le passé était sans doute liée à la présence récurrente d'un individu qui en assurait la promotion (en mode mystico-chamanique). Il s'agit d'un feu de paille mais qui pourrait fort bien se raviver à un autre moment.

L'usage de Salvia Divinorum, de Datura, de LSA, de Mescaline, d'Iboga

Aucune information ou très peu ont été relevées concernant ces différentes plantes hallucinogènes.

Une suspicion de présence de Scopolamine sur le festival des Vieilles Charrues.

L'information a été transmise par le médecin responsable du poste médical du festival : « *Cette année nous avons eu un cas d'agression par pulvérisation d'une poudre avec odeur de médicaments et dont les signes cliniques se manifestent dans les 10 minutes environ sous la forme d'une sensation ébrieuse avec marche impossible, hallucinations visuelles surtout sur des couleurs déformées sans rupture de contact avec une personne se rendant compte de son état. Tout est rentré dans l'ordre en une heure environ. Rien n'est relevé en termes hyperthermie conjonctivale, de mydriase, de gêne respiratoire* ».

Sans analyse de produit, il est impossible de trancher sur la présence effective de Scopolamine. La coordination nationale SINTES au regard des éléments remontés par le médecin estime que l'hypothèse de Scopolamine est plausible mais sans certitude. L'autre possibilité évoquée par SINTES est la pulvérisation d'un hallucinogène dissociatif. Il se peut aussi qu'il s'agisse d'un mélange de scopolamine et d'un dissociatif.

L'usage d'hallucinogènes synthétiques

L'usage de LSD

Données de cadrage

Le LSD, appelé « *trip, buvard, petri* » sous sa forme de timbre, « goutte » sous sa forme liquide et « micropointe » sous forme de mine de crayon, est un produit hallucinogène dont la disponibilité et l'accessibilité serait fluctuante en Bretagne, selon les milieux fréquentés. Sans doute en raison de ses effets, il serait rare en milieu urbain et par contre relativement présent en milieu festif. Il est à noter l'apparition de LSD sous la forme de gélatine, en 2005 et en 2006 en Bretagne. S'agissant de la qualité du produit, elle aurait tendance à être aléatoire et les tromperies nombreuses.

Le mode d'administration le plus fréquent pour le LSD est l'ingestion. Quelques cas marginaux d'injection ont été évoqués.

L'alcool, le cannabis et le tabac seraient des produits fréquemment associés au LSD afin de réguler ou de potentialiser ses effets. La MDMA pourrait également lui être associée afin d'apporter une touche « love » (« d'extase »). Les opiacés seraient utilisés pour amortir la descente.

Les usagers de LSD apprécient les effets de distorsions visuelles ou auditives, de même que l'aspect convivial et la tendance à l'introspection qu'il favorise. Néanmoins, chez eux, comme chez les non usagers, la notion de « bad trip », souvent induite par ces mêmes effets, serait très présente.

Les dommages sanitaires liés à cet usage sont des troubles digestifs, des problèmes dentaires, des états dépressifs voire des troubles du comportement (lorsque le LSD révèle une pathologie mentale).

Les faits marquants pour l'année 2017

Une disponibilité constante du LSD, sans changement

Le dispositif TREND ne constate pas de changement particulier pour ce qui est des consommations de LSD sur l'espace festif. : La tendance reste la même que celle des années précédentes : « *En teuf, toujours, de la goutte, du buvard, pas plus pas moins qu'avant* » (Qualy festif) ; « *Pas grand chose, c'est toujours dans le même sens, ça reste constant* » (Questionnaire bas seuil). Les consommations de LSD repérées chez les usagers de l'espace urbain se fait en contexte festif, et montre bien la porosité entre les deux espaces d'observation : « *C'est accessible sur la sphère festive, et comme ils fréquentent les teufs* » (Questionnaire bas seuil).

Concernant l'acquisition du LSD sur l'espace festif alternatif, les personnes peuvent acheter sur place, mais la grande majorité des vendeurs présents vendent autre chose que du LSD. Une distinction peut, effectivement, se faire entre ceux qui proposent à la vente à la fois des stimulants et du cannabis et d'autres spécialisés dans les hallucinogènes, ces derniers ne sont pas les plus nombreux : « *Ceux qui revendent des hallucinogènes (buvards, goutte, champis, DMT etc...) sont souvent plus rares* » (Note ethno festif). Pour l'autre modalité d'acquisition, c'est les achats effectués sur le darknet : la disponibilité d'accès se fait majoritairement *via* le deepweb, étant donné que le LSD ne fait pas vraiment partie des substances psychoactives qui s'achètent à chaque coin de rue. Les prix de revente des dealers stagnent autour de 10 euros la dose (buvard ou goutte) (tout espace festif confondu). Pour ce qui est du deepweb, l'unité est davantage de l'ordre de 8 euros, les prix diminuant avec les achats en quantité (Note ethno festif).

Dans ce cas de figure, on peut supposer que les usagers arriveront sur la fête avec leur produit sur eux : « *Comme pour la coke, les gens ramènent leur produit. Les gens n'ont plus confiance avec les histoires de RC qui circulent, perte de confiance même s'il y a toujours des*

vendeurs de LSD à la sauvette » (Qualy festif). L'achat préalable de LSD est également lié à l'incertitude qui pèse sur les produits vendus sur le lieu de fête, certains usagers pensent que des produits vendus pour du LSD contiennent en réalité des NPS : « *La question éternelle, est-ce qu'il existe encore ? Du coup une perte d'attrait. Et puis c'est un produit où on est dans un mysticisme. Tout le monde pense avoir le bon plan* » (Usager de l'espace festif). Certains effets du LSD rapportés par les usagers, comme chaque année, sont troublants, notamment concernant la durée des effets du produits : « *J'ai assez l'habitude d'en prendre mais cette fois-ci ça a duré super longtemps ! Je l'ai gobé vers minuit et le dimanche à 18h j'étais encore tellement dedans !* » (Usager de l'espace festif).

Les acteurs de RDR intervenant en milieu festif relèvent assez peu de souci sanitaire en lien avec les consommations de LSD, pas d'évacuation pour des motifs sérieux, mais plus de la réassurance pour des individus qui seraient submergés par les effets du produit : « *Prise en charge pour LSD, on n'évacue pas, on les garde, on les chouchoute, on les écoute. Ils sont en boucle. Pour les acteurs de RDR ce n'est pas ce qu'il y a de plus compliqué de prendre en charge le LSD il y a une bonne habitude* » (Qualy festif). Il est à noter également que les messages de RDR passent bien et que les consommations se font de manière plus raisonnée : « *Le fait de fractionner son produit, à l'image de ce qui est recommandé pour les taz', semble être rentré dans les mœurs bien plus qu'à une époque* » (Note ethno festif).

Les adeptes du LSD

Aucun changement concernant le profil des consommateurs de LSD n'est relevé, ni aucun nouveau profil ne semble avoir émergé. C'est toujours le même profil d'amateurs de produits psychédéliques qui prédomine : « *Pour le LSD c'est une population particulière, soit tu es adepte, soit tu es allergique. Il y en a qui ne jure que par cela. Et puis la population du LSD est fixe, c'est toujours les mêmes, et puis il n'y a pas de violence, d'excès. Et puis ce n'est pas une drogue qui rend glamour, les nanas qui viennent pour choper, elles ne vont pas prendre du LSD* » (Qualy festif).

Les consommateurs de LSD présentent également la capacité à prendre une drogue pour laquelle il y aura une totale perte de contrôle même momentanée, et pour laquelle ils cherchent tant que possible à maîtriser la puissance des effets : « *Ils disent que c'est la drogue naturelle par excellence, nature hippie bio avec les couleurs. C'est aussi la drogue du caïd, celui qui est capable de lâcher prise, celui qui est cap', alors qu'il y en a qui ont peur de prendre du LSD. Tu es encore plus caïd quand tu prends du LSD et que tu arrives à maîtriser le délire et contrôler les effets du LSD (...) sinon c'est des aspects psychologiques, pas psyché, qui sont mis à l'épreuve, un voyage dont on revient, avoir réussi, combattre cela et repousser ses limites* » (Qualy festif).

Enfin, comme habituellement, le fait que le LSD ne soit dépistable au test salivaire constitue toujours un argument favorisant la consommation chez les usagers craignant pour leur permis de conduire, mais désireux quand même de consommer quelques chose (Note ethno festif).

L'usage de Kétamine

Données de cadrage

La kétamine est un anesthésiant utilisé en médecine humaine et vétérinaire. A forte dose, elle possède des propriétés anesthésiques et analgésiques, à dose plus faible elle génère des effets hallucinogènes. Ce produit, appelé « *Ket, Ké, K, spécial K, Hobi One* » peut se présenter sous forme liquide ou sous forme de poudre.

Consommée en milieu festif pendant une période sur la Bretagne, la kétamine s'était raréfiée jusqu'en 2008. Une augmentation régulière de sa disponibilité a été observée depuis 2009, avec un prix allant de 30 à 60 €, et un prix moyen de 50 €.

La kétamine est principalement sniffée, parfois elle est fumée et de rares injections en intraveineuse ou intramusculaire ont pu être observées. Parmi les produits qui ont pu lui être associés, la cocaïne a été citée pour ses effets stimulants ainsi que le cannabis, les opiacés ou les benzodiazépines pour leurs effets apaisants au moment de la descente.

Parmi les consommateurs, on peut distinguer les usagers adeptes de produits psycho actifs puissants, appréciant par exemple le ressenti de « décorporation » ou le sentiment d'euphorie, et les expérimentateurs. Lorsque l'épisode s'est avéré traumatisant, leur perception de ce produit rejoint celle des non usagers, c'est à dire l'image d'un produit dangereux, la connotation d'anesthésiant pouvant renforcer cette vision.

Vis-à-vis des dommages sanitaires liés à cet usage, les professionnels ont pu évoquer des mises en danger physiques au moment de la consommation, des troubles psychiatriques ou des épisodes de décompensation.

Les faits marquants pour l'année 2017

Une présence plus importante sur l'espace festif

Bien implantée dans le champ des drogues présentes sur l'espace festif alternatif, la kétamine aura été plus présente cette année, poursuivant ainsi une progression depuis quelques années, mais pour laquelle une accélération est à relever. Cette accélération se traduit par une visibilité plus importante des consommations, des consommations qui se généralisent, et surtout un équilibre entre l'offre et la demande (auparavant, la demande était souvent plus forte que l'offre, et il n'était pas rare qu'il y ait une pénurie de kétamine au sein d'un rassemblement festif) : « *Une vraie, énorme arrivée de la kétamine. Avant c'était plus à petites doses, des personnes qui étaient assez précises dans leur consommation. Ça s'est généralisé sur cette année vraiment. Avant c'était plus le speed, la MD et les taz qui étaient les fonds de tarte, la kétamine est en train de rejoindre. Avant aussi, il y avait les gens qui recherchaient la kéta et il y en avait plus. La disponibilité de la kéta est telle qu'il peut ne pas y avoir de pénurie au cours de la soirée* » ; « *C'est un des produits phare de la teuf. La ké a une disponibilité assez aisée* » ; « *Grosse montée de la kétamine par rapport au reste* » ; « *La kéta est facile à amener en teuf. C'est inodore, incolore. Pour les vendeurs c'est bien. Il y a l'enjeu juridique à ne pas mettre de côté [notamment le fait qu'elle ne soit pas détectable au test salivaire⁵³], elle a beaucoup de points attrayants* » (Qualy festif). Le groupe focal socio-sanitaire rejoint les constats relatifs à la sphère festive : « *Plus d'usage de kétamine en 2017. Ce n'est plus exceptionnel. On est passé d'exceptionnel à fréquent, à la fois en prise [arrestations et prise douanière] et en consommation (...) au niveau du contexte, Gendarmerie et Douane, la kéta devient une habitude. La kétamine est bien implantée* » (GF Socio-sanitaire).

Concernant la présence de kétamine, les deux formes, liquide ou poudre peuvent être présentes : « *Les deux. Ils peuvent préparer sur place le litron, ou alors faire avant. Ils*

⁵³ Comme pour le LSD, un des motifs de consommation qui ressort tout le temps c'est que ce n'est pas détectable (Usager de l'espace festif).

prépareront sur le tas s'il y a afflux d'acheteurs à l'arrière du camion, comme ça les gens voient comment ça se prépare » (Qualy festif).

Sur l'espace urbain, mais dans une moindre mesure, les observations vont également dans le même sens : « *Il y a eu beaucoup de discours cette année sur ce produit (...) la ké est de retour, enfin ce n'est pas peut être pas un retour mais la ké est très présente*⁵⁴ » (Questionnaire bas seuil). Les consommations de kétamine ne sont pas exclusivement faites en mode festif : Consommation en mode apéro. Certains la consomment quotidiennement, mais la plupart la réservent à un cadre privé (hors rue) ou festif. Très accessible et banalisée, aussi chez des personnes de plus en plus jeune (Note ethno urbain).

Enfin, autre élément attestant d'une disponibilité plus importante, les douanes signalent, notamment, des arrivées plus importantes de colis avec de la kétamine en poudre ou cristaux, en provenance des pays de l'Est en 2017 (GF Application de la loi). Internet peut être un vecteur d'approvisionnement : « *Les usagers déclarent que c'est assez facile à fabriquer et ils diffusent entre eux la façon de fabriquer, de cuisiner la kétamine. Ils commandent sur internet* » (Questionnaire bas seuil).

Une modification de l'image de la kétamine

Une modification de la perception de ce produit est un des facteurs explicatifs de cette « montée ». En effet, la consommation de kétamine qui pouvait rebuter certains est moins la norme, la kétamine se banalise et fait moins peur : « *Des consommations de kétamine totalement banalisées et qui peuvent prendre une grande ampleur* » ; « *Il y a 10 ans c'était un produit un peu honni, depuis 6-7 ans c'est devenu un produit de base* » (Qualy festif) ; « *Il y a une banalisation de ce produit. Là elle ne fait plus peur, c'est perçu comme tous les autres produits, il n'y a pas de distinction* » (Questionnaire bas seuil). Ceci est confirmé par les observations ethnographiques qui montrent un élargissement de la population au sein de laquelle se diffuse la kétamine : si un certain milieu n'en consomme qu'occasionnellement, beaucoup de personnes rapportent une grosse augmentation et banalisation de son usage : « *Ça commence à faire ravage, ça s'étend. Avant c'était un milieu bien particulier, maintenant t'en trouves partout* ». (Note ethno urbain).

Il est également intéressant de relever chez les usagers une modification de la temporalité des consommations en contexte festif. La kétamine pouvait être un produit de fin de soirée [c'est-à-dire pris en matinée], désormais les consommations semblent davantage s'étaler tout au long d'un événement festif : « *Mais avant la kéta c'était le matin maintenant c'est toute la nuit. Avant la ké c'était plutôt, certains veulent un thé ou un café, d'autres c'est la kéta biscotte* » (Qualy festif). Cette fonction (« biscotte ») n'est pas pour autant délaissée : « *Toujours très présente dans le milieu techno où elle est utilisée pour accompagner la descente de certains stimulants (amphétamines notamment) au petit matin* » (Note ethno festif).

Une diffusion plus large de la kétamine sur la sphère festive

Ce constat avait déjà été relevé l'année dernière, la présence de la kétamine ne se limite pas à l'espace techno alternatif mais fait acte de présence sur une palette plus large d'événements festifs : « *La kétamine, c'est teuf mais aussi festival grand public. Et puis un public jeune aussi. Un spectre large de consommateurs, des jeunes, des quarantenaires* » (Qualy festif).

Justement, parmi les populations dans laquelle la kétamine se diffuse plus amplement, on trouve le public jeune : « *Les gens cherchent la ké, même les plus jeunes. C'est le produit de*

⁵⁴ On trouve notamment des cas d'injecteur : « *Sur le public urbain, on a quelques usagers injecteurs de kétamine mais c'est très à la marge, c'est 1 sur 200* » (Questionnaire bas seuil).

la teuf au même niveau que dans le milieu clubber des pays anglo-saxons depuis 10 ans » (Qualy festif) ; « Et des consommations chez des jeunes, 17-18 ans, des initiations relativement jeunes, profil ado, début d'expérimentation, pas de distinction avec les autres produits, ils perçoivent tout sur le même plan (...) elle [la kétamine] est expérimentée, au même titre qu'un autre produit » (GF Socio-sanitaire). Chez ces derniers, la consommation de kétamine se fait sans forcément une recherche particulière d'effets attendus. C'est plus de la consommation par opportunité, le produit est présent, ils peuvent en avoir entendu parler de manière positive, donc ils en consomment sans forcément se poser trop de question existentielle : « Des jeunes ados avec une naïveté vis-à-vis des produits dans des contextes où il n'y a pas d'expert qui vient initier la prise. Assez rapidement ils sont dans des prises multiples et tout est sur le même plan, sur le même niveau, tout peut se prendre, avec notamment la kétamine qui est le produit qui ressort assez fréquemment dans le discours » (Questionnaire bas seuil). De plus, l'accès n'est pas difficile, dans la mesure où la kétamine peut se retrouver en free party, et c'est une des offres festives sur laquelle ils sont présents. Chez ce public jeune, les consommations de kétamine ne se limitent pas à la sphère festive, elle peut être utilisée en expérimentation par certains, ou comme moyen de décompression, pour se « vider le cerveau » pour d'autres (Note ethno festif).

Autres profils de consommateurs identifiés, les personnes « travelers »⁵⁵ et issues de culture alternative : « *C'est vachement consommé par des travelers, un petit peu dans le milieu punk, et puis des gens qui n'ont pas de nom. On pourrait dire alternatif de milieu urbain. Des gens qui sont un peu dans une contre-culture sans nom » (Usager de l'espace festif) ; mais également les usagers plutôt habitués aux opiacés : « Le produit en tout cas sort du milieu teuf, et on le retrouve aussi dans les populations consommatrices d'opiacés » (Qualy festif).*

A propos des effets de la kétamine pas toujours maîtrisés

Si la kétamine, on le voit, a le vent en poupe, voit un élargissement notable de son public, et son image devenir davantage positive, le produit n'est pas pour autant un produit sans danger potentiel. Les acteurs de réduction des risques en milieu festif ont pu faire de nombreuses prises en charge pour des consommations non maîtrisées. Ces prises en charge ont été incessantes tout au long de l'année (prise en charge qui sont considérées comme n'étant pas les plus simples à gérer) : « *Au niveau des produits, cette année on a passé notre temps à faire des prises en charge pour de la kétamine. C'est peut être 80% de notre activité, avec la MD un peu moins peut être en termes de prise en charge. Pour la MD c'est souvent les jeunes alors que la kéta c'est plus généralement avec des gens qui sont habitués à prendre cette molécule mais qui réagissent mal. Des gens aussi signalés en difficulté suite à des pertes de connaissance un peu temporaires et qui reviennent très vite à eux. En 2017 pas une seule intervention où il n'y ait pas eu prise en charge pour consommation de kétamine, réassurance, mise à l'abri » (Qualy festif). Les descriptions de ces prises en charge sont souvent les mêmes, les personnes sont dans un état d'inconscience, sans réaction possible de leur part. La perte de conscience peut durer plusieurs heures, et puis d'un coup, sans crier gare, il y a reprise de conscience : « *Quand on avait des gens à fond dans la kéta, dès fois on les gardait en observations pendant 6 heures, et pendant 6 heures il n'y avait pas de lumière pas de son et puis d'un coup ils se réveillaient et c'était reparti » (Qualy festif).**

Outre le fait qu'il y ait une plus grande disponibilité de la kétamine et un engouement important, donc plus de consommateurs et donc une probabilité plus élevée de consommations se passant mal, l'hypothèse la plus probable est celle d'une présence de kétamine forte. En effet, régulièrement, des signalements de kétamines aux effets puissants

⁵⁵ Personnes dont le mode de vie se caractérise par une mouvance permanente Leur moyen de subsistance est principalement des travaux saisonniers.

sont relevés (Note ethno festif). Par contre, il y a aussi une plus grande présence de kétamine sous forme poudre, donc potentiellement davantage coupée qu'une kétamine qui aurait été « cuisinée » sur place et vendue directement aux « chalands ».

Des éléments ethnographiques recueillis montrent effectivement la possibilité de produits de coupe inadéquats. Ainsi, le témoignage d'une personne indique une kétamine coupée aux amphétamines : « *J'étais peinard parce que je savais que j'avais pris que de la ké et que c'est indétectable au salivaire, et là, bim ! Ils m'annoncent que je suis dedans pour amphétamines, alors que j'en avais pas du tout consommé ! Bref j'ai fait les tests sanguins et les résultats mentaient pas, je suis sûr que ça vient de la ké que j'avais acheté... Maintenant ça me fait flipper d'en racheter comme ça* » (Note ethno festif).

D'autre part, la kétamine peut régulièrement faire l'objet d'association avec d'autres produits. Pour les associations les plus fréquentes, on retrouve la cocaïne (Calvin Klein) et la MDMA (« *Elle est en revanche mélangée à d'autres produits au cours de la soirée, et non plus utilisée exclusivement comme aide à la descente du lendemain matin. Le mélange kétamine / MDMA a été très présent le soir [teuf], avec des effets quelque peu difficiles à gérer* », Note ethno festif).

Un décès à mettre en lien avec une consommation de kétamine est à signaler, consommation faite dans contexte free party : « *Il y a notamment un décès imputable à la kétamine. Syndrome sérotoninergique, il y avait de la MDMA associé. Ce n'est pas une adultération du produit. C'était un consommateur qui s'en rendu lui même compte de l'effet anormal de sa consommation et qui a donné l'alerte. Il a dit au SAMU que ce n'était pas comme d'habitude. Il est pris en charge rapidement. Mais dans ces cas là tout se dégrade très vite* » (GF Socio-sanitaire).

L'usage de GHB/GBL

Données de cadrage

Le GHB (acide gammahydroxybutyrique) est une drogue de synthèse aux propriétés sédatives et amnésiantes. En France, il est utilisé en médecine pour le traitement de la narcolepsie (trouble du sommeil chronique) et comme anesthésiant préopératoire ; il connaît depuis une vingtaine d'années une utilisation détournée à des fins non médicales.

Le GHB se présente sous forme de poudre blanche soluble ou de liquide incolore et inodore, il est alors conditionné dans de petites fioles en verre ou en plastique.

Deux substances proches, le GBL (acide gammabutyrolactone) et le BD (butanediol), se transforment en GHB une fois dans l'organisme. Ils ont les mêmes effets et présentent les mêmes risques.

Les faits marquants pour l'année 2017

Les rares éléments d'observation recueillis sur le GHB et le GBL font état uniquement de consommation en contexte sexuel : « *Le GHB uniquement en contexte sexuel consenti* » (Questionnaire bas seuil).

Le GHB/GBL conserve toujours cette réputation d'être associé à de possibles situations de soumission chimique, ce qui semble être scientifiquement non avéré : « *On pourrait penser que le GHB est la première drogue du viol qu'on ne peut pas faire autrement. Dans les séries statistiques c'est 2% pas plus* » (GF Socio-sanitaire). Pourtant la croyance populaire est souvent tenace : « *Mais il y a de plus en plus de légende du GHB qui traînerait dans les bars* ».

parce qu'il y a plus de gens à faire des trous noirs. On peut faire aussi des trous noirs avec un mélange alcool MDMA » (Questionnaire bas seuil).

L'usage de Nouveaux Produits de Synthèse (NPS)

Données de cadrage

Apparues aux alentours de 2008, les appellations « nouveaux produits de synthèse » (NPS) ou « nouvelles substances psychoactives » désignent un éventail hétérogène de substances qui imitent les effets de différents produits illicites (ecstasy, amphétamines, cocaïne, cannabis...). Des termes génériques anglo-saxons tels que « *designer drugs* », « *research chemicals* » (RC) « *party pills* » et « *legal highs* », qui font respectivement allusion au caractère d'imitation des produits, à leur nature synthétique ou à leur statut légal, sont également utilisés.

Dans tous les cas, les structures moléculaires de ces nouveaux produits de synthèse se rapprochent de celles des substances qu'ils « copient » sans être tout à fait identiques. Cette spécificité leur permet (au moins à court terme) de contourner la législation sur les stupéfiants, ces produits n'étant, en effet, pas classés en tant que tels lorsqu'ils apparaissent.

Trois grandes familles de NPS se dégagent : les stimulants, les cannabinoïdes synthétiques et les hallucinogènes.

Les faits marquants pour l'année 2017

Une diffusion progressive mais lente des Nouveaux Produits de Synthèse (NPS)

Concernant les NPS, on ne peut toujours pas parler d'un déferlement mais d'une progression très lente. Plus on avance dans les années, plus les signaux se densifient. Malgré ce cheminement, les NPS sont encore bien loin d'atteindre le niveau de diffusion des drogues dite « classiques ».

Sur l'espace urbain, la diffusion a toujours été limitée pour le public précaire (notamment ceux sans domicile, sans revenus...) : « *Les NPS ce n'est pas le public CAARUD. Les NPS c'est d'autres milieux* » (Questionnaire bas seuil). Toujours sur l'espace urbain, les NPS ont été évoqués comme pouvant être présent dans les produits de coupe d'autres drogues : « *En événement marquant, l'apparition des RC dans les coupes, on en entend de plus en plus parler* » (Questionnaire bas seuil). Ce qui peut amener des consommations subies pour les usagers, et des produits pouvant entraînant des effets inhabituels. Au niveau des structures de soin, la présence des NPS est également assez peu visible : « *Ça reste marginal dans les demandes de prise en charge* » (Questionnaire bas seuil).

Sur l'espace festif, la présence des NPS a toujours été évoquée, selon deux modalités. Soit la consommation se fait à l'insu des consommateurs, soit il s'agit de consommateurs agissant en toute connaissance, mais ils ne sont pas les plus nombreux. Pour cette année, les NPS ont été sensiblement plus présent mais leur présence reste encore marginale : « *On entend de plus en plus parler de produits de synthèse commandés sur internet, ça reste à la marge, mais on entend plus parler au niveau des jeunes qui expérimentent les drogues et qui ne savent pas ce que c'est* » ; « *et sinon, on peut mettre l'accent sur les produits de synthèse. Ils sont là sans être là, ça progresse doucement mais ça progresse. On en entend plus parler qu'avant, mais surtout ils ne savent pas ce que c'est. On a eu un gros bad trip et la personne ne sait pas ce qu'elle a prit, un truc commandé sur internet. C'est inquiétant parce qu'on ne sait pas les effets que ça peut avoir. C'est là insidieusement* » (Qualy festif). Le côté « je ne sais pas réellement ce que je consomme » ressort beaucoup : « *Il y a pas mal d'étudiants qui se mettent au RC qui ne sont pas forcément à l'aise avec tous les termes. Dès fois, ils sont incapables de dire ce qu'ils consomment, si ce n'est que c'est un produit de synthèse alors que*

quasiment toutes les drogues sont synthétiques. C'est des RC mais ça reste un grand flou, dès fois un mix de plusieurs molécules » (Questionnaire bas seuil).

A l'inverse, le **public amateur de NPS** est toujours décrit comme un public ayant une bonne connaissance des produits, des effets. C'est aussi ce qui les amènent, notamment en contexte festif, à ne pas avoir besoin de solliciter les acteurs de RDR pour obtenir des informations, car ils les ont déjà : *« Du coup peu [de personne] en demande ou recherche d'information, ou alors les gens qui connaissent ils ont les connaissances et ne viennent pas chercher de l'information par rapport à cela (...) pour les cathinones, il y a les connaisseurs, certains veulent du 5APB et pas du 6APB et ils savent bien pourquoi. C'est des groupes d'experts »* (Qualy festif).

Le cannabis de synthèse

Lors des deux années précédentes, le dispositif TREND a fait état de plusieurs signalements de consommations de cannabis de synthèse ne s'étant pas bien passées (consommation ayant entraîné des cas de malaises ou d'évacuation en contexte festif). Aucun signalement de ce type n'a été recueilli cette année : *« Pour le cannabis de synthèse pas grand chose cette année comparativement à 2016, il y en avait plus il y a deux trois ans. On a l'impression que les gens se font peur avec ça. C'est très puissant et si c'est mal dosé. Même des gens qui connaissent très bien, parce qu'ils fument depuis longtemps, ils testent ce truc là et ils deviennent tout vert et ils n'y retournent pas »* (Questionnaire bas seuil) ; *« Pour le cannabis de synthèse moins d'alerte qu'un temps. On n'est moins sollicité pour des malaises. Il n'y a pas eu d'évacuation cette année pour du cannabis de synthèse »* (Qualy festif).

Le seul élément à relever est le cas de consommation de cannabis de synthèse, appellation Buddha Blue (5F-AKB-48), acheté sur internet, consommé en e-liquide. La consommation aurait entraîné quelques situations de malaise, et des passages en service d'urgence. Plusieurs cas de ce type ont pu être relevé dans la région de Brest. Une personne a, en effet, assuré la diffusion de plusieurs fioles de Buddha Blue. Le Brestois de 17 ans avait acheté 50 fioles de 10 ml de ce Buddha Blues sur le darknet, pour environ 40 euros, qu'il revendait (PQR).

Les hallucinogènes de synthèse

Les hallucinogènes de synthèse sont régulièrement évoqués, notamment sur l'espace festif, où ils peuvent être vendus comme étant du LSD ou de la kétamine (à titre d'exemple, la MXE vendue pour de la kétamine) : *« Des cartons de DOC, on en voit tourner, mais est-ce que c'est considéré comme des RC. Sinon les gens continuent de prendre sans savoir. Le N-Bome est toujours présent. Il y a une ou deux personnes très friandes et en recherche de cela, mais c'est marginal »* (Qualy festif) ; *« On entend parler du 1-P-LSD et le BK2CB, c'est assez répandu dans les milieux festifs en produit de synthèse et puis les 2CB et les N-Bome qui peuvent être vendu comme du LSD (...) il y a toujours des petits réseaux avec du 2CB »* (Questionnaire bas seuil).

D'année en année, c'est régulièrement les mêmes noms de molécules qui sont évoqués : les N-Bome, les 2CB, les DOC... Pour la première fois est évoqué le 1-P-LSD, mais sa présence est très marginale : *« Sur le LSD de synthèse, des achats sur internet, des 1-P-LSD, c'est une molécule légale, ça se transforme en LSD une fois ingéré. La molécule en soi est légale. Toujours 10 euros le buvard »* (Qualy festif).

Chemsex et utilisation de cathinones

Dans les usagers de NPS, et notamment les psychostimulants et plus particulièrement les cathinones, un profil est maintenant bien identifié. Il s'agit des chemsexuels et des slameurs.

Les cathinones sont utilisées, ici, en contexte sexuel. On parle de la pratique du slam lorsque les cathinones sont injectées. Cette population demeure confidentielle, et est circonscrite à de petits cercles fermés. L'association cathinones et sexualité est devenu une constante bien ancrée dans le paysage des drogues, même ces pratiques ne concernent pas un nombre très important de personnes.

Certaines personnes peuvent venir dans un CAARUD pour chercher du matériel d'injection : « *Ça reste des petits milieux. Il y a des gens qui viennent chercher du matos. Mais ce type de démarche reste occasionnel* » (Questionnaire bas seuil). Dans la majorité des cas, les slameurs préféreront sans doute éviter de venir dans un CAARUD pour avoir des seringues, et auront recours à d'autres modalités d'accès : « *Le PES par voie postale montre qu'il y a une proportion plus importante de slameur que ce qu'on peut avoir en usager, avec des gens qui n'ont certainement pas envie de venir au CAARUD mais qui préfèrent appeler le PES postal* » (Questionnaire bas seuil). D'autre part, les personnes peuvent estimer qu'elles ne sont pas le public prioritaire d'un CAARUD. Surtout, elles ne veulent pas se sentir assimilées à une communauté d'usagers actifs de drogue : « *Certains ne veulent pas de matériel gratuit car elles estiment qu'elles ont les moyens et ne se sentent pas légitimes d'avoir accès à tous ce matériel qui est gratuit et puis ce déni de se dire qu'elles ne sont pas dans la consommation de produit, "je ne suis pas toxicomane, je n'ai pas de problème avec cela, c'est juste lié au sexe* » (Questionnaire bas seuil).

Les chemsexuels sont, encore pour le moment⁵⁶, assez peu vus en demande de soin dans les structures d'addictologie : « *Et sinon l'utilisation de NPS comme booster sexuel. On doit en avoir 3-4 dans l'année des chemsexuels, ça émerge. C'est confidentiel et dans un milieu très privé* » (Questionnaire bas seuil) ; « *On en rencontre aussi au niveau du suivi PREP, de plus en plus de personnes, (...) L'arrivée du TROD VHC peut aussi permettre de poser plus facilement, plus légitimement la question de la consommation des produits* » (Questionnaire bas seuil).

Les personnes qui pratiquent le slam, bien souvent, n'ont généralement pas été initiées à la pratique de l'injection par quelqu'un d'expérimenté. Il s'agit plutôt d'un apprentissage individuel : « *Le gars qui expliquait comment il avait appris à injecter. Même nos pires injecteurs se démerdent mieux que lui, avec des questions très candides pour quelqu'un qui semblait pratiquer depuis quelques années. On n'avait pas cela avant, des gens qui se retrouvent à s'injecter des produits et qui ont l'air de ne rien y connaître. Il y a une méconnaissance (...) tous les utilisateurs de NPS dans le cadre du chemsex n'ont aucune connaissance RDR sur l'injection* » (Questionnaire bas seuil).

La population des slameurs peut se subdiviser en différents sous-groupes. Parmi ceux-ci, on retrouve notamment : « *les jeunes dans un cadre un peu expérimental, qui veulent expérimenter plein de choses y compris dans ce domaine, des jeunes qui disent "j'ai voulu tester mais cela ne pas convenu" et puis (une ?) autre catégorie de personnes (qui ?) à consommer des produits dans un cadre sexuel c'est des hommes qui ont une sexualité très active. Ce sont de gros consommateurs de sexe, parfois avec des pratiques plutôt hard, un âge plutôt élevé au dessus de 45 ans voire plus. Des gens qui souvent ont eu un parcours sexuel classique dans un premier temps sans produit et qui à un moment donné se sont fatigués des rencontres sexuelles simples et qui ont ajouté cet ingrédient pour mettre un peu de piment dans leur sexualité* » (Questionnaire bas seuil).

⁵⁶ Malheureusement, leur plus grande visibilité se fait dans les services de traitement des maladies infectieuses, suite à des contaminations VIH ou VHC : « *Pour les chemsexuels les risques sont doubles, il y a les produits, et les prises de risque sexuels* » (Questionnaire bas seuil).

Dans les cathinones utilisées, la 4MEC semble avoir un statut particulier et être le psychostimulant le plus apprécié par les slameurs : « *Il y a les cathinones, notamment le 4MEC que les gens prononcent "for mec" (...). C'est une population d'hommes essentiellement. Quand les gens parlent de chemsex c'est souvent ce produit -4MEC- qui est cité* » (Questionnaire bas seuil). Cette appellation « *for mec* » montre bien qu'ils se sont totalement appropriés cette molécule, avec même l'impression d'une forme de revendication. On peut se poser la question d l'intérêt exclusif de ce produit injecté en contexte sexuel⁵⁷ : « *En général ils commencent par coke et MD mais l'image de ces produits fait tox. Aux États-Unis les chemsexeurs sont sur le cristal, en France on est sur les cathinones* » (Questionnaire bas seuil).

Il est à noter qu'une difficulté dans l'approvisionnement de cathinones sur internet a pu être relevée dans l'année, impactant justement ce public : « *Il y a eu une grosse pénurie de produit à un moment donnée pendant trois mois et des produits coupés ont circulé, mais c'est revenu. Sur les sites ils n'arrivaient pas à retrouver la molécule. Mais là ils ont trifouillé la molécule et ils ont trouvé une équivalence et rebalancer sur le marché* » (Questionnaire bas seuil).

Mis à part les chemsexeurs, les cathinones, dont la 4MEC semble assez peu se diffuser à d'autres milieux faisant l'objet d'observation : « *La méphédrone tout cela, les 4MEC on n'en entend pas parler sous le stand [de prévention], on entend que les noms classiques de drogues* » (Qualy festif) ; « *La 4MEC et les cathinones n'ont pas débordé du chemsex pour arriver sur le milieu festif techno. Ce n'est pas observé sur la scène légale ou illégale en Bretagne* » (Questionnaire bas seuil).

Le seul signalement de consommation de cathinones, hors contexte sexuel est celui d'un usager de l'espace festif, habitué à la MDMA, et ayant acheté le produit sur le darknet, produit conditionné en sachet et portant le nom d'éthylphénidate. La consommation de ce produit a été assez perturbante pour lui, et également pour les personnes l'ayant pris en charge car étant dans l'incapacité de pouvoir avoir des informations sur le produit immédiatement : « *En termes de réaction et de rythme cardiaque l'utilisateur était déstabilisé, rendu anxieux, ne sachant pas trop comment réagir. Il était dans l'anxiété dans l'angoisse de savoir comment être pris en charge suite à l'usage de cette substance. Le fait de ne pas connaître la molécule et d'avoir les informations seulement après ne simplifie pas les prises en charge d'utilisateurs, il faudrait avoir les informations tout de suite sur l'instant* » (Qualy festif).

Quelques signaux encore assez peu précis sur les NPS opiacés

Les NPS opiacés commencent aussi à arriver, ça peut être efficace en produit de coupe et pas cher (Usager de l'espace festif), par exemple le recours à du Fentanyl de synthèse pour couper l'héroïne qui peut amener des effets inhabituels : « *Dans les descentes, des palpitations, des effets déprimeurs. Notamment le Fentanyl de synthèse qui est incorporé dans les coupes de came. C'est dangereux* » (Questionnaire bas seuil). Pour le moment, il ne s'agit que d'un signalement, l'information n'a pu être triangulée.

⁵⁷ « *Ils ne vont pas aller sur d'autres produits. Sauf sur les produits utilisés de manière satellite, chemsex c'est plutôt cocaïne, MDMA GHB. On entend aussi alpha PVP* » (Questionnaire bas seuil).

L'usage de médicaments psychotropes non opiacés détournés de leur usage

L'usage de benzodiazépines

Les faits marquants pour l'année 2017

Éléments transversaux sur les usages de benzodiazépines

Au delà de telle ou telle molécule, les usages détournés ou le mésusage de benzodiazépines est un phénomène constant et d'ampleur assez importante. On le retrouve beaucoup dans la population présente sur l'espace urbain, population fréquentant ou pas les structures bas seuil. Cette présence de benzodiazépines sur le marché de rue (ou pour le troc), (« *Plus cher quand tu achètes la marque que quand c'est du générique* », Note ethno urbain) s'explique notamment par le fait que les prescriptions sont jugées assez faciles⁵⁸. Ce qui fait que l'accessibilité et la disponibilité des benzodiazépines est importante et qu'il y ait un large vivier de consommateurs : « *Il y a quand même beaucoup de consommateurs de médocs. Les prescriptions par les médecins sont ultra-faciles. Pour certains les consommations sont récréatives pour d'autres c'est pour ne pas être mal. Ça s'échange comme des clopes* » (Questionnaire bas seuil) ; « *Les médicaments les plus consommés sont les benzos. Il y avait un peu la codéine mais du coup ce n'est plus le cas. Essentiellement benzos, un peu de somnifère* » (Questionnaire bas seuil).

Les benzodiazépines sont notamment pas mal consommées par un public dépendant aux opiacés (plutôt l'héroïne), et qui y ont recours pour gérer le manque d'héroïne. D'autre part, les benzodiazépines sont fréquemment associées à des consommations d'alcool (Note ethno urbain).

Les benzodiazépines ne sont pas l'apanage du public de l'espace urbain. Des consommations détournées peuvent également être repérées chez un public plus jeune, souvent en mode expérimental : « *Les benzos sont massivement consommés, autant chez les patients du CSAPA que chez les adolescents avec des prises de 10 Séresta au cours d'une soirée. Récupérer dans l'armoire à pharmacie ou donner par un copain, pris au même titre que n'importe quel autre produit. C'est assez constant* » (GF Socio-sanitaire). Le constat d'une consommation festive est également fait sur un public assez jeune fréquentant l'espace urbain, les benzodiazépines sont utilisées en mode poly-consommation : Quelques très jeunes en consomment de manière festive en association avec d'autres produits (Note ethno urbain).

Certains professionnels estiment que ce type de consommation bien que présentant un caractère bien établi, car existant depuis de nombreuses années, prend quand même une ampleur plus importante : « *Par rapport à 2016 il y a une part plus importante des consommations de médicaments. Tout ce qui est benzo, ça prend une place plus importante. Les benzos c'est clair que c'est bien bien présent. C'est des prescriptions, ce n'est pas détourné, c'est pris pour calmer les angoisses. Il n'y a pas de volonté de se mettre à l'envers, sauf prendre de l'alcool avec. C'est plutôt pour se maintenir. Il y a des dépendances qui peuvent être rapides avec ces molécules* » (Questionnaire bas seuil).

⁵⁸Il existe également un trafic d'ordonnance, ce qui va constituer une source supplémentaire possible d'accès aux prescriptions.

L'usage de Diazépam (Valium® Roche)

Données de cadrage

Cette benzodiazépine se présente sous différentes formes : comprimés sécables, gouttes buvables et ampoules injectables. Cette dernière forme a été la plus répandue jusqu'en 2006 au sein de la population des injecteurs, dans le milieu urbain rennais. Le Valium® serait facilement accessible en dehors d'une légère baisse de disponibilité en 2004 et 2006, mais à condition de connaître les médecins prescripteurs. Concernant le marché de rue, des prix compris entre 10 et 20 € la plaquette de six ampoules, furent communiqués en 2003.

Le Valium® (« Val », « vava », « la valérie ») est utilisé pour ses effets sédatifs et hypnotiques, afin de compléter les effets d'un traitement de substitution ou de pallier le manque. Le Skénan LP®, le Subutex® et la Méthadone® lui seraient associés, même si ces associations tendent à diminuer. Cette « benzo » serait également utilisée pour potentialiser les effets de l'héroïne. La consommation d'alcool en association avec ce produit serait courante.

Injecté principalement en intraveineuse et parfois en intramusculaire, le Valium® permettrait à certains d'assouvir leur piquomanie⁵⁹. D'autres usagers préfèrent l'ingérer, estimant que les effets sont similaires à l'injection de Valium® et que l'injection de produit est douloureuse. Apprécié pour ses effets sédatifs apaisants, le Valium® serait néanmoins, critiqué pour ses effets proches de l'apathie ainsi que pour son administration douloureuse. La sédation qu'il provoque aurait en outre, pour conséquence de diminuer la sensation de bien-être liée au Skénan LP® et donc d'inciter les usagers à augmenter les dosages et les prises.

Les dommages sanitaires liés à cet usage et constatés ont été de nombreuses détériorations du système veineux (brûlures, infections, scléroses veineuses...) et des surdosages liés à des associations avec des opiacés.

Les faits marquants pour l'année 2017

Le Valium® demeure une des benzodiazépines la plus présente sur l'espace urbain (« *Toujours le Valium. C'est emblématique !* », Questionnaire bas-seuil). Le plus souvent obtenu par des prescriptions médicales, le Valium® est notamment utilisé par une frange d'usagers, plutôt précaires, consommateurs d'opiacés, dont le but est de venir pallier au manque d'héroïne : « *Valium, anxiolytique et benzodiazépine... tout ce qui va venir juguler le manque d'opiacés* » (Questionnaire bas-seuil).

La forme comprimé est celle qui est la plus présente, mais certains présentent toujours une attirance pour la forme injectable : « *Et toujours certains qui arrivent à l'avoir en injectable. Il faut connaître les médecins* » (Questionnaire bas seuil).

Sur le marché de rue, la plaquette de 10 comprimés se vend à 3 euros et la plaquette de générique de son côté est vendue de 1,5 à 2 euros (Note ethno urbain).

L'usage de Flunitrazépam (Rohypnol®) et de Clonazépam (Rivotril®)

Données de cadrage

Le Rivotril®, médicament présenté sous la forme d'un comprimé quadri sécable, est utilisé dans le traitement des épilepsies. Mais il a été popularisé par sa prescription dans le sevrage des benzodiazépines.

Il serait cependant rare et peu accessible en Bretagne, même si son mésusage a augmenté en 2006 avant de chuter à nouveau en 2008. Deux hypothèses pourraient expliquer sa présence, l'une par le biais de prescriptions faites à des personnes séjournant en service psychiatrique, qui les proposeraient ensuite en troc ou en dépannage, l'autre par des prescriptions réalisées par des médecins refusant de fournir à cette population des sulfates de morphine et proposant ainsi une autre réponse.

⁵⁹ Qualifié de « vice à la pompe » ou piquomanie en langage médical, Rapport TREND site de Rennes, année 2004. Ces deux termes sont employés pour désigner le comportement compulsif autour du rituel de l'injection.

Le Rivotril® serait plutôt ingéré qu'injecté. Ses quelques consommateurs appartiendraient au public de rue, rencontré en milieu urbain.

Les faits marquants pour l'année 2017

On constate depuis de nombreuses années, qu'il y a une disparition de certains traitements qui pouvaient faire l'objet de mésusage tel l'Artane® ou le Rohypnol® (« *Le Rohypnol, ce n'est plus vendu* », GF Socio-sanitaire), qui font partie d'une autre époque. Par contre, pour d'autres molécules qui avaient également durablement disparues, on constate un retour. C'est le cas du Rivotril.

En effet, concernant le Rivotril®, en 2016, alors qu'aucun élément ne faisait l'objet d'observation depuis de nombreuses années, un signalement de consommation chez le public Mineur Non Accompagné avait pu être relevé. En 2017, ce signalement se confirme auprès de ce public : « *Le Rivotril aussi chez les mineurs étrangers isolés* » (Questionnaire bas seuil). D'autre part, ce signalement est étayé par le fait que les consommations de Rivotril® sont repérées dans ce public chez les individus ayant à faire à la justice suite à des délits commis : « *Si on en voit c'est Police Justice. Ceux qu'ont pas été pris par les mailles du filet et ceux qui sont suivis par le circuit que met en place le conseil départemental, ceux là on ne les voit pas. On ne voit que le côté obscur des choses, les mauvais élèves. Ils sont dans un cadre de criminalité organisée (notamment les vols). Dans les centres de rétention administrative, la première chose que demandent les maghrébins c'est le 'Roche' [nom donné au Rivotril® faisant référence au laboratoire qui le fabrique]. D'autres ressortissants de pays d'Afrique ne demandent pas cela, ceux des pays de l'Est non plus, chacun à sa particularité de mésusage* » (GF Socio-sanitaire).

Il y a cette interrogation concernant ce type de consommation : « *Pourquoi consomment-ils cela, certains disent que c'est pour avoir du courage, ça paraît peu probable, car ça défonce quand même, ça vient atténuer toute cette tension extérieure* » (GF Socio-sanitaire).

Concernant la possibilité d'avoir accès au Rivotril®, il est toujours difficile d'avoir des certitudes. Il est peu probable que ce soit *via* une prescription médicale. De plus la possibilité d'en trouver sur le marché de rue a disparu depuis longtemps. Il est envisageable que des personnes encadrant leur activité de délinquance puissent être leur fournisseur de Rivotril® : « *Il y a l'hypothèse que ce soit ces réseaux qui les fournissent en Rivotril. Parce que là-bas c'est très fréquent. Il y a deux médicaments détournés au Maroc c'est Rivotril qu'ils appellent Roche et Artane ou mère courage. Le Rivotril on le connaît aussi à la Réunion parce qu'il y a une filière via Madagascar* » (GF Socio-sanitaire).

L'usage de Zolpidem (Stilnox®), d'Oxazépam (Séresta®), d'Alprazolam (Xanax®), Bromazépam (Lexomil®)

Les faits marquants pour l'année 2017

Stilnox®

L'année dernière, le groupe focal socio-sanitaire avait évoqué le constat que le Stilnox pouvait faire l'objet de mésusage alors que ce n'était pas le cas pour l'Imovane. Le changement de réglementation pour le Stilnox (prescription rédigée sur ordonnance sécurisée depuis avril 2017) a semble-t-il sensiblement modifier la donne : « *Le Stilnox, on le voit beaucoup moins. Les généralistes le prescrivent beaucoup moins, à la place c'est le zopiclone mais plus le Zolpidem. Des médecins généralistes peuvent avoir peur de le prescrire car c'est classé stup', alors il y a des patients qui ne sont pas contents, car ils étaient habitués au Stilnox mais pas dans un mésusage dans une prescription conforme* » (GF Socio-sanitaire). Toutefois, ce n'est

qu'une petite tendance, on ne pas parle d'une inversion de ces deux molécules. Les constats du CEIP vont également dans ce sens, avec du repérage de détournement de Zolpidem (notamment dans le but d'injections à visées stimulantes) et encore peu pour le moment de son pendant proche l'Imovane. Il pourrait également (toujours selon le CEIP) y avoir un report possible sur d'autres molécules, notamment de « vieilles » benzodiazépines, pour lesquelles il n'y avait plus de prescriptions récentes, c'est le cas du Nitrozepam (Mogadon®), avec peu de prescriptions récentes de cette molécule. D'autre part, des demandes falsifiées d'Estazolam (Nuctalon®) ont été identifiées en Ille-et-Vilaine. Étonnamment, ce type de situations est apparu après l'entrée en vigueur du contrôle sur le Zolpidem (mars 2017).

Le mésusage de Stilnox est toujours observé notamment sur le public précaire de l'espace urbain (Note ethno urbain), public décrit comme faisant partie des « plus anciens » : « *Stilnox chez les anciens pas chez les jeunes* » (Questionnaire bas seuil). Ce n'est pas plus le Stilnox qu'une autre molécule, c'est juste que le Stilnox fait partie de la palette des possibles.

Comme l'année dernière, quelques cas de personnes injectrices de quantités importantes de Stilnox sont identifiés par plusieurs professionnels intervenant soit en structure de soin, soit en structure bas seuil : « *Avant on en avait pas et là il y a des patients, dont une personne qui avait des consommations importantes de Stilnox par injection, énorme. Il y a eu tout un protocole de sevrage progressif. Auparavant, ce n'était pas quelque chose qui était très présent, même s'il y en a toujours qui prennent plus que ce qu'il ne faut* » (Questionnaire bas seuil) ; « *Ils injectent aussi des médicaments. On a en ce moment un injecteur de Zopiclone. En quantité importante. Il est dans une recherche d'effets paradoxaux. Le container qu'il nous a rendu était plein de seringues en deux jours* » (Questionnaire bas seuil).

L'injection de Stilnox semble réellement associée à un craving extrêmement important : « *Injection de Zolpidem chez les usagers injecteurs. Le produit est obtenu avec ordonnance. Ce qui est compliqué c'est qu'ils bouffent leur traitement en une semaine et après ils n'ont plus rien pendant trois semaines* » (Questionnaire bas seuil).

Séresta®

Le Séresta fait partie des benzodiazépines faisant l'objet de mésusage sur l'espace urbain : « *Valium, Séresta, les classiques. Sinon des neuroleptiques ou des choses comme cela. Ça peut vendre aux copains qui sont énervés* » ; « *Le Séresta reste quelque chose qu'on entend beaucoup, "tiens ! prend un Séresta !" comme une cacahuète à l'apéro* » (Questionnaire bas seuil). Pour le Séresta, sur le marché de rue, le prix de la plaquette est entre 5 et 10 euros en fonction de la disponibilité (Note ethno urbain).

Xanax®

Le Xanax est également mentionné comme pouvant faire l'objet de mésusage mais est moins présent sur le marché de rue en comparaison d'autres benzodiazépines largement plus disponible (Note ethno urbain) : « *En tête c'est Xanax et Séresta alors qu'on pouvait s'attendre à retrouver Valium et Lexomil⁶⁰... le Xanax est la première molécule donnant lieu à détournement d'usage. Toutes les enquêtes d'addictovigilance donne le Xanax en premier. Séresta en second* ». (GF Socio-sanitaire) ; « *Il y a aussi l'Alprazolam, il est hydro-soluble, c'est un sédatif, il est un peu plus vieux. Il y en a encore qui se l'injecte* » (Questionnaire bas seuil).

⁶⁰ Aucun information sur le Lexomil n'a été recueillie.

L'usage d'autres médicaments

L'usage de Trihexyphenide (Artane®)

Aucun élément sur l'Artane® n'a été recueilli en 2017. L'Artane® semble avoir définitivement disparu de la palette des médicaments faisant l'objet de mésusage ou de détournement : « *Ils sont morts nos consommateurs d'Artane* » (Questionnaire bas seuil). Un professionnel intervenant en structure bas seuil qui intervenait auparavant dans la région parisienne estime qu'il n'y a pas de comparaison possible entre Rennes et Paris sur la présence d'Artane® : « *Il n'y a pas d'Artane sur Rennes en comparaison de Paris* » (GF Socio-sanitaire).

L'usage de Méthylphénidate (Ritaline®)

Les faits marquants pour l'année 2017

Concernant le mésusage de Ritaline, il y a confirmation du constat de 2016, à savoir une phase de décroissance après le frémissement relevé en 2014 et 2015. La situation semble se limiter à quelques usagers plutôt isolés : « *Il y a eu aussi la Ritaline pour deux ou trois patients. Une personne qui approvisionnait 2 ou 3 personnes* » (Questionnaire bas seuil) ; « *Une personne mais elle ne vient plus. Ce n'est pas très bien perçu. Même si par moment ils nous disent ce qu'ils pensent qu'on a envie d'entendre* » (Questionnaire bas seuil).

Les quelques éléments sur la présence de Ritaline se limite davantage à des personnes ayant des prescriptions médicales de longue date pour TDAH⁶¹. Il s'agit d'un public jeune fréquentant l'espace urbain et dont l'observance du traitement n'est pas idéale : « *La Ritaline aussi, dans leurs parcours mais ils l'ont depuis toujours. Ils ne le prennent pas en continue mais ponctuellement, en ce sens c'est du mésusage. Ils le prennent quand ils sont trop à bout et "véners" [énervés]. On est sur un vrai traitement mais c'est la façon dont ils le consomment qui fait que c'est du mésusage. C'est un traitement de base. Il peut potentiellement être revendu* » (Questionnaire bas seuil).

⁶¹ Trouble Déficit de l'Attention / Hyperactivité

L'usage de poppers, colle et autres solvants

Données de cadrage

Les **poppers** sont des nitrites dits d'alkyle aliphatiques ou cycliques (nitrites d'amyle, de butyle, de propyle, de pentyle). Très volatiles, ils provoquent dans les 30 secondes après inhalation une euphorie, une dilatation intense des vaisseaux et une accélération du rythme cardiaque. Ils peuvent être utilisés pour améliorer les performances sexuelles masculines, en différant l'éjaculation et en augmentant la durée de l'orgasme. Leurs effets ne durent pas plus de deux minutes. Les poppers se présentent le plus souvent dans des fioles de 10 à 15 ml. Les poppers sont généralement classés dans la famille des solvants, mais ils peuvent aussi relever de la catégorie des hallucinogènes du fait des effets hallucinatoires qu'engendre leur consommation ». En 2011, un arrêté a entraîné l'interdiction de vente de poppers, en raison de leur toxicité. En juin 2013, le Conseil d'État a annulé cet arrêté, les poppers sont de nouveau autorisés à la vente.

Le terme de **solvant** désigne une gamme de produits de synthèse variés : colles, solvants, détachants, vernis, dérivés du pétrole, etc... Inhalés, ces produits provoquent des distorsions auditives et visuelles. Les principes actifs les plus connus sont l'éther, le trichloréthylène et l'acétone. Fortement neurotoxiques, les solvants sont utilisés de manière détournée, par les adolescents le plus souvent, car ils sont d'accès facile et de prix très bas.

Le **protoxyde d'azote**, présenté sous forme gazeuse à l'intérieur d'un ballon, est utilisé en thérapeutique pour ses propriétés anesthésiques et analgésiques. Ce gaz a, par ailleurs, des effets excitants et euphorisants.

Les faits marquants pour l'année 2017

L'usage de poppers

Le poppers peut aisément s'acheter dans les sex-shop, mais également dans certains débits de tabac. Certains bars dans l'hyper-centre de Rennes affichent sur leur devanture la possibilité d'achat, au même titre qu'ils proposent les différentes variétés de bières ainsi que leur prix (Note ethno festif). Dans la ville de Brest, le poppers peut être accessible dans les distributeurs automatiques (24h sur 24) de certaines supérettes vendant des produits alimentaires au prix de 20 euros la fiole (Note ethno urbain).

Les consommations de poppers sont davantage tournées vers la sphère festive sans recherche particulière d'une quelconque discrétion (« *Les consommations de poppers sont faites de manière totalement décomplexée. On fait partager* », Qualy festif) : « *Ponctuellement le poppers est évoqué, mais plus en teuf* » (Questionnaire bas seuil) ; « *Beaucoup consommé, notamment dans des clubs qui passent de l'électro, on pose la bouteille de poppers sur le comptoir, on trempe sa clope dedans, c'est pour tout le monde, c'est aussi une façon de partager, c'est convivial (...) avec le poppers il y a réellement un phénomène de groupe* » (Qualy festif).

Dans la mesure où le poppers est un produit légal, facilement accessible, peu cher, il ne fait pas l'objet d'une recherche particulière par les usagers. Ceux qui en veulent vont tout simplement en acheter, ou bien les consommations se font de manière opportune. Il y a une véritable dimension de partage avec ce produit. Des observations ethnographiques réalisées sur l'espace festif vont dans ce sens. Dans une forme de convivialité et de partage, le poppers peut favoriser l'interconnaissance : « *Des consommation de poppers pour un petit groupe en particulier. Un usager notamment gardait ce soir-là sa fiole accrochée par une ficelle autour de son cou, tout comme son compère, et se plaisait à en faire sniffer à tous ceux croisant son chemin* » (Note ethno festif).

Enfin des consommations de poppers sont toujours présentes en contexte sexuel, notamment dans les lieux propices à cela, aussi bien chez les hétéros que pour le public HSH (« *Le poppers est un produit culturel pour le public HSH* », questionnaire bas seuil).

L'usage de solvant

Aucune observation n'a été produite cette année sur l'usage détourné de ce produit, si ce n'est quelques cas de consommations chez les plus jeunes, notamment de colle ou de solvants ménagers (« *C'est des épiphénomènes. C'est la porte d'entrée chez les adolescents* », Questionnaire bas seuil).

L'usage de protoxyde d'azote et autres inhalants

La présence de protoxyde d'azote est régulièrement signalée, notamment en contexte free party, vendu dans des ballons, ou sous la forme de cartouche de gaz (pour les siphons alimentaires). Il n'y a cependant pas un caractère de présence systématique du protoxyde d'azote. Il est, en effet, irrégulièrement présent, avec une présence plus importante sur la période estivale (Note ethno festif). Les effets euphorisants sont particulièrement recherchés avec ce type de consommation.